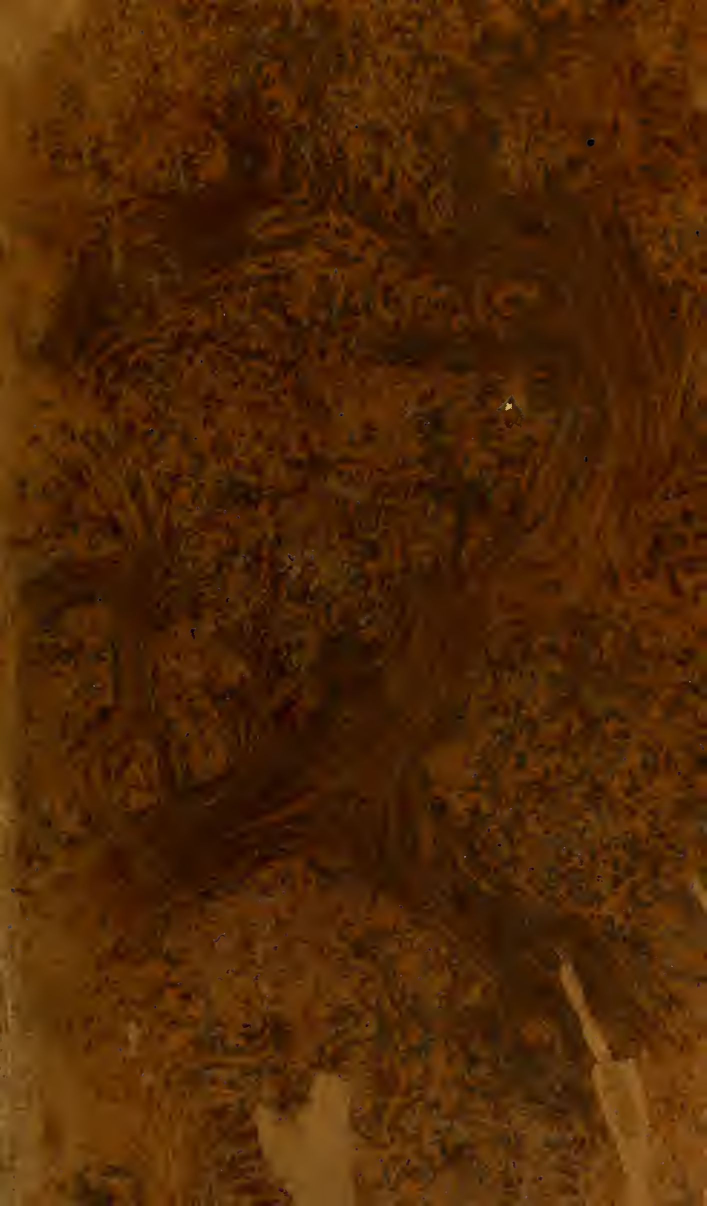
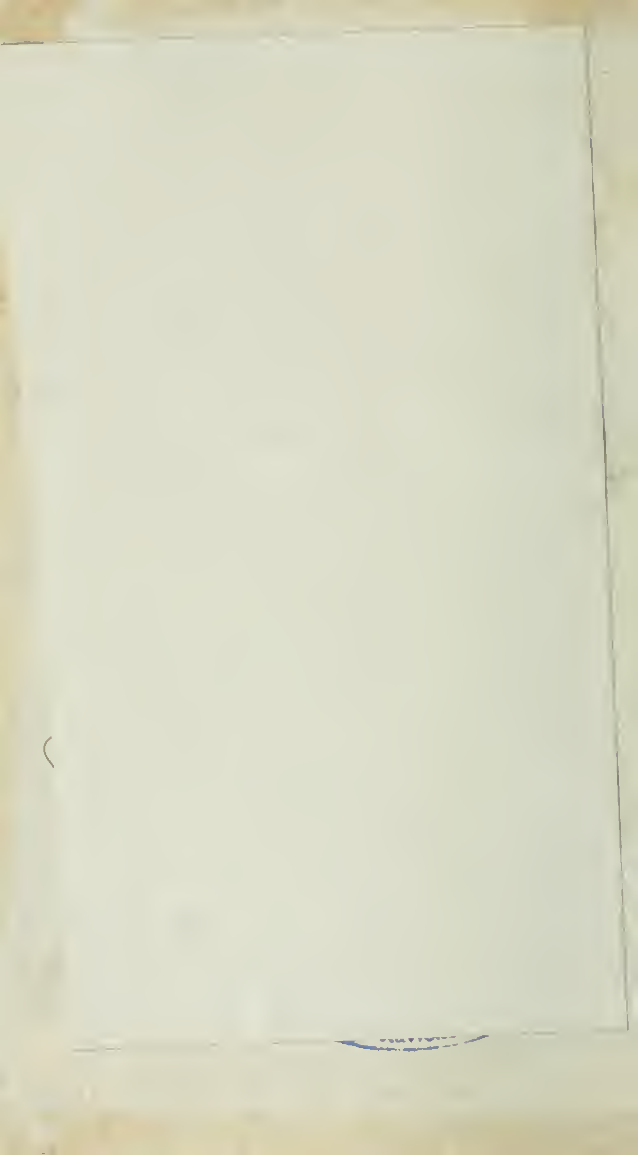




LETTRES

ÉDIFIANTES

ET CURIEUSES.

TOME ONZIÈME.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.
NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DES INDES.

TOME ONZIÈME.

A TOULOUSE,

Chez { NOEL-ETIENNE SENS, Imprimeur-Lib., rue Peyras, près les Changes.
AUGUSTE GAUDE, Libraire, rue S.-Rome, N.° 44, au fond de la Cour.

1810.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES,
ÉCRITES
PAR DES MISSIONNAIRES
DE
LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES DES INDES.

LETTRE

Du Père Bouchet, de la Compagnie de Jésus, Missionnaire de Maduré, et Supérieur de la nouvelle Mission de Carnate, à Monseigneur l'ancien Evêque d'Avranches.

MONSEIGNEUR,

LES travaux d'un homme Apostolique dans les Indes orientales sont si grands et si continuels, qu'il semble que le soin de prêcher le nom de Jésus-Christ aux Idolâtres, et de cultiver les nouveaux Fidèles, soit plus que suffisant pour occuper un Mis-

sionnaire tout entier. En effet, dans certains temps de l'année, bien loin d'avoir le loisir de s'appliquer à l'étude, à peine a-t-on celui de vivre, et souvent le Missionnaire est forcé de prendre sur le repos de la nuit le temps qu'il doit donner à la prière et aux autres exercices de sa profession.

Cependant, Monseigneur, dans quelques autres saisons nous nous trouvons assez en liberté pour pouvoir nous délasser de nos travaux par quelque sorte d'étude. Notre soin alors est de rendre nos délassemens même utiles à notre sainte Religion. Nous nous instruisons dans cette vue des sciences qui ont cours parmi les Idolâtres, à la conversion desquels nous travaillons ; et nous nous efforçons de trouver, jusques dans leurs erreurs, de quoi les convaincre de la vérité que nous venons leur annoncer.

C'est dans ce temps où les occupations, attachées à mon ministère, m'ont laissé quelque loisir, que j'ai approfondi autant qu'il m'a été possible, le système de religion reçu parmi les Indiens. Ce que je me propose dans cette lettre, Monseigneur, est seulement de vous mettre devant les yeux, et de rapprocher les unes des autres quelques conjectures, qui sont, ce me semble, capables de vous intéresser. Elles vont toutes à prouver que les Indiens ont tiré leur religion des livres de Moïse et des Prophètes : que toutes les fables dont leurs livres sont remplis, n'y obscurcissent pas tellement la vérité, qu'elle soit méconnaissable ; et qu'en-

fin, outre la Religion du peuple Hébreu, que leur a apprise, du-moins en partie, leur commerce avec les Juifs et les Egyptiens, on découvre encore parmi eux des traces bien marquées de la religion Chrétienne, qui leur a été annoncée par l'Apôtre saint Thomas, par Pantænus et plusieurs autres grands hommes, dès les premiers siècles de l'Eglise.

Je n'ai point douté, Monseigneur, que vous n'approuvassiez la liberté que je prends de vous adresser cette lettre. J'ai cru que des réflexions, qui peuvent servir à confirmer et à défendre notre sainte Religion, devaient naturellement vous être présentées. Vous y prendrez plus de part que personne, après avoir démontré, comme vous l'avez fait, la vérité de notre Foi par la plus vaste érudition, et par la plus exacte connaissance de l'antiquité sacrée et profane.

Je me souviens, Monseigneur, d'avoir lu dans votre savant livre de la démonstration Evangélique, que la Doctrine de Moïse avait pénétré jusqu'aux Indes : votre attention à remarquer dans les Auteurs tout ce qui s'y rencontre de favorable à la Religion, vous a fait prévenir une partie des choses que j'aurais à vous dire. J'y ajouterai donc seulement ce que j'ai découvert de nouveau sur les lieux, par la lecture des plus anciens livres des Indiens, et par le commerce que j'ai eu avec les Savans du pays.

Il est certain, Monseigneur, que le commun des Indiens ne donne nullement dans

les absurdités de l'athéisme. Ils ont des idées assez justes de la Divinité, quoiqu'altérées et corrompues par le culte des Idoles. Ils reconnaissent un Dieu infiniment parfait, qui existe de toute éternité, qui renferme en soi les plus excellens attributs. Jusques-là rien de plus beau et de plus conforme au sentiment du Peuple de Dieu sur la Divinité. Voici maintenant ce que l'Idolâtrie y a malheureusement ajouté :

La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de Divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des Dieux subalternes et soumis au souverain Etre, qui est également le Seigneur des Dieux et des hommes. Ce grand Dieu, disent-ils, est infiniment élevé au-dessus de tous les Etres, et cette distance infinie empêchait qu'il eût aucun commerce avec de faibles créatures. Quelle proportion, en effet, continuent-ils, entre un Etre infiniment parfait, et des Etres créés, remplis, comme nous, d'imperfections et de faiblesses? C'est pour cela même, selon eux, que *Parabaravaston*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a créé trois Dieux inférieurs ; savoir : *Brama*, *Vistnou* et *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer, au second le pouvoir de conserver, et au troisième le droit de détruire.

Mais ces trois Dieux, qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs Savans, les enfans d'une femme, qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire, *la Puissance suprême*. Si l'on réduisait cette fable à ce qu'elle était

dans son origine, on y découvrirait aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées.

Les premiers Indiens ne voulaient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à *Brama*, soit par la conservation, qui est le partage de *Vistnou*, soit enfin par les différens changemens, qui sont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puissance absolue du *Parabaravaston*, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur *Parachatti*, et lui ont donné trois enfans qui ne sont que les principaux effets de la toute-Puissance. En effet, *Chatti*, en langue Indienne, signifie Puissance, et *Para*, suprême, ou absolue.

Cette idée qu'ont les Indiens d'un Etre infiniment supérieur aux autres Divinités, marque au-moins que leurs anciens n'adoraient effectivement qu'un Dieu, et que le *Polythéisme* ne s'est introduit parmi eux que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays Idolâtres.

Je ne prétends pas, Monseigneur, que cette première connaissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens ou avec les Juifs. Je sais que sans un tel secours l'Auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes, et qu'elle ne s'altère chez eux que par le déréglement et

la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames, et sur plusieurs autres vérités semblables.

Je m'imagine cependant que vous ne serez pas fâché de savoir comment nos Indiens trouvent expliquée, dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le souverain Etre. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré sur ce sujet d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cet Auteur, un million de grands vases tous remplis d'eau, sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière. Ce bel astre, quoique unique, se multiplie en quelque sorte, et se peint tout entier en un moment dans chacun de ces vases; on en voit par-tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau : le soleil est la figure du souverain Etre : et l'image du soleil peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu même.

Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre. Trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises. Il me serait fort inutile, en écrivant à un aussi savant Prélat que vous, d'y mèler mes réflexions particulières.

Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que *Brama* est celui des

trois Dieux subalternes, qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Brama* qui créa le premier homme : mais ce qui fait à mon sujet, c'est que *Brama* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente. Il eut, à la vérité, quelque peine à finir son ouvrage. Il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ses mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité ; et il n'est pas surprenant qu'un Dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étaient tenus à ce que la nature, et probablement le commerce des Juifs, leur avaient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seraient aussi contentés de ce qu'ils avaient appris par la même voie de la création de l'homme : ils se seraient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture-Sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre tout nouvellement sortie des mains du Créateur.

Ce n'est pas tout, Monseigneur ; l'homme une fois créé par *Brama*, avec la peine dont je vous ai parlé, le nouveau Créateur fut d'autant plus charmé de sa créature, qu'elle lui avait plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle.

L'Ecriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du Paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guère moins dans les

peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam*. C'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance. On y voit même un arbre dont les fruits communiqueraient l'immortalité s'il était permis d'en manger. Il serait bien étrange que des gens qui n'auraient jamais entendu parler du Paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante.

Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les Dieux inférieurs, qui, dès la création du monde, se multiplièrent presque à l'infini, n'avaient pas, ou du-moins n'étaient pas sûrs d'avoir le privilége de l'immortalité, dont ils se seraient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la Doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des Chrétiens.

Les Dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui était dans le *Chorcam*. Ce moyen leur réussit ; et en mangeant de temps-en-temps des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent, nommé *Cheien*, s'aperçut que l'arbre de vie avait été découvert par les Dieux du second ordre. Comme apparemment on avait confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande

colère de la surprise qu'on lui avait faite, qu'il répandit sur-le-champ une grande quantité de poison. Toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devait échapper aux atteintes de ce poison mortel. Mais le Dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin, dont le malicieux serpent avait infecté l'Univers.

Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter ; car certainement je vous tromperais, si je m'engageais à vous dire quelque chose de plus sérieux. Vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture.

Le Dieu *Routren* (c'est le grand destructeur des êtres créés), prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendait avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret qu'il ne fût pressenti par *Vistnou*, conservateur des créatures. Vous verrez, Monseigneur, qu'elles lui eurent, dans cette rencontre, une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devait arriver. Son pouvoir ne s'étendait pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du Dieu *Routren* ; mais aussi sa qualité de Dieu conservateur des choses créées, lui donnait droit d'en empêcher, s'il y avait moyen, l'effet le

plus pernicieux ; et voici la manière dont il s'y prit.

Il apparut un jour à *Sattiavarti*, son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y aurait bientôt un déluge universel, que la terre serait inondée, et que *Routren* ne prétendait rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux. Il l'assura cependant qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de *Routren* il trouverait bien moyen de le conserver et de se ménager à soi-même ce qui lui serait nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein était de faire paraître une barque merveilleuse au moment que *Routren* s'y attendrait le moins, d'y enfermer une bonne provison d'au-moins huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres. Il fallait, au reste, que *Sattiavarti* se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnaître. Quelque temps après, *Sattiavarti*, comme on lui avait prédit, aperçut une multitude infinie de nuages qui s'assemblaient. Il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables. Il tomba du Ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre ; la mer franchit ses bornes, et se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées ; arbres, animaux, hommes, Villes, Royaumes, tout fut submergé ; tous les êtres animés périrent et furent détruits.

Cependant *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ses Pénitens, s'était retiré sur la montagne. Il y attendait le secours dont le Dieu l'avait assuré; il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau, qui prenait toujours de nouvelles forces, et qui s'approchait insensiblement de sa retraite, lui donnait de temps-en-temps de terribles alarmes. Mais, dans l'instant qu'il se croyait perdu, il vit paraître la barque qui devait le sauver; il y entra incontinent avec les dévots de sa suite; les huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées.

La difficulté était de conduire la barque et de la soutenir contre l'impétuosité des flots qui étaient dans une furieuse agitation. Le Dieu *Vistnou* eut soin d'y pourvoir, car sur-le-champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaisseau. Le Dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos, dans son asile, que les eaux s'écoulassent de dessus la face de la terre.

La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur, et il ne faut pas être bien pénétrant pour apercevoir dans ce récit, mêlé de fables et des plus bizarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'Arche et de la conservation de Noé avec sa famille.

Nos Indiens n'en sont pas demeurés là; et après avoir défiguré Noé sous le nom de

Sattiavarti, ils pourraient bien avoir mis sur le compte de *Brama* les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monseigneur, qui me paraissent fort ressemblans :

La conformité du nom pourraît d'abord appuyer mes conjectures. Il est visible que de *Brama* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire, et il serait à souhaiter que nos savans, en matière d'étymologies, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées.

Ce *Brama*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, était marié à une femme que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue indienne une terminaison honorifique ; ainsi, *vadi*, répond assez bien à notre mot français *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées. Par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routren;* il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de *Brama*, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de *Sara*, femme d'Abraham.

Il y a cependant quelque chose de plus singulier. *Brama*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le Chef de plusieurs *Castes* ou Tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste

sur le nombre de ces Tribus. A *Tichirapali*, où est maintenant le plus fameux Temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une Fête, dans laquelle un vénérable vieillard mène devant soi douze enfans qui représentent, disent les Indiens, les douze Chefs des principales Castes. Il est vrai que quelques Docteurs croient que ce vieillard tient dans cette cérémonie la place de *Vistnou*; mais ce n'est pas l'opinion commune des Savans ni du peuple, qui disent communément que *Brama* est le Chef de toutes les Tribus.

Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je ne crois pas que pour reconnaître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une seule, ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Ecriture divise dans plusieurs. Mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer; et je crois qu'une ressemblance trop affectée, ne serait bonne qu'à les rendre suspectes.

Cela supposé, Monseigneur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Brama*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs Dieux, ou de leurs Héros.

Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs Pénitens, qui, comme le Patriarche

Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des Dieux du pays. Ce Dieu lui avait demandé cette victime, mais il se contenta de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce Dieu le ressuscita.

J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des Castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la Caste des Voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une Tribu entière de voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, soient rassemblés dans un corps particulier, et qu'ils aient pour voler un privilége à l'exclusion de tout autre ; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette Caste volent effectivement avec une extrême licence ; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier.

Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que dans cette Caste on garde la cérémonie de la circoncision ; mais elle ne se fait pas dès l'enfance ; c'est environ à l'âge de vingt ans ; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la Caste qui s'y soumettent. Cet usage est fort ancien, et il serait difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement Idolâtre.

Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du déluge et de Noé dans *Vistnou* et dans *Sattiavarti* ; celle d'Abraham dans *Brama* et

dans *Vistnou;* vous verrez encore, avec plaisir, celle de Moïse dans les mêmes Dieux, et je suis persuadé que vous la trouverez encore moins altérée que les précédentes.

Rien ne me paraît plus ressemblant à Moïse que le *Vistnou* des Indiens métamorphosé en *Chrichnen;* car d'abord *Chrichnen,* en langue Indienne, signifie *Noir;* c'est pour faire entendre que *Chrichnen* est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches parens de *Chrichnen* fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr. On l'en tira, et comme c'était un fort bel enfant, on l'apporta à une grande Princesse qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation.

Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des parens de *Chrichnen* plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela, Monseigneur, il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen,* mais un de ses parens qui fut élevé au Palais d'une grande Princesse; en cela la comparaison avec Moïse se trouve défectueuse. Voici de quoi réparer un peu ce défaut.

Dès que *Chrichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve, afin de le soustraire à la colère du Roi qui attendait le moment de sa naissance pour le faire mourir. Le fleuve s'en-

tr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux ; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers ; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda long-temps les troupeaux de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons, qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardaient ; il fit mourir le Roi qui leur avait déclaré une cruelle guerre ; il fut poursuivi par ses ennemis, et comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer ; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivaient. Ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparait.

Qui pourrait douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moïse sous le nom de *Vistnou* métamorphosé en *Chrichnen?* Mais à la connaissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et de plusieurs lois qu'il a publiées, et dont l'observation s'est conservée après lui.

Parmi ces coutumes que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qu'ils suivent encore aujourd'hui dans le pays, je compte, Monseigneur, les bains fréquens, les purifications, une horreur extrême pour les cadavres, par l'attouchement desquels ils se croient souillés ; l'ordre différent et la dis-

tinction des Castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa Tribu ou de sa Caste particulière. Je ne finirais point, Monseigneur, si je voulais épuiser ce détail; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des savans.

J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens, qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenait pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*, (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes) on y sacrifie un mouton; on y récite une espèce de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra? Quand sera-ce que le Rédempteur paraîtra?*

Ce sacrifice d'un mouton, me paraît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'Agneau Pascal; car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que comme les Juifs étaient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole, et que les Brames partagent entr'eux.

Plusieurs Indiens adorent le feu. Leurs Dieux même ont immolé des victimes à cet élément. Il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné

de conserver toujours le feu, et de ne le laisser jamais éteindre. Celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins et tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, c. vj, v. 12 et 13. *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet Sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelque chose de plus en considération du feu. Ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auraient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avaient appris sur cette matière.

Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens. Ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur. Ainsi plusieurs adorent les serpens, et leur rendent les plus profonds respects. Mais ces animaux, peu reconnaissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moïse montra au peuple de Dieu, et qui guérissait par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes, je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer.

Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves. Ils les traitent presque comme leurs propres enfans; ils ont grand soin de les bien élever; ils les pourvoient de tout libéralement;

rien ne leur manque, soit pour le vêtement, soit pour la nourriture; ils les marient, et presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israëlites, que Moïse ait adressé sur cet article les préceptes que nous lisons dans le Lévitique?

Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connaissance de la loi de Moïse? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de *Brama* leur Législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourrait rester de doute sur cette matière.

Brama a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou Livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible. C'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadam*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper, et qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens, est divisé en quatre parties. Mais, au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avait anciennement une cinquième, qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer.

Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur *Brama*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y apporter, cent autres circonstances semblables, sont parfaitement

conformes à ce que nous savons des Juifs par rapport à la Loi sainte, et à Moïse qui la leur a annoncée.

Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable. J'en ai cependant assez appris par quelques Docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu Brama sont une imitation du Pentateuque de Moïse.

La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause, et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avait que Dieu et l'eau, et que Dieu était porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer.

J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisième Livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode.

Le quatrième livre, qu'ils appellent *Adaranavedam*, contient les différens sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les Temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les livres du Lévitique et du Deutéronome.

Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque

manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moïse reçut la loi, ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou*, que *Brama* se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appellée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des Dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorcams* ou les différens paradis qu'ils reconnaissent.

N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-temps de Moïse et de la Loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand prophète ? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens.

L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le passage miraculeux de la Mer rouge, elle assembla les femmes Israëlites ; elle prit des instrumens de musique, et se mit à danser avec ses compagnes, et à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable, que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi-bien que Marie sœur de Moïse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avait été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les Dieux et toutes les Déesses dansèrent au son des instrumens.

Il me serait aisé, Monseigneur, en quittant les livres de Moïse, de parcourir les

autres livres historiques de l'Ecriture, et de trouver dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison. Mais je craindrais qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât. Je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires, qui m'ont le plus frappé, et qui font le plus à mon sujet.

La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un Roi de l'Inde fort ancien, et qui au nom et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture.

Les Dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcam*, ou, si vous l'aimez mieux dans le Paradis de délices. *Devendiren*, le Dieu de la gloire, présidait à cette illustre assemblée. Il s'y trouva une foule de Dieux et de Déesses : les plus fameux Pénitens y eurent aussi leur place, et sur-tout les sept principaux Anachorètes.

Après quelques discours indifférens, on proposa cette question : si parmi les hommes il se trouve un Prince sans défaut. Presque tous soutinrent qu'il n'y en avait pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices, et *Vichouva-Moutren* se mit à la tête de ce parti. Mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le Roi *Arichandiren*, son disciple, était un Prince parfait. *Vichouva-Moutren*, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit, se mit en grande colère, et as-

sura les Dieux qu'il saurait bien leur faire connaître les défauts de ce prétendu Prince parfait, si on voulait le lui abandonner.

Le défi fut accepté par *Vachichten*; et l'on convint que celui des deux qui aurait le dessous, cèderait à l'autre tous les mérites qu'il avait pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre Roi *Arichandiren.* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-Moutren* le mit à toutes sortes d'épreuves. Il le réduisit à la plus extrême pauvreté: il le dépouilla de son Royaume; il fit périr le seul fils qu'il eut; il lui enleva même sa femme *Chandirandi.*

Malgré tant de disgrâces, le Prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auraient pas été capables les Dieux mêmes qui l'éprouvaient avec si peu de ménagement. Aussi l'en récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les Dieux l'embrassèrent l'un après l'autre; il n'y eut pas jusqu'aux Déesses qui ne lui fissent leurs complimens. On lui rendit sa femme, et on ressuscita son fils. Ainsi *Vichouva-Moutren* céda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au Roi *Arichandiren*; et le vaincu alla fort à regret recommencer une longue pénitence, pour faire, s'il y avait moyen, bonne provision de nouveaux mérites.

La seconde histoire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux

à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job.

Les Indiens assurent donc que leur Dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceylan. Et voici le stratagème dont ce conquérant, tout Dieu qu'il était, jugea à propos de se servir. Il leva une armée de singes, et leur donna pour Général un singe distingué, qu'ils nomment *Anouman*. Il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile. On y mit le feu, et ce singe courant par les campagnes au milieu des blés, des bois, des bourgades et des villes, porta l'incendie par-tout. Il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendres l'Ile presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devait pas être fort difficile, et il n'était pas nécessaire d'être un Dieu bien puissant pour en venir à bout.

Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du Peuple de Dieu. J'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me resterait à vous dire sur un second point que j'étais résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières et à votre pénétration. Je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dès les premiers temps de l'Eglise, la connaissance de la Religion chrétienne, et qu'eux, aussi-bien que les habitans de la

côte, ont reçu les instructions de saint Thomas et des premiers disciples des Apôtres.

Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux Dieux des Indiens, *Brama*, *Vistnou* et *Routren*. La plupart des Gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, et effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois Dieux séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul Dieu. Que ce Dieu s'appelle *Brama*, lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance; qu'il s'appelle *Vistnou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté; et qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les Villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère.

Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquait ainsi ce qu'il concevait de la fabuleuse Trinité des Païens. Il faut, disait-il, se représenter Dieu et ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à-peu-près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques Temples.

Vous jugez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les Chrétiens reconnaissent. Mais au-moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois

des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la faible raison des hommes.

Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'Incarnation. Mais du reste, tous les Indiens conviennent que Dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vistnou*, le second Dieu de leur Trinité. Et jamais ce Dieu ne s'est incarné, selon eux, qu'en qualité de Sauveur et de Libérateur des hommes.

J'abrège, comme vous le voyez, Monseigneur, autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde nos Sacremens. Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne serait-ce point là un reste de l'idée qu'on leur aurait donnée du saint Baptême ?

Je n'avais rien remarqué sur la divine Eucharistie ; mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les Temples, conservent chez les Indiens le nom de *Prajadam*. Ce mot Indien signifie en notre langue *divine Grâce*. Et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *Eucharistie*.

Il y a quelque chose de plus marqué sur la confession ; et je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue.

C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum.* Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside, est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes les plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés.

Une fable des Indiens, que j'ai apprise sur ce sujet, appuyera encore davantage mes conjectures.

Lorsque *Chrichnen* était au monde, la fameuse *Draupadi* était mariée aux cinq frères célèbres, tous Rois de Maduré. L'un de ces Princes tira un jour une flèche sur un arbre, et en fit tomber un fruit admirable. L'arbre appartenait à un célèbre Pénitent, et avait cette propriété, que chaque mois il portait un fruit ; et ce fruit donnait tant de force à celui qui le mangeait, que pendant tout le mois cette seule nourriture lui suffisait. Mais parce que dans ces temps reculés on craignait beaucoup plus la malédiction des Pénitens, que celle des Dieux, les cinq frères appréhendaient que l'Hermite ne les maudît. Ils prièrent donc *Chrichnen* de les aider dans une affaire si délicate. Le Dieu

Vistnou métamorphosé en *Chrichnen* leur dit aussi-bien qu'à *Draupadi*, qui était présente, qu'il ne voyait qu'un seul moyen de réparer un si grand mal. Que ce moyen était la confession entière de tous les péchés de leur vie : que l'arbre dont le fruit était tombé, avait six coudées de haut ; qu'à mesure que chaçun d'eux se confesserait, le fruit s'élèverait en l'air de la hauteur d'une coudée, et qu'à la fin de la dernière confession, il s'attacherait à l'arbre comme il était auparavant.

Le remède était amer, mais il fallait se résoudre à en passer par-là, ou bien s'exposer à la malédiction d'un Pénitent. Les cinq frères prirent donc leur parti, et consentirent à tout déclarer. La difficulté était de déterminer la femme à faire la même chose, et on eut bien de la peine à l'y engager. Depuis qu'il s'agissait de parler de ses fautes, elle ne se sentait d'inclination que pour le secret et pour le silence. Cependant, à force de lui remettre devant les yeux les suites funestes de la malédiction de *Sanias* (1), on lui fit promettre tout ce qu'on voulut.

Après cette assurance, l'aîné des Princes commença cette pénible cérémonie, et fit une confession très-exacte de toute sa vie. A mesure qu'il parlait, le fruit montait de lui-même, et se trouva seulement élevé d'une coudée à la fin de cette première confession. Les quatre autres Princes continuèrent, à

(1) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Pénitens.

l'exemple de leur aîné, et l'on vit arriver le même prodige, c'est-à-dire, qu'à la fin de la confession du cinquième, le fruit était précisément à la hauteur de cinq coudées.

Il ne restait plus qu'une coudée; mais c'était à *Draupadi*, que le dernier effort était réservé. Après bien des combats, elle commença sa confession, et le fruit s'éleva peu-à-peu. Elle avait achevé, disait-elle, et cependant il s'en fallait encore une demi-coudée, que le fruit n'eût rejoint l'arbre d'où il était tombé. Il était évident qu'elle avait oublié ou plutôt caché quelque chose. Les cinq frères la prièrent avec larmes, de ne se pas perdre par une mauvaise honte, et de ne les pas envelopper dans son malheur. Leurs prières n'eurent aucun effet. Mais *Crichnen* étant venu au secours, elle déclara un péché de pensée, qu'elle voulait tenir secret. A peine eut-elle parlé, que le fruit acheva sa course merveilleuse, et alla de lui-même s'attacher à la branche où il était auparavant.

Je finirai par ce trait, Monseigneur, la longue lettre que j'ai pris la liberté de vous écrire. Je vous y ai rendu compte des connaissances que j'ai acquises au milieu des Peuples de l'Inde, autrefois apparemment Chrétiens, et replongés depuis long-temps dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Missionnaires de notre Compagnie, sur les traces de saint François Xavier, travaillent depuis un siècle à les ramener à la connaissance du vrai Dieu, et à la pureté du Culte évangélique.

Vous voyez, Monseigneur, qu'en même-temps que nous fesons goûter à ces Peuples abandonnés la douceur du joug de Jésus-Christ, nous tâchons de rendre quelque service aux Savans d'Europe, par les découvertes que nous fesons dans les pays qui ne leur sont pas assez connus. Il n'appartient qu'à vous, Monseigneur, de suppléer, par votre profonde pénétration, et par votre commerce assidu avec les Savans de l'antiquité, à ce qui pourrait manquer de notre part aux lumières que nous acquérons parmi ces Peuples. Si ces nouvelles connaissances sont de quelque usage pour le bien de la Religion, personne ne saura mieux les faire valoir que vous. Je suis avec un profond respect, etc.

LETTRE

Du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au Père Baltus, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI lu, avec un plaisir incroyable, votre excellente réponse à l'Histoire des oracles. On ne peut réfuter avec plus de soli-

dité que vous le faites, les fausses raisons sur lesquelles était appuyé le système dangereux que vous avez entrepris de combattre.

Vous avez prouvé d'une manière invincible, que les Démons rendaient autrefois des oracles par la bouche des faux Prêtres des idoles, et que ces oracles ont cessé à mesure que le Christianisme s'est établi dans le monde sur les ruines du paganisme et de l'idolâtrie. Quoiqu'il soit difficile de rien ajouter à tant de preuves convaincantes dont votre ouvrage est rempli, et que vous avez puisées dans les ouvrages des Pères de l'Eglise, et des Païens même, j'ose néanmoins vous assurer que je puis encore vous fournir, en faveur du sentiment que vous soutenez, une nouvelle démonstration, à laquelle on ne peut rien opposer de raisonnable. Elle n'est pas tirée, comme les vôtres, des monumens de l'antiquité, mais de ce qui se passe souvent à nos yeux dans nos Missions de Maduré et de Carnate, et dont j'ai moi-même été témoin.

J'ai eu l'avantage de consacrer la meilleure partie de ma vie à prêcher l'Evangile aux Idolâtres des Indes, et j'ai eu en même-temps la consolation de reconnaître que quelques-uns des prodiges qui ont contribué à la conversion des Païens au temps de la primitive Eglise, se renouvellent tous les jours dans les Chrétientés que nous avons le bonheur de fonder au milieu des terres infidèles.

Oui, Mon Révérend Père, nous y trou-

vons encore maintenant des preuves sensibles des deux vérités que vous avez si bien établies dans la suite de votre ouvrage : car il est certain, en premier lieu, que les Démons rendent encore aujourd'hui des oracles aux Indes, et qu'ils les rendent, non pas par le moyen des Idoles, ce qui serait sujet à l'imposture et à l'illusion, mais par la bouche des Prêtres de ces mêmes Idoles, ou quelquefois de ceux qui sont présens quand on invoque le Démon. En second lieu, il n'est pas moins vrai que les oracles cessent dans ce pays, et que les démons y deviennent muets et impuissans à mesure qu'il est éclairé de la lumière de l'Evangile. Pour être convaincu de la vérité de ces deux propositions, il suffit d'avoir passé quelque temps dans la Mission des Indes.

Si le Seigneur me fait la grâce de me rendre à cette chère Mission, que je n'ai quittée qu'à regret, et à laquelle je dois retourner incessamment, afin d'y consommer ce qui me reste de santé et de vie, je vous enverrai, dans un plus grand détail, certaines réponses particulières, et certains oracles qui ne peuvent avoir été rendus que par le démon. Il me suffira aujourd'hui de vous apporter quelques preuves générales qui ne laisseront pas de vous faire plaisir.

Et pour commencer, mon Révérend Père, c'est un fait dont personne ne doute aux Indes, et dont l'évidence ne permet pas de douter, que les démons rendent des oracles, et que ces malins esprits se saisissent des Prê-

tres qui les invoquent, ou même indifféremment de quelqu'un de ceux qui assistent et qui participent à ces spectacles. Les Prêtres des Idoles ont des prières abominables qu'ils adressent au Démon, quand on le consulte sur quelque événement : mais, malheur à celui que le Démon choisit pour en faire son organe. Il le met dans une agitation extraordinaire de tous ses membres, et lui fait tourner la tête d'une manière qui effraie. Quelquefois il lui fait verser des larmes en abondance, et le remplit de cette espèce de fureur et d'enthousiasme, qui était autrefois chez les Païens, comme il l'est encore aujourd'hui chez les Indiens, le signe de la présence du Démon, et le prélude de ses réponses.

Dès qu'on aperçoit, ou dans le Prêtre, ou dans quelqu'un des assistans ces signes du succès de l'évocation, on s'approche du possédé, et on l'interroge sur le sujet dont il est question. Le Démon s'explique alors par la bouche de celui dont il s'est emparé. Les réponses sont communément assez équivoques, quand les questions qu'on lui propose regardent l'avenir. Il ne laisse pas néanmoins de réussir assez souvent, et de répondre avec une justesse qui passe de beaucoup les lumières des plus clair-voyans; mais on trouve également et dans l'ambiguité de certaines réponses et dans la justesse des autres, de quoi se convaincre que le Démon en est l'auteur; car, après tout, quelqu'éclairé qu'il soit, l'avenir, quand il dépend d'une cause libre, ne

lui est point certainement connu ; et d'ailleurs, ses conjectures étant d'ordinaire fort justes, et ses connaissances beaucoup supérieures aux nôtres, il n'est pas surprenant qu'il rencontre quelquefois assez bien dans des occasions, où l'homme le plus fin et le plus adroit aurait des pensées bien éloignées des siennes.

Je ne prétends pas, mon Révérend Père, qu'à l'imitation des oracles rendus véritablement par les Démons, les Prêtres des Idoles ne se fassent quelquefois un art de contrefaire les possédés, et de répondre comme ils peuvent à ceux qui les consultent ; mais, après tout, cette dissimulation n'est, comme je vous l'ai dit, qu'une imitation de la vérité : encore le Démon est-il communément si fidèle à se rendre à leur évocation, que la fraude ne leur est guères nécessaire. Je ne me propose pas de vous rapporter grand nombre d'exemples ; mais en voici un qui se présente à mon esprit, et qui, ce me semble, doit convaincre tout homme sensé, que le Démon a véritablement part aux oracles qui se rendent aux Indes.

Sur le chemin de *Varongapatti* à *Calpaleam* on rencontre un fameux Temple, que les Indiens nomment *Changandi*. A l'Est de ce Temple, et environ à une demi-lieue de distance, on trouve une bourgade assez peuplée, et célèbre par l'événement que je vais vous raconter. Un des habitans de cette bourgade était fort favorisé du Démon ; c'était à cet homme qu'il se communiquait le plus

volontiers, jusques-là que toutes les semaines il se saisissait de lui à certain jour marqué, et rendait par sa bouche les oracles les plus surprenans. On accourait en foule à sa maison pour le consulter. Cependant, malgré l'honneur que lui attirait la distinction que le Démon fesait de sa personne, il commençait à se lasser de son emploi : le Démon qui lui procurait tant de visites, se rendait fort incommode, il ne le saisissait jamais, qu'il ne le fît beaucoup souffrir en le quittant; et ce malheureux pouvait compter qu'il avait toutes les semaines un jour réglé d'une violente maladie. Il lui arriva dans la suite quelque chose encore de plus fâcheux; car le Démon, qui s'attirait par son moyen la confiance et les adorations d'une multitude innombrable d'Indiens, s'avisa de demeurer plusieurs jours en possession de celui par qui il se trouvait si fort honoré. Il ne tardait même guères à revenir, et il semblait ne s'assujétir à une espèce d'alternative, que pour renouveler plus souvent la frayeur qu'il causait à son arrivée, et les tourmens qui accompagnaient sa sortie. Ses fréquentes et longues visites allèrent si loin, que ce misérable Indien se trouva absolument hors d'état de prendre soin de sa famille, qui ne pouvait pourtant se passer de lui. Ses parens consternés allèrent à plusieurs Temples pour prier les faux-Dieux d'arrêter, ou du-moins d'adoucir les violences du malin esprit; mais ces prétendues Divinités s'accordaient trop bien avec le Démon, contre lequel on implorait leur secours,

pour rien faire à son désavantage : on n'obtint donc rien de ce qu'on demandait ; le Démon même en devint plus furieux, et continua, comme auparavant, de rendre ses oracles par la bouche de son ancien hôte, avec cette différence qu'il le tourmentait bien plus violemment, et qu'il fit enfin appréhender que le pauvre homme n'en mourût.

Les choses étant presque désespérées, on crut qu'il n'y avait plus d'autre remède que de s'adresser à celui-là même qui fesait tout le mal. On s'imagina qu'il voudrait bien rendre un oracle en faveur d'un malheureux par le moyen duquel il en rendait tant d'autres. On l'interrogea donc un samedi au soir, pour savoir s'il ne se retirerait point, et ce qu'il exigeait pour diminuer le nombre de ses visites et pour en adoucir la rigueur. L'oracle répondit en peu de mots que si le lundi suivant on menait le malade à *Changandi*, il ne serait plus tourmenté, et ne recevrait plus de ses visites.

On ne manqua pas d'exécuter ses ordres, dans l'espérance qu'on avait de voir ce malheureux soulagé. On le porta à *Changandi* la veille du jour marqué par le Démon ; mais il y fut plus tourmenté que jamais : on l'entendait pousser des cris affreux, comme un homme qui souffre les plus cruels tourmens ; cependant rien ne paraissait à l'extérieur, et on se consolait sur ce que le temps marqué par l'oracle n'était pas encore arrivé. Enfin, le lundi étant venu, l'oracle s'accomplit à la

lettre, mais d'une manière bien différente de celle à quoi l'on s'attendait : le malade expira dans les plus horribles convulsions, après avoir jeté beaucoup de sang par le nez, par les oreilles et par la bouche ; ce qui est aux Indes le signe ordinaire d'une maladie et d'une mort causée par la possession. C'est ainsi que le Démon justifia son oracle, par lequel il assurait que ce malheureux cesserait d'être malade et de recevoir de ses visites.

Il est aisé de s'imaginer combien les assistans furent effrayés d'un événement si tragique. Personne, je vous assure, ne s'avisa alors de soupçonner qu'il y eût de la fraude dans la possession de cet homme, et dans les oracles qu'il avait rendus si long-temps. Je ne crois pas même que nos critiques les plus difficiles se persuadent qu'on puisse pousser la dissimulation jusque-là. Du-moins la femme de ce malheureux n'en jugea pas de la sorte. Elle fut si frappée de la mort subite et violente de son mari, qu'elle abjura l'Idolâtrie et le culte du Démon, dont son époux avait été la funeste victime ; elle se fit instruire au plutôt, et reçut le saint Baptême à *Calpaleam*. C'est là que je l'ai moi-même confessée plusieurs fois, et que je lui ai fait souvent raconter cet événement en présence des Idolâtres, et plus souvent encore en présence des Chrétiens qui se rendaient à notre Eglise.

Je passe, mon Révérend Père, à d'autres choses sur lesquelles les Démons sont très-

souvent consultés dans les Indes. Ceux de tous les diseurs d'oracles en qui l'on a le plus de confiance sont, sans contredit, certains Devins qui se mêlent de découvrir les voleurs dont les vols sont secrets. Après avoir tenté toutes les voies ordinaires et naturelles, on a recours à celle-ci; et, par malheur pour ces pauvres Idolâtres, le Démon ne les sert que trop bien à leur gré. Il s'est passé de mon temps des choses étonnantes sur ce sujet. En voici une sur laquelle vous pouvez compter:

On avait si subtilement et si secrètement volé des bijoux précieux au Général d'armée de Maduré, que celui qui en était coupable semblait être hors d'atteinte de tout soupçon. Aussi, quelque recherche qu'on fît du voleur, on ne put jamais en avoir la moindre connaissance. On consulta à *Tichirapali* un jeune homme qui était un des plus fameux Devins du pays. Après avoir évoqué le Démon, il dépeignit si bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de peine à le reconnaître. Le malheureux qu'on n'avait pas même soupçonné, tant on était éloigné de jeter les yeux sur lui, ne put tenir contre l'oracle; il avoua son crime, et protesta qu'il n'y avait rien de naturel dans la manière dont son vol avait été découvert.

Quand plusieurs personnes deviennent suspectes d'un vol, et qu'on ne peut en convaincre aucune en particulier; voici le biais qu'on prend pour se déterminer: On écrit

les noms de tous ceux qu'on soupçonne sur des billets particuliers, et on les dispose en forme de cercle : on évoque ensuite le Démon avec les cérémonies accoutumées, et on se retire après avoir fermé et couvert le cercle, de manière que personne ne puisse y toucher. On revient quelque temps après, on découvre le cercle, et celui dont le nom se trouve hors de rang est censé le seul coupable : cette espèce d'oracle a si souvent et si constamment servi aux Indes à découvrir avec certitude un criminel entre plusieurs innocens, que cette unique preuve suffit pour faire le procès à un homme.

Il y a encore une autre manière par laquelle les Démons ont coutume de s'expliquer aux Indes, et de rendre les réponses qu'on leur demande ; c'est durant la nuit, et par le moyen des songes. Il est vrai que cette manière m'a paru plus sujette à la fourberie ; mais, après tout, il s'y rencontre quelquefois des choses si surprenantes, et des circonstances si singulières, qu'on ne peut douter que les Démons n'y aient bonne part, et qu'ils n'instruisent, en effet, par cette voie, les Prêtres des Idoles qui ont soin de les évoquer.

Je vous rapporte peu d'exemples de tout ce que j'avance, non pas qu'ils soient rares aux Indes, et qu'il ne s'en trouve fort souvent d'incontestables ; mais la chose est si fort hors de doute dans le pays, qu'on ne pense pas même à les recueillir. Si, néanmoins, vous souhaitez un plus grand détail,

je ne manquerai pas de vous satisfaire, dès que Dieu m'aura fait la grâce de me rendre à ma Chrétienté de Maduré, après laquelle je soupire avec une ardeur que je ne puis vous exprimer.

Mais, après tout, mon Révérend Père, quelle raison aurait-on de douter que les Démons rendent des oracles aux Indes, tandis que nous avons des preuves si convaincantes, qu'ils y font une infinité de choses qui sont fort au-dessus du pouvoir des hommes? On voit, par exemple, ceux qui évoquent les Démons, soutenir seuls et sans appui un berceau de branches d'arbres coupées, et qui ne sont attachées ensemble par aucun endroit : d'autres élèvent en l'air une espèce de grand linceuil, qui se tient étendu dans toute sa largeur; ils prouvent par-là que le Démon s'est véritablement communiqué à eux. Quelques-uns boivent, à la vue de tout le monde, de grands vases remplis de sang, qui contiennent plusieurs pintes de Paris, sans en recevoir la moindre incommodité.

Je sais de plus, par le témoignage d'un homme digne de foi, et sur lequel on peut s'appuyer solidement, qu'il s'est trouvé par hasard dans une assemblée où il fut témoin du fait que je vais vous raconter. On avait attaché, dans un endroit d'une petite chambre, un corps solide de la hauteur d'un homme, et on l'avait tellement joint à la muraille, qu'on ne pouvait l'en séparer qu'avec de grands efforts : cependant, sans qu'on y

touchât, et même sans qu'on s'en approchât, on le vit se détacher de lui-même, et s'avancer assez loin hors de l'endroit où il avait été placé. Ajoutez à cela que le Démon, semblable à lui-même dans tous les lieux et dans tous les temps, exige souvent de ceux qui l'évoquent les sacrifices les plus abominables, et les plus capables d'inspirer de l'horreur aux hommes, mais en même-temps les plus propres à satisfaire sa malignité.

Que diraient enfin nos prétendus esprits forts d'Europe, c'est-à-dire, ces gens qu'une critique outrée rend incrédules sur les choses les plus avérées, quand ils ont intérêt de ne les pas croire ; que diraient-ils, dis-je, s'ils étaient, comme nous, les témoins de la cruelle tyrannie que les Démons exercent sur les Idolâtres des Indes ? Ces malins esprits leur mettent quelquefois la tête si bas, et leur font plier les bras et les jambes par derrière de telle sorte, que leur corps ressemble à une boule ; ce qui leur cause les plus cuisantes douleurs. En vain les porte-t-on aux Temples des Idoles pour y recevoir quelque soulagement ; ce n'est pas là qu'ils doivent s'attendre à le trouver ; nos Eglises et nos Chrétiens sont le seul secours qu'ils puissent opposer à une tyrannie si cruelle ; et ce remède, comme vous le verrez dans la suite, prouve d'une manière invincible quels sont les véritables auteurs des douleurs inconcevables que ces malheureux ont à souffrir.

Vous voyez, mon Révérend Père, que je me suis un peu écarté de la matière des oracles, qui fait le principal sujet de ma lettre : je ne crois pas cependant que cette digression vous paraisse tout-à-fait inutile. Quand on sera bien convaincu que les Démons ont sur les Idolâtres un pouvoir qu'on ne peut leur contester, on en sera plus disposé à croire ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous dire sur les oracles que les mêmes Démons rendent parmi les Indiens ; et je suis persuadé qu'un homme dont la foi est bien saine sur l'existence des Démons, ne doit guère avoir de peine sur le dernier article.

Au reste, il ne s'agit pas ici de cavernes et de lieux souterrains, ni de fournir aux Prêtres des Idoles les trompettes du Chevalier Morland pour grossir leur voix ou pour en multiplier le son. Ce n'est pas que les Prêtres Indiens ne soient assez trompeurs pour avoir imaginé tous les moyens capables de surprendre les Peuples, et pour supposer de faux oracles au défaut de ceux que les Démons leur auraient refusés : mais ils n'ont pas besoin de prendre cette peine, et je vous ai déjà fait remarquer que les Démons ne leur sont que trop fidèles. Autant il est vrai que ces malins esprits rendent des oracles aux Indes, autant serait-il ridicule de supposer en ce pays-ci, comme on l'a fait, par rapport aux siècles passés, que ces oracles se rendissent par la bouche des statues. Vous avez démontré le peu de fondement de cette conjecture par les témoi-

gnages de l'antiquité, et par le ridicule même qui en est inséparable ; mais, par rapport aux Indes, on a autant de témoins du contraire, qu'il y a d'Idolâtres et même de Chrétiens dans tout le pays. Il est certain que depuis tant d'années que je demeure parmi ces Peuples, je n'ai jamais entendu dire qu'aucune Idole ait parlé : cependant je n'ai rien épargné pour m'instruire à fond de tout ce qui regarde les Idoles et ceux qui les adorent.

Ce qu'il y a de plus convaincant, c'est que rien n'aurait été si aisé que d'imaginer cet expédient, si les Démons n'eussent point eux-mêmes rendu les oracles par la bouche des hommes. On voit dans les Indes des statues énormes par leur grosseur et par leur hauteur qui sont toutes creuses en dedans : ce sont celles qui sont à l'entrée des Temples des Païens. Il semble qu'elles soient faites exprès pour favoriser l'imposture des Prêtres des Idoles, s'ils avaient eu besoin d'y avoir recours. Mais, en vérité, cet appât serait bien grossier, et j'ai peine à croire qu'aucun Indien s'y laissât tromper. Voici quelques exemples qui vous apprendront de quoi sont capables les Prêtres des Indiens en matière d'imposture, mais qui vous convaincront en même-temps qu'ils ont à faire à des gens qui ne sont pas aisément les dupes de leur supercherie. Vous jugerez par-là que, puisque c'est une opinion si constante et si universelle aux Indes, que les Démons y rendent des oracles, elle n'est certainement

point établie sur la fourberie de quelques particuliers, ni sur la trop grande crédulité du commun du Peuple.

Il y a quelques années qu'un Roi de *Tanjaour*, fort affectionné aux Idoles, sentit peu-à-peu réfroidir son ancienne dévotion. Il était, avant ce temps-là, très-régulier à visiter tous les mois un Temple fameux qu'on nomme *Manarcovil.* Il y fesait de grosses aumônes aux Prêtres de ce Temple, et vous pouvez juger qu'une dévotion si libérale ne pouvait manquer d'être fort de leur goût. Mais, qu'elle désolation pour eux, quand ils s'aperçurent que le Prince abandonnait leur Temple! Je m'imagine qu'ils se seraient consolés plus aisément de sa désertion, si du-moins il avait envoyé les sommes qu'il avait coutume de leur distribuer : le mal fut qu'ils se virent privés tout-à-la-fois, et de l'honneur de voir le Prince, et du profit qu'ils tiraient de ses visites. Sur cela les Brames s'assemblèrent; et, comme la chose était de la dernière importance pour eux, ils délibérèrent long-temps ensemble sur le parti qu'ils avaient à prendre. La question était d'engager le Prince à visiter, selon son ancienne coutume, le Temple de *Manarcovil.* S'ils étaient assez heureux que d'y réussir, ils ne doutaient point que les libéralités ne se fissent à l'ordinaire.

Voici donc le stratagème qu'ils imaginèrent, et dont ils convinrent de se servir : ils firent courir le bruit par-tout le Royaume que *Manar* (c'est le nom de l'Idole), était extrêmement

extrêmement affligé, qu'on lui voyait répandre de grosses larmes, et qu'il était important que le Roi en fût instruit. L'affliction de leur Dieu venait, disaient-ils, du mépris que le Prince semblait faire de lui : que *Manar* l'avait toujours aimé et protégé ; qu'il se trouvait cependant réduit à la triste nécessité de le punir de l'outrage qu'il en recevait, et qu'un reste de tendresse lui arrachait ces larmes qu'on lui voyait répandre en abondance.

Le Roi de *Tanjaour*, bon Païen et superstitieux à l'excès, fut effrayé de cette nouvelle. Il se crut perdu sans ressource, s'il n'essayait de calmer au plutôt la colère du Dieu *Manar*. Il alla donc au Temple, suivi d'une grande foule de ses courtisans; il se prosterna devant l'Idole, et voyant qu'effectivement elle versait des pleurs, il conjura le Dieu de lui pardonner son oubli, et lui promit de réparer avec usure le tort que sa négligence pouvait avoir fait à son culte dans l'esprit de ses sujets. Pour accomplir sa parole, il s'y prit de la manière du monde la plus capable de satisfaire les Brames ; car il leur fit distribuer sur-le-champ mille écus qu'il avait apportés à cette intention. Le pauvre Prince ne s'avisait pas même de soupçonner la moindre fourberie de la part des Brames; la statue était entièrement séparée de la muraille, et placée sur un piédestal ; c'était pour le Prince une démonstration de la vérité de ce prodige, et selon lui les Brames étaient les plus honnêtes gens du monde.

Les Officiers qui étaient à la suite du Prince, ne furent pas tout-à-fait si crédules. Un entr'autres s'approcha du Roi comme il sortait du Temple, et lui dit qu'il y avait quelque chose de si extraordinaire dans cet événement, qu'il y soupçonnait de la supercherie. Le Prince s'emporta d'abord contre l'Officier, et regarda un pareil doute comme une impiété détestable; cependant à force de lui répéter la même chose, l'Officier obtint la permission, qu'il demandait avec instance, d'examiner de près la statue. Il rentre sur-le-champ dans le Temple; il place des gardes à la porte, et prend avec lui quelques soldats de confiance. Il fait donc enlever la statue d'une espèce d'autel sur lequel elle était placée, il l'examine avec soin de tous côtés, mais il fut étrangement surpris de ne trouver rien qui appuyât ses conjectures; il s'était imaginé qu'il y avait un petit canal de plomb qui passait de dessus l'autel dans le corps de la statue, et que par ce moyen on y seringuait de l'eau, qui coulait ensuite par les yeux. Il ne trouva rien de semblable; mais comme il s'était si fort avancé, il fit de nouvelles recherches, et découvrit enfin par une petite ligne presque imperceptible l'union de la partie supérieure de la tête avec la partie inférieure; il sépara avec violence ces deux morceaux, et trouva dans la capacité du crâne un peu de coton trempé dans de l'eau, qui tombait goutte à goutte dans les yeux de l'Idole.

Quelle joie pour l'Officier d'avoir enfin

rencontré ce qu'il cherchait ! Mais quelle surprise pour le Prince, quand on lui fit voir de ses propres yeux l'imposture des Brames qui l'avaient ainsi trompé ! il entra dans la plus furieuse colère, et châtia à l'instant ces fourbes. Il commença par se faire rendre la somme qu'il avait donnée, et condamna les Brames à mille écus d'amende. Il faudrait connaître combien ces sortes de gens sont attachés à l'argent, pour bien juger de la grandeur de cette peine. Une si grosse amende leur fut sans comparaison plus insupportable que les plus rigoureux supplices.

S'imaginera-t-on aisément que des gens capables d'une fourberie de cette nature, n'eussent point inventé le secret de parler par la bouche de leurs Idoles, la chose étant aussi facile que je vous l'ai montré, s'ils avaient cru pouvoir prendre à ce piége les Gentils qui consultent les oracles, ou si ces oracles ne se rendaient pas constamment aux Indes, non par l'organe des statues, mais par la bouche des Prêtres que le Démon fait entrer dans une espèce de fureur et d'enthousiasme, ou même par la bouche de quelqu'un de ceux qui assistent au sacrifice, et qui se trouvent quelquefois, malgré qu'ils en aient, beaucoup plus habiles dans l'art de deviner qu'ils ne souhaiteraient de l'être?

Ce que je vous dis sur la manière dont les oracles se rendent aux Indes, est si constant dans le pays, que dès qu'un oracle est prononcé par quelqu'autre voie que ce puisse

être, dès-lors on y soupçonne de la fraude et de la supercherie.

Deux Marchands, racontent nos Indiens, avaient enterré de concert, dans un endroit fort caché, un trésor qui leur était commun; le trésor fut cependant enlevé; celui des deux qui avait fait le coup, était le plus hardi à se déclarer innocent, et à traiter son associé d'infidèle et de voleur. Il alla même jusqu'à protester qu'il prouverait son innocence par l'oracle d'un Dieu célèbre, que les Indiens adorent sous un certain arbre. Au jour dont on était convenu, on fit les évocations accoutumées, et l'on s'attendait que quelqu'un de l'assemblée serait saisi du Dieu ou du Démon auquel on s'adressait. Mais on fut bien surpris, lorsqu'on entendit sortir de l'arbre une voix, qui déclarait innocent du vol celui qui en était l'auteur, et qui en chargeait au-contraire l'infortuné Marchand qui n'en avait pas même eu la pensée. Mais parce que c'est une chose inouie aux Indes, que les oracles se rendent de cette manière, ceux qui étaient députés de la Cour pour assister à cette cérémonie, ordonnèrent qu'avant de procéder contre l'accusé, on examinerait avec soin s'il n'y avait point lieu de se défier de ce nouvel oracle. L'arbre était pourri en dedans, et sur cela sans autre recherche on jeta de la paille dans un trou de l'arbre, ensuite on y mit le feu, afin que la fumée, ou l'ardeur de la flamme obligeât l'oracle à parler un autre langage, supposé, comme on s'en doutait,

qu'il y eût quelqu'un de caché dans le tronc de l'arbre. L'expédient réussit, le malheureux qui ne s'était pas attendu à cette épreuve, ne jugea pas à propos de se laisser brûler ; il cria de toute sa force qu'il allait tout déclarer et qu'on retirât le feu qui commençait déjà à se faire vivement sentir ; on eut pitié de lui, et la fourberie fut ainsi découverte.

Encore une fois, mon Révérend Père, c'est une chose incontestable parmi les Indiens, que les arbres et les statues ne savent ni pleurer ni parler. Ce qui peut bien arriver quelquefois, c'est que les Démons fassent mouvoir de petites Idoles, quand les Idolâtres le souhaitent avec empressement, et que pour l'obtenir, ils emploient les moyens nécessaires. Voici ce que les Chrétiens, qui ont eu autrefois de grandes habitudes avec les Idolâtres, m'ont raconté sur cette espèce de prodige opéré par le Démon.

Certains Pénitens font des sacrifices sur le bord de l'eau avec beaucoup d'appareil ; ils décrivent un cercle d'une ou de deux coudées de diamètre ; autour de ce cercle ils placent leurs Idoles, en sorte que leur situation répond aux huit rumbs de vent. Les Païens croient que huit Divinités inférieures président à ces huit endroits du monde, également éloignés les uns des autres. Ils invoquent ces fausses Divinités, et il arrive de temps-en-temps que quelqu'une de ces statues se remue à la vue de tous les assistans, et tourne dans l'endroit même où elle

est placée sans que personne s'en approche. Cela se fait certainement de manière qu'on ne peut attribuer ce mouvement qu'à l'opération invisible du malin esprit.

Les Indiens qui font ces sortes de sacrifices, placent aussi quelquefois au centre du cercle dont je vous parle la statue de l'Idole à laquelle ils veulent sacrifier. Ils se croient favorisés de leurs Dieux, d'une façon toute singulière, si cette petite statue vient à se mouvoir d'elle-même. Souvent, après qu'ils ont employé toutes les oraisons sacriléges destinées à cette opération superstitieuse, les statues demeurent immobiles, et c'est alors un très-mauvais augure. Ce qui est certain, c'est qu'elles s'agitent quelquefois, et se mettent dans un assez grand mouvement. Je sais encore ce fait de personnes qu'on ne peut accuser d'être trop crédules en cette matière, et qui par-là n'en sont que plus dignes de foi.

Voilà, au-reste, jusqu'où s'étend le pouvoir des Démons sur cet article. Il est inouï que jamais l'esprit malin ait parlé par la bouche d'une Idole, ni qu'un Prêtre des Indiens ait mis en œuvre un pareil artifice. On n'en trouve aucune trace dans leurs livres; du-moins puis-je assurer que je n'y ai jamais rien lu de semblable, quelque application que j'aie apportée à m'instruire de tout ce qui regarde le culte des Idoles.

Je finis cette lettre, mon Révérend Père, par ce qu'il y a, dans la matière que je traite, de plus intéressant et de plus glorieux pour

notre sainte Religion. Je parle du silence miraculeux des oracles dans les Indes à mesure que Jésus-Christ y est reconnu et adoré. Je dis plus encore, et puisque nous parlons du pouvoir des Démons et de la victoire qu'a remportée sur eux la croix de Jésus-Christ, j'ajouterai que cette adorable croix, non-seulement ferme la bouche à ces oracles trompeurs, mais qu'elle est encore, dans ces pays infidèles, le seul rempart qu'on puisse opposer avec succès à la cruelle tyrannie que ces maîtres impérieux exercent sur leurs esclaves.

Je ne prétends pas dire que du moment que l'étendard de la croix fut levé dans les Indes, par les premiers Missionnaires qui y ont planté la foi, on ait vu tout-à-coup cesser tous les oracles dans toutes les parties de l'Inde idolâtre : et que les Démons, depuis ce moment, n'aient plus conservé aucun pouvoir sur les infidèles qui demeuraient dans leur infidélité : c'est en réfutant une supposition pareille de M. Van-Dale, que vous avez justifié à M. de Fontenelle l'opinion des anciens Pères de l'Eglise sur la cessation des oracles. Vous lui avez fait voir que les oracles du Paganisme n'ont cessé qu'à mesure que la doctrine salutaire de l'Evangile s'est répandue dans le monde ; que cet événement miraculeux, pour n'être pas arrivé tout-à-coup et en un instant, n'en doit pas être moins attribué à la force toute puissante de Jésus-Christ, et que le silence des démons, aussi-bien que la destruction de

leur tyrannie, n'en est pas moins un effet de l'autorité qu'il a donnée aux Chrétiens de les chasser en son nom. C'est de ce pouvoir absolu de Jésus-Christ crucifié, et de ceux qui font profession de l'adorer, que je prétends vous donner une preuve subsistante par la simple exposition des merveilles dont nous avons le bonheur d'être témoins.

En effet, quand il arrive que quelques Chrétiens se trouvent par hasard dans ces assemblées tumultueuses, où le Démon parle par la bouche de ceux dont il se saisit, il garde alors un profond silence, sans que les prières, les évocations, les sacrifices réitérés soient capables de le lui faire rompre. Ce qui est si commun dans les endroits de la Mission de Maduré où nous avons des habitations, que les Idolâtres, avant que de commencer leurs cérémonies sacriléges, ont grand soin d'examiner si quelque Chrétien ne se serait point mêlé parmi eux : tant ils sont persuadés qu'un seul Chrétien confondu dans la foule, rendrait leur démon muet et impuissant. En voici quelques exemples.

Il y a peu d'années que dans une procession solennelle où l'on portait en triomphe une des Idoles de Maduré, le Démon s'empara d'un des spectateurs. Dès qu'on eut aperçu dans lui les signes qui marquaient la présence du Démon, on s'approcha de lui en foule, pour être à portée d'entendre les oracles qu'il prononcerait. Un Chrétien passa par hasard dans cet endroit : il n'en fallut

pas davantage pour imposer silence au Démon : il cessa sur-le-champ de répondre à ceux qui l'interrogeaient sur le succès des choses à venir. Comme on vit que le Démon s'obstinait à ne plus parler, quelqu'un de la troupe dit qu'infailliblement il y avait un Chrétien dans l'assemblée ; on se mit en devoir de le chercher, mais celui-ci s'échappa, et vint en hâte se retirer à notre Eglise.

Un de nos Missionnaires allant dans une bourgade, s'arrêta dans une de ces salles qui sont sur les chemins pour la commodité des passans. Le Père s'était retiré dans un coin de la salle : mais un des Chrétiens qui l'accompagnaient, s'aperçut que dans la rue voisine les Habitans environnaient un homme obsédé par le Démon, et que chacun interrogeait l'oracle, pour savoir de lui plusieurs choses secrètes. Le Chrétien se mêla dans la foule, et le fit si adroitement, qu'il ne fut point aperçu de ceux même dont il s'approcha le plus près. Il était absolument impossible qu'il eût été reconnu de celui dont le Démon s'était saisi : mais le Démon lui-même ressentit bientôt le pouvoir de ce nouveau venu : il cessa dès le moment même de parler ; on eut beau lui promettre des sacrifices, on n'en put tirer une seule parole. Cependant le Chrétien se retira à-peu-près aussi secrètement qu'il était venu. Le Démon alors délivré de la présence d'un plus puissant que lui, se mit aussitôt à parler comme auparavant, et commença par déclarer à l'Assemblée, que son silence avait été causé par la présence d'un Chrétien, dont on ne

s'était point aperçu, et qui pourtant s'était trouvé mêlé parmi eux.

Je ne finirais point, mon Révérend Père, si je voulais vous raconter tout ce que je sais d'événemens semblables : ils confirment tous d'une manière invincible que le pouvoir des esprits de ténèbres ne peut tenir contre la puissance victorieuse que Jésus-Christ communique aux enfans de lumière, qui se font les Disciples et les Adorateurs de sa Croix. Je puis dire seulement en général, conformément à une de vos remarques, que quelques-uns de nos Chrétiens des Indes, semblables en ce point comme en bien d'autres à ceux de la primitive Eglise, pourraient appeler en défi sur cet article, et mettre à cette épreuve les Indiens les plus entêtés de leurs oracles, et de toutes les superstitions du paganisme.

Mais ce n'est pas seulement en imposant silence aux oracles que se manifeste le pouvoir de la Croix sur l'empire des Démons ; c'est encore, du-moins avec autant d'éclat, par la vertu miraculeuse qu'elle a de forcer ces tyrans d'abandonner les malheureux dont ils s'emparent, et qu'ils tourmentent de la manière la plus cruelle. C'est là un second article dont les Idolâtres et les Chrétiens conviennent sans difficulté ; et le bruit est généralement répandu dans tout le pays, que le moyen sûr de chasser les Démons et d'en être délivré, c'est d'embrasser la Loi de Jésus-Christ.

L'expérience nous confirme tous les jours

cette vérité d'une manière bien consolante pour nous, et bien glorieuse à notre sainte Religion. En effet, ces hommes si maltraités par le Démon, n'ont pas plutôt commencé à se faire instruire de nos saints Mystères, qu'ils se sentent soulagés; et enfin au bout de quinze jours, ou d'un mois tout-au-plus, ils se trouvent entièrement délivrés et jouissent d'une parfaite santé.

Au-reste, jugez combien il faut que cette opinion universelle soit bien fondée: car rien autre chose qu'une certitude infaillible de leur guérison, n'engagerait ces malheureux à avoir recours à un tel remède. Ce ne sont point ici de ces événemens qu'on puisse expliquer à son gré, en supposant de la mauvaise foi dans ceux qui se disent tourmentés, et guéris ensuite par la vertu toute puissante de notre sainte Religion. Quand on est soi-même de bonne foi, et qu'on connaît le génie des Indiens, on n'est guères tenté de recourir à de pareilles suppositions. Les Idolâtres et sur-tout ceux qui sont les plus dévots envers leurs Idoles, et qui, par la même raison, sont plus sujets aux insultes du Démon, ont d'étranges préjugés contre la Religion chrétienne. Ils n'ont aucun avantage à espérer d'une fourberie de cette nature; ils n'ont rien à craindre des Chrétiens, et ils ont tout à redouter des Infidèles; ils s'exposent à perdre leurs biens, à être méprisés dans leurs Castes ou Tribus, à être mis en prison, à être maltraités de leurs compatriotes. Mais ces obstacles sont encore plus terribles à l'égard

de ceux qui sont des Castes où il y a peu de Chrétiens, et où par conséquent il leur serait difficile et presque impossible, après cette démarche, de trouver des personnes qui voulussent s'allier à eux.

Cette dernière réflexion me paraît la plus considérable ; mais il n'y a que ceux qui vivent parmi ces Peuples, qui puissent en comprendre toute la force. Pour la concevoir en quelque manière, il faut supposer, ce qui est très-certain, qu'il n'y a point de Nation où les parens aient un attachement si violent pour leurs enfans : la tendresse des pères et des mères passe à cet égard tout ce que nous en pouvons imaginer. Elle consiste surtout à les établir, et à les marier avec avantage ; mais il n'est point permis de contracter aucune alliance hors de sa Caste particulière. Ainsi embrasser le Christianisme quand on est d'une Caste où il y a peu de Chrétiens, c'est renoncer en quelque sorte à l'établissement de sa famille, et combattre par conséquent les sentimens les plus vifs et les plus naturels. Cependant les tourmens que le Démon fait souffrir à ces malheureux sont si violens, qu'ils se trouvent forcés de passer par dessus ces considérations : ils viennent à nos Eglises, comme je vous l'ai dit, et ils y trouvent leur soulagement et leur guérison. Ce motif de crédibilité joint aux autres qu'on a grand soin de leur expliquer, et plus que tout cela la grâce victorieuse de Jésus-Christ les détache peu-à-peu de leurs anciennes superstitions, et leur fait embrasser cette Loi sainte, qui

leur procure de si grands avantages dès cette vie, et qui leur en promet d'infiniment plus grands pour l'éternité.

Ce ne sont point là, encore une fois, de ces événemens rares et dont on ne voie que peu d'exemples; c'est un miracle presque continuel, et qui se renouvelle tous les jours. J'ai baptisé une fois, dans l'espace d'un mois, quatre cens Idolâtres, dont deux cens au-moins avaient été tourmentés par le Démon, et avaient été délivrés de sa persécution, en se fesant instruire de la doctrine Chrétienne. Nous serions étonnés s'il ne venait incessamment quelqu'un de ces malheureux chercher du secours dans nos Eglises; et je puis assurer, en mon particulier, avec toute sorte de sincérité, qu'il y en a presque toujours quelqu'un à *Aour*, qui est une de nos principales Eglises, et où j'ai demeuré plusieurs années. C'est là, et j'en ai été souvent le témoin, que les Chrétiens de tout âge, de tout sexe, de toute condition chassent les Démons, et délivrent les possédés par la seule invocation du nom de Jésus-Christ, par le signe de la croix, par l'eau-bénite, et par les autres saintes pratiques qu'autorise la Religion chrétienne, et dont nos bons Indiens font certainement un meilleur usage, que ne font communément nos Chrétiens d'Europe; jusques-là même qu'ils contraignent souvent les Démons de rendre, malgré eux, témoignage à la force toute puissante de Jésus-Christ, et qu'on voit tous les jours ces malheureux esprits avouer qu'ils sont cruellement tourmentés

dans les enfers, que le même sort attend tous ceux qui les consultent, qu'enfin la seule voie d'éviter de si grands tourmens, est d'embrasser et de suivre la Loi que prêchent les *Gouroux* (1) des Chrétiens.

Aussi nos Néophytes ont-ils un souverain mépris pour les Démons, sur lesquels la qualité seule de Chrétien leur donne une si grande autorité. Ils leur insultent en présence des Païens, et les défient, avec une généreuse confiance, de rien attenter sur leur personne, quand une fois ils sont armés du signe de notre rédemption. Néanmoins ce sont souvent ces mêmes Indiens qui ont été le plus cruellement maltraités par les malins esprits, et qui les redoutaient le plus, tandis qu'ils vivaient dans les ténèbres du paganisme.

J'ai souvent interrogé les plus fervens de nos Chrétiens, qui avaient été dans leur jeunesse les victimes de la fureur du Démon, et qui lui avaient servi d'instrument pour rendre ses oracles. Ils m'ont avoué que le Démon les maltraitait avec tant de furie, qu'ils s'étonnaient de ce qu'ils n'en étaient pas morts. Ils n'ont jamais pu me rendre compte des réponses que le Démon a rendu par leur bouche, ni de la manière dont les choses se passaient lorsqu'il était en possession de leur corps; alors ils étaient tellement hors d'eux-mêmes, qu'ils n'avaient aucun usage libre de

(1) C'est ainsi que les Indiens appellent leur Docteur ou leur Père spirituel.

leur raison ni de leur sens, et qu'ils n'avaient aucune part à ce que le Démon prononçait et opérait par eux.

Peut-être que des esprits prévenus ou incrédules, ne jugeront pas à propos d'ajouter grande foi au témoignage de ces bons Indiens: mais moi qui connais à fond leur innocence et leur sincérité, moi qui suis le témoin et le dépositaire de leurs vertus, et qui ne puis les connaître sans les comparer aux fidèles des premiers siècles, je me ferais un grand scrupule de douter un seul moment de la validité des témoignages qu'ils me rendent. Ils croiraient faire un grand péché s'ils trompaient leur *Gourou* ou leur Père spirituel, et certainement ceux que j'ai interrogés sont d'une conscience si délicate, que la seule apparence du péché les jette dans des inquiétudes que nous avons quelquefois bien de la peine à calmer.

N'est-il pas bien consolant pour nous, mon Révérend Père, de voir renouveler sous nos yeux non-seulement la ferveur, mais encore les miracles de la primitive Eglise? Quel sujet de joie pour les personnes zélées qui s'intéressent à l'entretien des Missionnaires et des fervens Chrétiens qui nous aident dans nos travaux Apostoliques, d'apprendre que la gloire de la Religion à laquelle ils contribuent par leurs libéralités, se répand avec tant d'éclat dans les pays infidèles! Je suis sûr que personne n'y prend plus d'intérêt que vous, mon Révérend Père, et que vous me saurez gré de vous avoir fait le récit des

victoires que notre sainte Religion remporte dans les Indes sur les puissances de l'enfer. Vous avez trop heureusement travaillé à assurer ce triomphe à la croix de Jésus-Christ, pour n'être pas sensible à ce que j'ai l'honneur de vous en mander. Ce n'est là cependant qu'un essai que je perfectionnerai, si vous le souhaitez, quand je serai de retour aux Indes. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

PREMIÈRE LETTRE

Du Père Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au Père de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

L'INTÉRÊT que vous prenez aux bénédictions que Dieu répand sur nos travaux, mérite bien que de notre côté nous prenions le soin de vous en instruire, et je me fais un devoir de seconder là-dessus votre inclination. Il me semble que je vous parlai, dans ma dernière lettre, du voyage que j'avais fait à la côte de Coromandel, et c'est là, si je ne me trompe, que finit ma relation. Il faut vous rendre compte maintenant de ce qui s'est passé de plus singulier depuis ce temps-là.

Ce fut la veille du Mercredi des Cendres que je partis de Coromandel pour retourner dans la Mission qu'on m'a destinée. Il était environ minuit quand je me trouvai avec mes Disciples sur le bord d'une rivière qu'il fallut traverser. L'obscurité nous engagea dans un passage si profond, que nous pensâmes nous noyer ; nous ne nous en serions jamais tirés, sans une protection particulière de Dieu.

C'est une nécessité de prendre le temps de la nuit pour s'éloigner des côtes habitées par les Européens ; car si nous étions aperçus des Gentils, ils ne manqueraient pas de nous reprocher que nous sommes *Pranguis* (1), et cette idée qu'ils auraient, nous rendrait méprisables à leurs yeux, et leur inspirerait pour la Religion une horreur qu'on ne pourrait jamais vaincre.

Après avoir marché quelque-temps, je passai le reste de la nuit dans une masure qui se trouvait à l'entrée d'un Village. Le froid qui m'avait saisi au passage de la rivière me causa la fièvre, ce qui alarma fort les Chrétiens qui m'accompagnaient. J'aurais eu besoin d'un peu de feu, mais nous n'osâmes en allumer, de crainte d'attirer les Gentils à notre cabane; car ils auraient bientôt conjecturé d'où je venais. Ainsi je me remis en chemin deux heures avant le jour, et je fis encore une longue traite, dont je fus extrêmement fatigué.

---

(1) C'est ainsi qu'ils appellent les Européens.

Le Seigneur avait ses vues, en m'inspirant de marcher à si grandes journées. Sur le soir, nous vîmes paraître à notre droite quatre ou cinq personnes, qui avançaient vers nous à grands pas, dans le dessein de nous joindre. Nous crûmes d'abord que c'étaient des voleurs ; car toutes ces campagnes en sont infestées ; mais notre crainte se dissipa bientôt : ces bonnes gens étaient des Chrétiens, qui ne se pressaient si fort de m'atteindre, que pour me prier de venir préparer à la mort une femme Chrétienne qui était à l'extrémité. Je me détournai donc de mon chemin afin de les suivre, et j'arrivai vers la fin du jour sur le bord d'un étang fort écarté ; c'est là qu'ils avaient transporté la malade, parce qu'il y aurait eu du danger à entrer dans le Village, dont les habitans sont presque tous Idolâtres, et ennemis du nom Chrétien. Je fus extrêmement édifié des saintes dispositions de cette mourante. Après l'avoir confessée et disposée à bien mourir, je continuai ma route vers *Couttour*.

Il était environ midi quand j'y arrivai. J'y trouvai un Jésuite Portugais, nommé le Père Bertholde, qui travaille dans cette Mission avec un zèle qui est bien au-dessus de ses forces. Il m'apprit de quel danger la Providence venait de le délivrer : il était allé de grand matin à son confessionnal ; (c'est une cabane couverte de paille, où il y a un petit treillis qui répond à la cour de l'Église, et où les Chrétiens se rendent un à un pour se confesser). En secouant la peau de cerf

sur laquelle nous avons coutume de nous asseoir, il en sortit un gros serpent de ceux qu'on appelle en Portugais *Cobra-Capel.* Le venin en est fort subtil, et le Père n'eût pas manqué d'en être mordu, s'il se fût assis sur cette peau sans l'avoir remuée auparavant. Les murailles de terre, dont nos pauvres maisons sont construites, nous attirent souvent de semblables hôtes, et nous exposent à tout moment à leurs morsures. J'en rapportai dans ma dernière lettre quelques exemples assez singuliers : ils suffisent pour vous faire connaître que c'est là un danger assez ordinaire que nous courons dans la Mission de Maduré.

L'espèce de serpent dont je parle, est encore plus commune dans ces terres que dans les autres endroits de l'Inde, parce que les Gentils s'imaginant que ces serpens sont consacrés à un de leurs Dieux, leur rendent un certain culte, et ont si grand soin de les conserver, qu'ils en nourrissent à la porte des Temples et jusques dans leurs propres maisons. Ils donnent à cette espèce de serpent le nom de *Nalla-Pambou*, qui signifie bon serpent; car, disent-ils, il fait le bonheur des lieux qu'il habite. Cependant tout bon qu'il est, il ne laisse pas de porter la mort dans le sein même de ses adorateurs.

Le remède spécifique contre la morsure de ces serpens, et de quantité d'autres bêtes venimeuses qu'on trouve aux Indes, se nomme *Veia-Marondou*, c'est-à-dire, le remède au venin. Il est plus en usage parmi

les Chrétiens que parmi les Gentils ; parce que ceux-ci recourent aussitôt aux invocations du Démon, et à une infinité d'autres superstitions dont ils sont fort entêtés, au-lieu que les Chrétiens n'ont recours qu'aux remèdes naturels, entre lesquels celui-ci tient le premier rang. On dit que c'est un *Joghi*, (1) qui communiqua ce secret à un de nos premiers Missionnaires, en reconnaissance d'un service important qu'il en avait reçu.

Ce n'est pas seulement contre la morsure des serpens que les Idolâtres emploient les pactes superstitieux, c'est presque dans toutes leurs maladies. Une des choses qui fait le plus de peine aux nouveaux Fidèles qui sont si fort mêlés parmi les Gentils, c'est d'empêcher, quand ils sont malades, que leurs parens Idolâtres n'emploient de semblables moyens. Il arrive quelquefois que, quand ils dorment, ou qu'ils tombent en défaillance, on leur attache au bras, au cou, ou aux pieds, des figures et des écrits, qui sont autant de signes de quelque pacte fait avec le Démon. Dès que le malade revient à lui, ou qu'il s'éveille, il ne manque pas d'arracher ces caractères infames, et il aime mieux mourir que de recouvrer sa santé par des voies si criminelles. On en voit qui ne veulent pas même recevoir les remèdes naturels de la main des Gentils, parce qu'ils y mêlent souvent des cérémonies superstitieuses.

(1) Pénitent Gentil.

Je ne m'arrêtai qu'un demi-jour à *Couttour*, et j'en partis dès le lendemain. Je repassai par la peuplade où, deux mois auparavant, dans mon voyage de *Pondichery*, j'avais baptisé deux enfans et un adulte qui était sur le point d'expirer. J'espérais y recueillir des fruits abondans de la semence Evangélique que j'avais jetée à mon passage, car j'avais appris que la sainte mort de cet homme nouvellement baptisé avait touché plusieurs Gentils, et qu'ils n'attendaient qu'un Catéchiste pour se faire instruire et embrasser le Christianisme ; mais j'eus la douleur de me voir frustré d'une partie de mes espérances. L'ennemi du père de famille avait semé la zizanie dans ce petit champ ; la plupart de leurs parens s'étaient soulevés contr'eux, et en avaient séduit plusieurs ; de trente-trois personnes qui s'étaient déclarées pour Jésus-Christ, je n'en trouvai que dix-sept qui eussent résisté à la persécution de leurs proches. A la vérité presque tous s'assemblèrent autour de moi ; mais à leur air et à leur contenance, je démêlai sans peine ceux qui étaient demeurés constans d'avec ceux qui avaient été infidèles à la grâce ; je reprochai aux uns leur lâcheté, et j'encourageai les autres. Quatre ou cinq des plus fervens m'accompagnèrent jusqu'à une peuplade voisine appelée *Kokeri*.

J'y trouvai le Père Antoine Dias fort occupé à entendre les confessions des Fidèles qui s'étaient rendus en foule à son Eglise. J'eus la consolation d'aider ce zélé Mission-

naire, et nous ne fûmes libres l'un et l'autre que bien avant dans la nuit.

La première personne que je confessai fut une veuve âgée d'environ soixante ans. Sa confession finie, elle me tira un peu à l'écart, et développant un linge, elle y prit vingt fanons (1) qu'elle mit à mes pieds : (car c'est la manière respectueuse dont les Chrétiens de cette nouvelle Eglise font leurs offrandes.) « Comme je n'ai plus guère de » temps à vivre, me dit-elle, je vous prie » de recevoir cette somme, afin de faire » prier Dieu pour moi après ma mort. » Je lui répondis que nous adressions continuellement à Dieu des prières pour la sanctification des Fidèles, et que quand quelqu'un venait à mourir, nous avions soin de redoubler nos vœux et d'offrir le saint sacrifice de l'Autel pour son salut, mais que nous ne pouvions recevoir d'argent à cette intention. « Je ne serai pas contente, reprit cette sainte » veuve, que vous n'acceptiez ce que je » vous offre, ou du-moins que vous ne dé- » terminiez à quelle bonne œuvre je dois » l'appliquer. » Comme elle me pressait fort, je lui fis faire attention à la pauvreté extrême de l'Eglise où nous étions. « Ah ! me dit- » elle, toute transportée de joie, que vous » me faites plaisir ! non-seulement je con- » sacre les vingt fanons à l'embellissement » de l'Eglise, mais j'y destine encore tout » ce que désormais je pourrai recueillir de

(1) C'est environ deux écus de notre monnaie.

» mon travail. » Une libéralité si extraordinaire, nous surprit, et elle doit surprendre tous ceux qui sont instruits comme nous de l'indigence de ces peuples, des impôts dont ils sont accablés, et de l'attachement naturel qu'ils ont à l'argent.

Cette action me rappelle le souvenir d'une autre qui n'est pas moins édifiante. Dans un temps où l'on était menacé d'une famine générale, un bon Néophyte vint trouver le Père Bouchet, et mit à ses pieds cinq fanons (1); le Père refusa d'abord son offrande, apportant pour raison que durant la cherté où l'on se trouvait, il était difficile qu'il ne fût dans le besoin. « Il est vrai, » mon Père, répondit ce fervent Néophyte, » avec une foi digne des premiers siècles; » il est vrai que ces cinq fanons sont toutes » mes richesses, et que la disette qui aug» mente chaque jour me réduit à la dernière » extrémité; mais c'est pour cela même que » je fais présent à l'Eglise du peu que je pos» sède; Dieu devient mon débiteur, ne me » payera-t-il pas au centuple? Le Missionnaire ne put retenir ses larmes à la vue d'une si vive confiance en Dieu. Il reçut son aumône de peur d'affaiblir sa Foi; mais ce ne fut qu'à condition qu'il viendrait le trouver dès qu'il manquerait des choses nécessaires à sa subsistance.

Comme le temps me pressait de me rendre à *Counampaty*, qui était le lieu de ma

(1) C'est environ trente sous de notre monnaie.

nouvelle Mission, je me séparai du Père Dias, bien plutôt que je n'eusse voulu ; je fis tant de diligence, que j'arrivai le lendemain d'assez bonne heure sur les bords du Coloran. C'est en certains temps de l'année un des plus gros fleuves et des plus rapides que l'on voie ; mais en d'autres, à peine mérite-t-il le nom de ruisseau. Lorsque je le passai, on ne parlait que de la célèbre victoire que le *Talavai* (1) venait de remporter sur les troupes du Roi de *Tanjaour*, et qui pensa causer la disgrâce du premier Ministre de ce Prince, un des plus cruels persécuteurs de notre sainte Religion. Voici comme on me raconta la chose ; la manière dont ce Ministre se tira du danger où il était vous fera connaître son caractère, et ce que nous devons craindre d'un ennemi si adroit.

Le *Talavai* s'était campé sur la rive septentrionale du fleuve, pour mettre son Royaume à couvert de l'armée de *Tanjaour*, qui fesait de grands ravages dans tout le pays ; mais quelque effort qu'il fît, il ne put arrêter les incursions d'un ennemi dont la cavalerie était beaucoup plus nombreuse que la sienne. Il crut que le plus sûr pour lui était de faire diversion ; sur-le-champ il prit le dessein de repasser le fleuve qui avait fort baissé, afin d'aller ensuite porter la consternation jusques dans le Royaume de *Tanjaour*. Il exécuta ce projet si secrète-

(1) Prince ou Gouverneur-Général de *Tichirapaly*.

ment

ment, que les ennemis ne s'aperçurent de son passage, que lorsqu'ils virent ses troupes dépliées sur l'autre bord de la rivière, et prêtes à pénétrer dans le cœur du Royaume, qui était resté sans défense, ce passage imprévu les déconcerta. Il ne leur restait d'autre ressource que de passer aussi la rivière pour venir au secours de leur pays; ce fut en effet le parti auquel ils se déterminèrent; mais ils choisirent mal le gué, et d'ailleurs les pluies qui récemment étaient tombées sur les montagnes de Malabar où ce fleuve prend sa source, le grossirent de telle sorte au temps que ceux de *Tanjaour* tentaient le passage, que plusieurs fantassins et quelques cavaliers furent emportés par le courant. Le *Talavai* qui s'aperçut de leur désordre, vint fondre sur eux, et n'eut pas de peine à les rompre. Ce fut moins un combat qu'une fuite, et la déroute fut générale: enfin une victoire si complette fut suivie du ravage de la plus grande partie du Royaume de *Tanjaour*.

Le Roi, outré de se voir vaincu par un peuple accoutumé à recevoir ses lois, entra dans de grands soupçons de l'infidélité ou de la négligence de son premier Ministre *Balogi*, ou comme d'autres l'appellent, *Vagogi-Pandiden*. Les Grands qui le haïssaient, et qui avaient conjuré sa perte, appuyèrent fortement ce soupçon, et firent retomber sur lui le succès infortuné de cette guerre, mais *Balogi*, sans s'effrayer des complots qui se tramaient contre lui, alla

secrètement trouver le Roi. « Prince, lui » dit-il d'un ton assuré, je porterai moi- » même ma tête sur un échafaud, si dans » huit jours je ne conclus la paix avec vos » ennemis. » Le terme qu'il assignait était court, et le Roi le lui accorda.

Cet adroit Ministre envoya aussitôt ses Secrétaires chez les principaux Marchands de la ville et des environs ; il ordonna à chacun d'eux de lui prêter une somme considérable, sous peine de confiscation de tous leurs biens ; il tira tout ce qu'il put d'argent de ses parens et de ses amis ; il détourna même une grosse somme du trésor royal ; enfin, en moins de quatre jours il amassa près de cinq cent mille écus, qu'à l'instant il employa à se concilier la Reine de *Tichirapaly*, à corrompre la plupart de ceux qui composaient son conseil, et sur-tout à mettre dans son parti le père du *Talavai*, homme avide d'argent au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Il fit si bien, qu'avant les huit jours expirés, sans que le *Talavai* même en eût connaissance, la paix fut conclue dans *Tichirapaly* avec le Roi de *Tanjaour*. C'est ainsi que le vaincu donna la loi au victorieux, et que le Ministre rentra dans les premières faveurs de son Prince ; son pouvoir devint plus absolu que jamais. Il n'en usa dans la suite que pour renverser la fortune de presque tous les Grands du Royaume, et pour faire souffrir aux Chrétiens une cruelle persécution dont je vous ferai une autre fois le récit.

Après bien des fatigues j'arrivai enfin à *Counampaty*; c'était autrefois une des plus florissantes Eglises de la Mission : mais elle a été presque tout-à-fait ruinée par les guerres continuelles et par les différens troubles survenus entre les divers Seigneurs qui habitent ces bois. Il y a trois ans que le Père Simon Carvalho prend soin de cette Eglise, et, malgré la faiblesse de sa santé, il y a fait des fruits extraordinaires.

La première année il baptisa plus de sept cent soixante personnes ; la seconde, il en baptisa mille; et la troisième, il en baptisa douze cent quarante.

Les incommodités presque continuelles de ce fervent Missionnaire obligèrent enfin les Supérieurs à lui procurer du soulagement; ils l'envoyèrent à *Aour* pour y aider le Père Bouchet, que de longues fatigues avaient épuisé. Un travail ainsi partagé ne suffisait pas à leur zèle : le Père Carvalho, après de fortes instances, obtint la permission d'aller fonder de nouvelles Eglises dans la partie occidentale du Royaume de *Maduré*, le long des montagnes qui séparent ce Royaume d'avec celui de *Maissour*. L'air y est empesté, et l'on y manque presque de toutes les choses nécessaires à la vie, quelque dure que soit celle des Missionnaires. Cependant ce Père y a déjà fondé deux Eglises, l'une dans la grande peuplade nommée *Totiam*; l'autre dans la ville de *Tourcour*, capitale des Etats d'un Prince nommé *Leretti*.

Ce fut vers la mi-Carême que je pris possession de l'Eglise de *Counampaty*. Quoique cette peuplade soit fort petite, les Seigneurs y sont néanmoins très-puissans, et se sont rendus de tout temps redoutables aux Princes d'alentour. Comme ils sont voleurs de profession, ils font des excursions nocturnes, et pillent tous les pays circonvoisins. Cependant quelque éloignés qu'ils soient du Royaume de Dieu par des engagemens si criminels, ils ne laissent pas d'affectionner les Missionnaires. C'est d'eux que nous tenons ce terrain où l'Eglise est bâtie. La peuplade ne peut guères être insultée, parce qu'elle est environnée d'un bois très-épais : il n'y a qu'une avenue fort étroite, fermée par quatre ou cinq portes en forme de claies, qu'il serait difficile de forcer, si elles étaient défendues par des soldats. Celui qui en est aujourd'hui Seigneur, a perdu, par son peu de conduite et par ses débauches, la plus grande partie des biens que ses ancêtres lui ont laissés ; mais il a chèrement conservé le respect et l'affection qu'ils lui ont inspiré pour les Missionnaires.

Comme il faut traverser quatre ou cinq lieues de bois pour venir à *Counampaty*, ce dangereux trajet sert quelquefois, aux Néophytes moins fervens, de raison ou de prétexte pour se dispenser de se rendre à l'Eglise aux jours marqués. Et quoique, pour se mettre à couvert de toute insulte, ils n'aient qu'à déclarer qu'ils vont faire leur prière à l'Eglise du vrai Dieu, et rendre visite aux

Souamis (1), le moindre accident qui arrive à quelqu'un d'eux, suffit pour jeter l'épouvante parmi les autres.

C'est ce qui a déterminé le Père Simon Carvalho à bâtir une Eglise dans un lieu plus proche de *Tanjaour*, ou du-moins d'un côté où l'on pût venir par un pays découvert, qui ne fût ni des dépendances de ce Prince, ni exposé aux irruptions des voleurs. L'endroit qui lui a paru le plus propre à élever cette Eglise, est au-delà du fleuve, assez près d'une peuplade nommée *Elacourrichi*, et à l'entrée d'un bois qui appartient au Prince d'*Ariélour*, autrement dit *Naynar*.

Le Père avait déjà obtenu du Prince la permission d'y faire défricher un certain espace de bois; je fis continuer l'ouvrage dès le lendemain de mon arrivée, dans le dessein de m'y rendre après les fêtes de Pâques, et d'y rester jusqu'à la mi-Juin, qui est le temps où la rivière commence à se former et à grossir par les pluies qui tombent alors sur les montagnes de *Malabar*. Ainsi, mon district est composé des terres de trois différens Princes; savoir : de *Maduré*, de *Tanjaour* et du *Naynar*. L'on n'y compte guère moins de trente mille Chrétiens. Comme l'étendue en est fort vaste, il est rare qu'il ne s'y élève souvent des persécutions : aussi quand je pris possession de cette Eglise, elle en avait à souffrir en deux endroits

(1) C'est ainsi qu'ils appellent les Missionnaires.

différens, et était fort menacée dans un troisième.

Le premier de ces deux endroits était la Province de *Chondanarou*. Les principaux du pays, animés contre les Fidèles, dont ils voyaient croître le nombre chaque jour, conjurèrent leur perte : ils en prirent plusieurs ; ils en bâtonnèrent quelques-uns, et s'engagèrent tous par un écrit qu'ils signèrent, à ne souffrir plus qu'aucun de la contrée embrassât le Christianisme. De plus, ils réglèrent que ceux qui l'avaient déjà embrassé, renonceraient à la Foi, ou seraient chassés des peuplades. Ils songeaient même à démolir l'Eglise. Mais le Chef de la peuplade, qui est Chrétien, s'opposa fortement à une entreprise qui tendait à l'entière destruction de cette Chrétienté naissante. Il employa si à propos le crédit de ses proches et de ses amis, de ceux même qui étaient Idolâtres, qu'il ramena peu-à-peu les esprits à des conseils modérés.

Le Catéchiste du lieu, qui avait la réputation d'habile Médecin, et qui, par-là, s'était rendu nécessaire à toute la contrée, eut le courage d'aller lui-même trouver nos ennemis, et de leur représenter vivement qu'il était injuste de persécuter une Loi dont les maximes étaient si saintes et si conformes à la droite raison : qu'elle enseignait à ne faire tort à personne, à faire du bien à tout le monde, même à ceux qui nous font du mal ; à reconnaître et à servir le véritable Dieu, à obéir aux Princes, aux parens,

aux maîtres et à tous ceux qui sont revêtus de quelque autorité.

Ces hommes excités par la haine qu'ils portaient à notre sainte Foi, lui firent une réponse qui n'était peut-être jamais sortie de la bouche des Gentils les plus brutaux et les plus barbares. « C'est, dirent-ils, parce » que cette Loi est sainte, que nous la haïs- » sons et que nous voulons la détruire. Si » elle nous permettait de voler impunément; » si elle nous dispensait de payer le tribut » que le Roi exige; si elle nous apprenait à » tirer vengeance de nos ennemis, et à satis- » faire nos passions, sans être exposés aux » suites de la débauche, nous l'embrasse- » rions avec joie : mais puisqu'elle met un » frein si rigoureux à nos desirs, c'est pour » cela même que nous la rejetons; et que » nous vous ordonnons à vous Catéchiste, » de sortir au plutôt de la Province. J'en » sors, dit le Catéchiste, puisque vous m'y » forcez, mais cherchez un Médecin qui » prenne soin de vous, et qui vous guérisse » de vos maladies, comme je l'ai fait si » souvent. »

Cette persécution s'étant élevée à l'insu du Gouverneur de la Province, je l'envoyai aussitôt visiter par un de mes Catéchistes; cette honnêteté fut soutenue de quelques présens, selon la coutume du pays. Le Catéchiste sut si bien s'insinuer dans l'esprit du Gouverneur, qu'il fut ordonné sur-le-champ qu'on laisserait à tous les Peuples la liberté d'embrasser une loi qui ne commandait que

des choses justes et saintes. Quelque précis que fussent ces ordres, il n'y eut jamais moyen de faire casser l'acte que nos ennemis avaient passé entr'eux. On en demeura là de peur de les aigrir, et nous nous contentâmes d'avoir mis le Gouverneur dans nos intérêts.

Cette épreuve, au-reste, n'a servi qu'à faire éclater davantage la fermeté de nos Néophytes; un d'eux s'est signalé par une constance et une générosité vraiment Chrétienne. On l'a fouetté à diverses reprises d'une manière cruelle; on lui a serré étroitement les doigts avec des cordes, et brûlé les bras en y appliquant des torches ardentes, sans que ces divers supplices aient pu le faire chanceler un instant dans sa foi. J'ai vu moi-même les cicatrices de tant de plaies, que cet illustre Néophyte a eu l'honneur de recevoir pour Jésus-Christ.

Ce fut principalement sur un des plus anciens Chrétiens que les Gentils déployèrent toute leur rage : il était habile Sculpteur. Les Gentils l'avaient souvent pressé de travailler aux chars de triomphe destinés à porter leurs Idoles; mais ils ne purent vaincre sa résistance. Ils dissimulèrent quelque temps, parce qu'ils avaient besoin de lui pour d'autres ouvrages. Enfin, la fureur l'emportant sur toute autre considération, ils le saisirent, le maltraitèrent, pillèrent sa maison, ravagèrent ses terres, et le chassèrent honteusement de sa peuplade. Il en sortit plein de joie, trop heureux, disait-

il, de tout perdre et de tout souffrir pour Jésus-Christ. Il se retira dans la Province voisine, où un homme riche, qui connaissait son habileté, le recueillit dans sa maison, et l'occupa à divers ouvrages.

Dans la suite, ceux même dont il avait été si indignement traité le firent prier d'oublier les insultes passées, et de retourner parmi ses concitoyens dont il serait reçu avec honneur. Je l'envoyai chercher moi-même, et l'exhortai à rentrer au plutôt en possession de ses biens ; mais je fus extraordinairement surpris et encore plus édifié de sa réponse. « Nos ennemis, me dit-il, m'ont » rendu service en voulant me nuire. Si je » fusse demeuré dans mon pays, peut-être » n'aurais-je pu me défendre de travailler à » leurs Idoles et à leurs chars de triomphe. » Hélas ! il ne faudrait qu'un instant où l'es- » pérance du gain et la crainte des mauvais » traitemens me feraient céder à leurs ins- » tances. Maintenant je n'ai plus rien à per- » dre, puisque je ne possède rien. Je ga- » gnerai ma vie à la sueur de mon front : si » le maître que je sers veut m'employer à » des ouvrages défendus, je puis me retirer » ailleurs ; aú lieu que si je rentre dans les » biens dont on m'a dépouillé, puis-je comp- » ter sur moi-même ? Que sais-je si j'aurai » toujours le même courage que je me sens » à présent ? La paix dont je jouis m'est plus » précieuse que tout ce que j'ai perdu. »

Un désintéressement si parfait détermina un lâche Chrétien qui en fut témoin, à se

déclarer plus ouvertement pour la Religion qu'il n'avait fait jusqu'alors. C'était le Chef d'un petit Village. Tous ceux qui y possèdent quelque fonds de terre, lui paient tous les ans un certain droit. Ces redevances l'obligent de son côté à donner chaque année un festin à ses compatriotes. On accompagne ce festin de cérémonies qui tiennent fort de la superstition Païenne. Il y en a une entr'autres aussi infame qu'elle est risible. Celui qui donne le festin est obligé, sur la fin du repas, de se barbouiller tout le corps d'une manière bizarre, de prendre en main la peau du mouton qui a été servi, de courir après les conviés, et de les frapper de cette peau en poussant des cris aigus, comme ferait un homme en fureur et agité d'un esprit étranger. Il doit ensuite parcourir toutes les maisons de la peuplade, y faire mille gestes ridicules, et y affecter une infinité de postures lascives et indécentes. Les femmes qui se tiennent à leur porte pour être témoins de ce spectacle, souffrent sans nulle pudeur ces bouffonneries infames : elles le saluent même comme une Divinité, s'imaginant qu'un de leurs Dieux s'empare de lui, et le force à faire toutes ces grimaces, et à prendre toutes ces postures extravagantes. Telles sont les cérémonies de ce repas solennel.

Le Chrétien dont je parle n'eut jamais part à des actions si éloignées de la retenue et de la modestie Chrétienne. Il se contentait de donner le festin où il ne se glissait

rien de superstitieux, après quoi il se retirait pour ne pas participer aux criminelles folies des Idolâtres. Un autre était substitué à sa place par l'assemblée, qui se chargeait de la conclusion du festin, en fesant les cérémonies insensées que je viens de décrire. Mais quelques ennemis des Chrétiens s'avisèrent de lui intenter procès, prétendant qu'il était déchu de ses droits, puisqu'il n'accomplissait pas les cérémonies inséparables du festin. Il était à craindre qu'il ne succombât à une tentation si délicate. En effet, il s'efforça de me persuader qu'il n'y avait point de mal à se barbouiller, à courir çà et là armé de la peau de mouton, à parcourir les maisons du Village, à se mettre dans quelque posture grotesque, pourvu qu'il n'y mêlât rien d'indécent. « Où est le crime, » poursuivit-il, si je déclare d'abord que je » fais toutes ces choses par pur divertisse- » ment, que je ne suis point animé de l'es- » prit de leur Dieu, et que je renonce à toutes » les révérences et à tout le culte qu'on me » rendra? »

C'est ainsi que ce pauvre homme cherchait à s'abuser lui-même ; mais je le détrompai ; je lui fis sentir qu'il deviendrait véritablement l'auteur de tous les actes d'idolâtrie que les Gentils commettraient à son égard ; qu'il se rendrait coupable de toutes les superstitions auxquelles il donnerait lieu par ses bouffonneries affectées ; enfin, que s'il n'y avait point d'autre moyen de maintenir ses droits et ses prééminences dans le Village, il devait

absolument y renoncer ; qu'autrement je ne le reconnaissais plus pour enfant de Dieu, ni pour mon disciple.

Je m'aperçus à son air que mes raisons et mes menaces n'auraient fait qu'une légère impression sur son esprit, si elles n'avaient été soutenues de l'exemple du fervent Chrétien dont j'ai parlé plus haut. Il rougit enfin de sa lâcheté. Après avoir combattu les divers mouvemens qui s'élevaient au fond de son cœur, il se jeta à mes pieds, il les embrassa avec larmes ; il protesta à haute voix que quand même les Gentils voudraient le dispenser de ces cérémonies si contraires à la Foi et aux bonnes mœurs, il renonçait dès maintenant à tous les droits et à tous les avantages qu'il avait possédés jusqu'alors. Il faut connaître quel est l'attachement de ces Peuples pour ces sortes de droits, afin de bien juger de la violence que ce Chrétien a dû se faire en cette rencontre.

Ce fut le Gouverneur d'une peuplade qu'on nomme *Chitrakuri*, qui excita la seconde persécution que souffrait cette autre partie du district qu'on m'a confié. Il y avait peu d'années que le Christianisme s'y était établi d'une façon assez extraordinaire. La femme d'un Orfèvre, nommée *Mouttaï* (1), qui s'était convertie à la Foi, avait aussi converti son mari. Ils s'animaient l'un l'autre à augmenter le nombre des Fidèles, lui parmi les hommes, et elle parmi les femmes ; leur

(1) Ce mot signifie *Marguerite*.

exemple et leurs discours en avaient déjà gagné à Jésus-Christ plus de quarante en moins de deux ans. La femme sur-tout donnait des marques d'un zèle qui égalait celui de nos Catéchistes. Elle avait engagé son mari à transcrire les prières qui se récitent tous les Dimanches dans nos Eglises : cette petite Chrétienté s'assemblait dans la maison de l'Orfèvre, où l'on avait dressé une Chapelle : ils y fesaient leurs prières, et écoutaient attentivement les instructions de ce fervent Chrétien.

Mouttaï avait trouvé entrée dans presque toutes les maisons de la peuplade, par le moyen de certains remèdes qu'elle distribuait aux malades avec un succès qui, certainement, ne venait ni de son habileté ni de son expérience. Elle s'attachait par-là tous les cœurs, et fesait goûter à des familles entières les vérités saintes de notre Religion. Un jour, ayant engagé plusieurs de ces familles à se convertir à Jésus-Christ, et leur ayant enseigné elle-même les prières des Chrétiens, elle fit venir un Catéchiste nommé *Reïapen* (1), pour les instruire parfaitement de nos mystères. Ce Catéchiste s'acquitta d'abord de ses fonctions avec plus de zèle que de prudence. Le Gouverneur, informé de ce qui se passait, envoya chercher *Reïapen*, et lui demanda, tout en colère, pourquoi il venait séduire les Peuples, et leur enseigner sans sa permission une Re-

(1) C'est-à-dire *Pierre*.

ligion étrangère. Je ne me souviens point quelle fut sa réponse, mais elle déplut au Gouverneur, et il fit signe à ses gens de maltraiter le Catéchiste.

On lui donna d'abord quelques coups, qu'il souffrit avec une patience invincible; mais comme on voulait lui ôter le *Toupeti* (c'est une pièce de toile dont les Indiens s'entourent le milieu du corps); il poussa si rudement celui qui lui voulait faire cet outrage, qu'il le mit par terre. A l'instant les soldats se jetèrent sur lui avec fureur, le dépouillèrent de ses habits, le chargèrent de coups, le traînèrent par les cheveux hors de la peuplade, et l'y laissèrent tout meurtri et nageant dans son sang, avec défense, sous peine de la vie, de paraître jamais dans la peuplade.

Ce mauvais traitement fait au Catéchiste était, ce semble, le prélude des maux qui étaient près de fondre sur le reste des Chrétiens. Néanmoins on vit bientôt renaître le calme, et le Gouverneur ne poussa pas plus loin ses violences. Je crus pourtant devoir prévenir les suites que pouvait avoir cette insulte: je m'adressai pour cela au Gouverneur-Général de la Province, homme modéré et affectionné aux Chrétiens. La visite que je lui fis rendre, et les petits présens que je lui envoyai eurent tout le succès que j'en pouvais attendre. Le Gouverneur de la peuplade reçut ordre de ne plus inquiéter, ni le Catéchiste, ni les Néophytes.

Un temps considérable s'était écoulé de-

puis l'exil de *Reïapen* jusqu'à son rappel, et je craignais fort que cette Chrétienté encore naissante, n'étant plus cultivée par ses soins, ne vînt à chanceler dans la Foi. Mais la vertueuse *Mouttaï* avait pris le soin de fortifier ces Néophytes par son zèle et par son assiduité à les instruire. Elle m'amena treize Catéchumènes au commencement du Carême ; je les joignis à plusieurs autres ; et, après les avoir disposés à la grâce du Baptême par de fréquentes instructions, le jour de Pâques je leur conférai à tous le Sacrement de notre régénération en Jésus-Christ.

Parmi le grand nombre de Baptêmes que j'administrai en ce saint temps, il y en a deux ou trois qui ont quelque chose de singulier. Le premier fut celui d'une Dame de la Cour, nommée *Minackchiamal*. Elevée dans le Palais dès son bas âge, elle était entrée fort avant dans la confidence de la Reine-mère, qui l'avait établie comme la Prêtresse de ses Idoles ; son ministère était de les laver, de les parfumer, de les arranger proprement, chacune selon son rang et sa qualité, au temps du sacrifice. C'était à elle d'offrir les fleurs, les fruits, le riz, le beurre à chacune des Idoles. Elle devait être alors fort attentive à n'en oublier aucune, de peur que celle qu'on aurait négligée ne fût mécontente, et ne fît tomber sa malédiction sur la famille Royale. On lui avait fait épouser un Grand du Royaume, qui avait l'Intendance générale de la maison du Prince. Ce

mariage donnait la liberté à *Minackchiamal* de sortir de temps-en-temps, et de s'instruire de ce qui se passait hors du Palais. Elle entendit parler de la loi des Chrétiens, et elle eut la curiosité de les connaître. Une femme Chrétienne, avec qui elle avait des liaisons étroites, lui procura peu-à-peu la connaissance d'un Catéchiste pieux et habile. Ce zélé serviteur de Jésus-Christ l'entretint souvent de la grandeur du Dieu que nous adorons, et lui inspira par ses discours une haute idée de notre sainte Religion. Il arriva même que dans les divers entretiens qu'ils eurent ensemble, ils reconnurent qu'ils étaient parens assez proches. La proximité du sang redoubla l'estime et la confiance. Cependant, bien qu'elle connût la sainteté de la Loi chrétienne, elle ne parlait pas encore de l'embrasser. Une disgrâce inopinée fraya le chemin à la lumière qui vint l'éclairer. Son mari, accusé de malversation dans l'administration de sa charge, fut condamné à une grosse amende. *Minackchiamal* ressentit vivement un malheur qui déshonorait sa maison. Elle se vit réduite à vendre quantité de ses bijoux et de ses perles, pour tirer son mari d'un si mauvais pas ; et le chagrin qu'elle en conçut, mina peu-à-peu sa santé, et lui causa une maladie violente. D'ailleurs le Démon la tourmentait souvent en reconnaissance des sacrifices qu'elle lui offrait chaque jour ; et ce n'était que parmi les Chrétiens qu'elle trouvait de l'adoucissement à ses maux, et une force extraor-

dinaire contre les attaques du malin Esprit.

Mais cela ne suffisait pas pour briser tout-à-fait les chaînes qui la retenaient encore captive. Une seconde disgrâce acheva ce que la première n'avait fait qu'ébaucher. Son mari, qui lui avait obligation de sa délivrance et de son rétablissement, ne paya ce bienfait que d'ingratitude. Comme il n'avait point d'enfans, et qu'il désespérait d'en avoir, il passa à de secondes noces, sans cependant dépouiller *Minackchiamal* du titre et des prérogatives de première femme. Ce coup imprévu lui fut plus sensible que tous les autres : Dieu, en même-temps, répandit dans son ame les plus vives lumières ; elle fut parfaitement convaincue de la vérité de notre Religion, et prit enfin la résolution de l'embrasser.

Il ne restait plus qu'un lien assez difficile à rompre ; l'Office de *Poujari* ou de Prêtresse de la Reine-mère, était incompatible avec le titre de servante du Seigneur. Il y avait du risque à déclarer qu'elle voulait quitter cet emploi pour se faire Chrétienne ; car, quoique dans l'occasion elle entretînt la Reine de ce qu'elle avait appris de notre Religion, elle ne lui fesait pas apercevoir quel était là-dessus son dessein. Le parti qu'elle prit, fut de représenter à cette Princesse, que ses infirmités ne lui permettant plus d'avoir soin des Idoles, ni de se rendre aux sacrifices, elle la priait instamment de confier cet emploi à un autre. La Reine écouta ses raisons, en lui ordonnant néanmoins de

venir au Palais de deux jours en deux jours, comme à l'ordinaire. Ainsi, *Minackchiamal* continuait d'être à la suite de la Reine, mais elle ne participait plus aux œuvres des Païens, et n'avait plus l'intendance des sacrifices.

Dès qu'elle se vit libre, son unique passion fut d'être admise au rang des Fidèles. Dans l'impatience qu'elle avait de porter le caractère des enfans de Dieu, elle demanda permission à la Reine de s'absenter du Palais pour quatre ou cinq jours; et, l'ayant obtenue, elle se mit aussitôt en chemin pour venir me trouver à *Counampaty*. Son mari voulait qu'elle prît un *palanquin*, voiture ordinaire des gens de qualité, et qu'elle se fît suivre par un grand nombre de domestiques; mais elle s'obstina toujours à faire le voyage à pied. « La grâce après laquelle je » soupire, disait-elle, mérite bien que j'aie » un peu de peine à l'obtenir. » Elle vint donc à pied suivie d'une seule femme Païenne qu'elle avait à demi-gagnée à Jésus-Christ, et accompagnée de trois Catéchistes qui lui servaient de guide.

Comme cette manière de voyager lui était nouvelle, ses pieds s'enflèrent extraordinairement; mais l'insigne faveur qu'elle était sur le point de recevoir, occupait toute son attention; à peine même s'aperçut-elle qu'elle souffrait. Je lui conférai le Baptême avec le plus de solennité qu'il me fut possible, et elle le reçut avec des sentimens de joie qui ne se peuvent exprimer. Je lui fis présent

d'un chapelet de jais dont ces Peuples font grand cas, de quelques médailles et d'un *Agnus Dei.* « Ces marques de notre sainte » Religion, me dit-elle en les recevant, me » sont infiniment plus précieuses que l'or, » les perles, les rubis et le corail, dont les » personnes de mon rang ont coutume de se » parer. »

La piété la portait à faire quelque présent à l'Eglise : elle desirait sur-tout d'orner la statue de la sainte Vierge d'un *padacam* de perles et de rubis. (C'est une espèce d'ornement que les Dames Indiennes suspendent à leur cou, et qu'elles laissent tomber sur leur poitrine). Notre coutume est de ne recevoir que rarement les dons même que les nouveaux Fidèles veulent faire à l'Eglise, afin de les bien convaincre de notre désintéressement. Je fis donc difficulté d'accepter ce qu'elle m'offrait. Je lui représentai qu'un si riche ornement réveillerait l'avidité des Gentils, et deviendrait la source de quelque persécution nouvelle. Mais, m'apercevant que ma résistance l'affligeait, je crus devoir me relâcher un peu de ma sévérité. Je pris une partie des bijoux qu'elle me présentait, et je fis venir un Orfèvre pour les mettre en œuvre selon ses intentions. Ma prédiction ne fut que trop vraie ; peu après il s'éleva une persécution ; la maison de l'Orfèvre fut pillée, et les libéralités de *Minackchiamal* devinrent la proie du soldat Gentil. Nous espérons que cette généreuse Chrétienne conservera sa foi pure dans le

séjour de l'impiété ; et qu'au milieu d'une Cour Idolâtre, elle sera le soutien de la Religion, et l'appui des Chrétiens persécutés.

Ce fut elle qui m'apprit les raisons qu'on avait de craindre une troisième persécution à *Tanjaour*. Elle me raconta que plusieurs Poëtes ayant récité des vers en l'honneur des faux Dieux, devant le Roi qui se pique d'entendre la poésie, un Poëte inconnu se leva au milieu de l'assemblée, et prenant la parole. « Vous prodiguez, leur dit-il, votre » encens et vos éloges à des Divinités chi- » mériques ; elles ne méritent point les louan- » ges dont vous les comblez. Le seul Etre » souverain doit être reconnu pour vrai Dieu ; » lui seul mérite vos hommages et vos ado- » rations. »

Ce discours révolta l'orgueil des autres Poëtes, et ils demandèrent justice au Prince de l'insulte qu'on fesait à leurs Dieux. Le Roi leur répondit que quand la fête serait passée, il ferait venir le Poëte inconnu, et qu'il examinerait les raisons qu'il avait eues d'avancer une proposition si hardie. Quand les Chrétiens apprirent ce qui venait de se passer au Palais, la consternation fut générale : on ne doutait point que dans la persuasion où l'on était que ce Poëte avait été aposté par les Fidèles pour décrier les Dieux du pays, la persécution ne dût être des plus sanglantes. Il fallait donc chercher quelque moyen d'écarter l'orage qui se formait. Le Père Simon Carvalho qui gouvernait alors

cette Eglise, songeait à se ménager un entretien avec le Poëte, afin de sonder ses véritables sentimens. Il espérait, ou le gagner à Jésus-Christ, ou découvrir du-moins le motif qui l'avait porté à se déclarer si hautement pour le vrai Dieu dans une cour payenne. Mais il n'y eut jamais moyen de l'attirer auprès du Missionnaire. Tout ce que purent savoir les Catéchistes, c'est qu'il était Brame, et du nombre de ceux qu'on appelle *Nianigueuls*, c'est-à-dire, Spirituels, qui ont appris dans leurs anciens livres à ne reconnaître qu'un Etre souverain, et à mépriser cette foule de Dieux que révèrent les Gentils.

Ce fut un nouveau sujet d'inquiétude pour le Missionnaire. Il avait raison de craindre que si le Poëte venait à être cité en présence du Roi, il ne pût résoudre les difficultés que lui opposeraient les Docteurs Idolâtres; il prit donc le dessein de fournir des armes à ce nouvel athlète, et pour cela il lui fit proposer de lire la première partie de l'introduction à la foi, composée par le Père de Nobilibus, cet illustre fondateur de la Mission de Maduré. Ce livre est écrit dans toute la pureté de la langue; car ce Père en connaissait toutes les délicatesses. L'unité de Dieu y est démontrée par des raisons si claires, si sensibles, et en même-temps si convaincantes, qu'il n'est point d'esprit raisonnable qui puisse y résister. Mais le Brame enflé d'orgueil et plein de mépris pour la loi Chrétienne, regarda comme un outrage le secours qu'on lui offrait.

On peut juger de l'embarras où se trouva le Père Carvalho. Il lui vint à l'esprit d'aller trouver le Roi, et de lui représenter qu'il serait injuste de condamner notre Loi sur les preuves insuffisantes qu'apporterait un homme peu éclairé ; que le Brame était plus entêté qu'habile ; qu'il n'avait pas la première idée des raisons fondamentales sur lesquelles est appuyée la vérité d'un seul Etre souverain : qu'il s'offrait lui-même de soutenir cette vérité contre tous les Docteurs Gentils, et qu'il se condamnait par avance au châtiment le plus sévère, s'il ne la mettait dans une évidence à laquelle il n'y aurait point de réponse.

Ce Missionnaire avait tout le zèle et toute la capacité nécessaires pour exécuter ce projet avec succès : il est habile Théologien, et sait parfaitement la langue du pays. Cependant, après quelques réflexions, il jugea que cette démarche serait plus préjudiciable qu'utile à la Religion ; que sa présence fortifierait l'opinion dont on était prévenu que le Poëte n'avait déclamé contre les Dieux qu'à l'instigation des Chrétiens ; qu'enfin l'indignation du Prince en deviendrait plus grande, et la persécution qu'on craignait plus certaine.

Un autre incident confirma le Père dans sa pensée. L'esprit du Roi était fort aigri par d'autres vers injurieux aux Divinités Payennes, dont un de nos Chrétiens était l'auteur. Ce Néophyte excellait dans la poésie Indienne : il avait fait un ouvrage en ce genre,

lorsqu'il était Gentil, qui mérita les applaudissemens même du Prince. Depuis sa conversion il n'employait son talent qu'aux éloges de la Religion sainte qu'il professe. Un des jeunes gens de la Ville, à qui il avait autrefois enseigné la Poésie, s'avisa un jour de lui demander des vers qu'il pût réciter à la fête d'un des Dieux du pays. Le Chrétien y consentit de bonne grâce; il composa sur-le-champ une pièce assez longue, qu'il écrivit sur des feuilles de palmier sauvage. Il racontait, entr'autres choses, les infâmes et ridicules aventures qu'on attribue à ce Dieu, et il concluait cette espèce d'ode par ces paroles : *Quiconque a commis toutes ces abominations, peut-il être un Dieu?*

Le jeune homme lut d'abord ces vers avec complaisance; mais la fin de l'ouvrage lui fit bientôt sentir le ridicule dont on le couvrait lui et son Dieu prétendu. De colère il va trouver un Poëte Idolâtre, qui d'intime ami de notre Néophyte, était devenu son ennemi irréconciliable, jusqu'à se vanter de le faire périr par l'épée d'un bourreau. Une haine si outrée, venait de ce que dans une dispute publique sur la Religion, le nouveau Chrétien avait confondu le Poëte Gentil, et l'avait réduit à un honteux silence. Il conservait toujours dans le cœur le souvenir de cet affront; et ravi d'avoir en main de quoi perdre le Néophyte, il se donna tant de mouvemens, qu'enfin il fit tomber les vers entre les mains du Prince, qu'il savait être fort jaloux de l'honneur de ses Dieux.

Telle était la situation de la Chrétienté de *Tanjaour*, quand je succédai au Père Carvalho. Il se répandait tous les jours de nouveaux bruits qui me jetaient dans de nouvelles alarmes. Selon ces bruits, l'esprit du Prince s'aigrissait de plus-en-plus, et le feu de la persécution allait s'allumer de toutes parts. Je voulus savoir ce qu'il y avait de réel dans tout ce qui se publiait. Je m'adressai pour cela à un des principaux Officiers de la Cour nommé *Chitabara*, qui est fort avant dans la confidence du Roi, et qui protège les Chrétiens. Je fis partir quatre de mes Catéchistes avec des présens qu'ils devaient lui donner; (car ces sortes de visites ne se rendent jamais les mains vides) et je le suppliai de m'informer des sentimens du Prince à notre égard, sans me déguiser ce que nous avions à craindre ou à espérer.

Un autre que *Chitabara*, témoin de nos alarmes, nous eût fait acheter chèrement sa réponse. Mais ce Seigneur est d'une droiture et d'un désintéressement qu'on ne trouve point parmi ceux de sa Nation. Il nous rassura sur nos craintes, et nous fit dire que le Roi ne pensait plus ni à l'insulte publique que le Brame avait faite aux Dieux, ni à la satire adroite du Néophyte; que des affaires importantes occupaient toute son attention; que même des Courtisans s'étant échappés jusqu'à dire qu'un Prince ne doit tolérer aucune des Religions étrangères, le Roi fesant peu de cas de cet avis, avait répondu qu'il ne voulait contraindre personne; et que cette

réponse

réponse avait fermé la bouche aux mal intentionnés. Les Catéchistes vinrent tout triomphans m'apporter cette agréable nouvelle qui rendit le calme et la tranquillité à tous les cœurs.

Cependant la foule des Chrétiens augmentait de plus-en-plus, et il ne se passait guères de jours que je ne baptisasse quelque Catéchumène. Parmi le grand nombre de personnes qui reçurent la grâce du Baptême, il y en a une que je ne puis omettre. C'est la femme d'un Poète du *Choren-Madalan.* Elle était depuis long-temps fort tourmentée du Démon : quelquefois il lui prenait des accès d'une folie qui n'avait rien de naturel ; quelquefois cette folie se changeait dans les transports de la plus violente fureur : d'autres fois elle perdait tout-à-coup l'usage de la parole, ou bien elle devenait paralytique de la moitié du corps.

Son mari, qui l'aimait tendrement, n'avait rien épargné pour sa délivrance ; il l'avait promenée dans tous les Temples les plus célèbres ; il avait fait une infinité de vers en l'honneur de ses Dieux ; il avait chargé leurs autels d'offrandes et de présens ; il avait même distribué de grosses sommes aux Gouroux (1) Gentils, qui passaient pour avoir de l'empire sur les Démons : tant de dépenses l'avaient presque réduit à la mendicité; cependant l'état de la malade, loin d'être soulagé,

---

(1) C'est ainsi que les Indiens appellent leurs Docteurs.

empirait tous les jours. Six ans se passèrent ainsi en vœux, en pélerinages et en offrandes inutiles. Les Chrétiens lui conseillèrent d'avoir recours au Dieu qu'ils adorent et l'assurèrent que sa femme devait en attendre une guérison parfaite, si elle promettait d'un cœur sincère d'embrasser sa Loi. Le Poète qui avait le Christianisme en horreur, rejeta d'abord un conseil si salutaire : mais comme une disgrâce continuée ouvre peu-à-peu les yeux des plus opiniâtres, l'inutilité des remèdes qu'il avait employés lui fit faire une attention sérieuse ; son entêtement cessa, et il se détermina enfin à mener sa femme à l'Eglise de *Tanjaour*, gouvernée alors par le Père Carvalho.

Mais on fut bien surpris de trouver dans la femme encore plus de résistance que n'en avait fait paraître le mari. Ce qui parut extraordinaire, c'est que ses jambes se roidirent tout-à-coup, et se collèrent si fortement contre les cuisses, qu'on fit de vains efforts pour les en détacher. Le Poète ne se rebuta point; il crut au-contraire que l'esprit malin ne fesait naître cet obstacle que parce qu'il sentait déjà la force du Dieu qu'on se mettait en devoir d'implorer. Il fit mettre sa femme dans un *Douli*, (c'est une voiture moins honorable que le palanquin), et il la fit transporter à l'Eglise.

Dès que le Père Carvalho la vit approcher, il se disposa à réciter sur elle quelques prières : il n'avait pas encore commencé, qu'elle

se leva tout-à-coup de dessus le *Douli*, et marchant droit au Père qui était assez loin, elle se jeta à ses pieds, sans pourtant prononcer aucune parole. Le mari qui la vit marcher d'un pas si ferme et si assuré, ne put retenir ses larmes : il se jeta comme elle aux pieds du Père, et publia hautement la puissance du Dieu que nous invoquons. C'était un spectacle bien consolant pour le Missionnaire, de voir le témoignage authentique que le Démon était forcé de rendre à la vérité de notre sainte Foi. Il fit sur elle les exorcismes de l'Eglise, et le Démon ne donna plus aucun signe d'obsession. Dès-lors elle se sentit comme déchargée d'un pesant fardeau ; elle avoua même qu'elle n'avait jamais éprouvé une joie aussi pure que celle qu'elle goûtait.

Ne pouvant résister à une conviction si forte de la vérité de notre Religion, elle pressa extrêmement le Père de l'admettre au rang des Fidèles. Mais le Missionnaire ne croyant pas devoir se rendre sitôt à ses empressemens, lui répondit qu'il ne fallait rien précipiter dans une affaire de cette conséquence, qu'elle devait auparavant se faire instruire, et que si dans deux ou trois mois elle persévérait dans sa résolution, il lui accorderait la grâce qu'elle demandait avec tant d'instance. En même-temps il lui donna quelques médailles, en l'assurant qu'elle n'avait rien à craindre des attaques du Démon, pourvu qu'elle persistât dans les bons sentimens où il la laissait. Cette réponse la désola ;



elle obéit pourtant, et s'en retourna dans sa peuplade le cœur serré de la plus vive douleur.

Quelques mois après, son mari jugeant à ses manières que le Démon ne l'avait pas tout-à-fait abandonnée, me l'amena à *Counampaty* où j'étais. Je l'examinai de nouveau, et je la trouvai inébranlable dans ses premiers sentimens. Cependant à son air interdit et effaré, je reconnus qu'elle était encore agitée de troubles intérieurs. Aussi m'avoua-t-elle, qu'à la vérité, depuis la première fois qu'elle était venue à l'Eglise, elle n'était plus inquiétée de ces horribles fantômes, qui auparavant la tourmentaient presque à toute heure, mais qu'elle se sentait de temps-en-temps saisie de certaines frayeurs subites dont elle ignorait la cause : qu'outre cela des songes affreux troublaient son sommeil presque toutes les nuits et qu'elle en demeurait étonnée le jour suivant ; mais qu'enfin elle espérait être entièrement délivrée par le Baptême de tous ces restes de l'esclavage du Démon.

Comme elle était parfaitement instruite de nos mystères, je ne différai pas davantage à lui accorder la grâce après laquelle elle soupirait depuis tant de mois. Il arriva une chose assez extraordinaire tandis que je fesais sur elle les exorcismes et les autres cérémonies du Baptême ; il lui prit tout-à-coup un balancement de tête à-peu-près semblable à celui du pendule d'une horloge qui est en mouvement. Je lui jetai aussitôt de l'eau bénite, et tout-à-coup ces balancemens ces-

sèrent, et elle revint à sa première situation. J'achevai en repos le reste des cérémonies, et la Néophyte donna des marques durables d'une grande tranquillité d'esprit.

La multitude des confessions et des autres affaires inséparables d'une grande Mission, ne me permirent pas de donner à son mari tout le temps que j'aurais souhaité pour lui bien inculquer nos vérités saintes. Je le mis entre les mains des Catéchistes, qui s'appliquèrent avec beaucoup de zèle à l'instruire durant les quatre jours qu'il demeura à *Counampaty*. Dans les divers entretiens qu'il eut avec eux, il leur avoua, qu'outre la force qu'il reconnaissait évidemment dans notre sainte Religion par l'entière délivrance de sa femme, deux choses le convainquaient mieux encore de sa vérité. La première était la vie austère et désintéressée des Missionnaires. « Je m'imaginais, disait-il, que vos Docteurs » étaient semblables aux nôtres, qu'ils sau- » vaient les dehors, mais qu'au fond ils s'aban- » donnaient à toutes sortes de vices. J'ai voulu » satisfaire ma curiosité; et après une recher- » che exacte de leurs mœurs, j'ai été extrê- » mement frappé de la vie innocente et labo- » rieuse qu'ils mènent. » La seconde chose qui le convainquait de la vérité de la loi Chrétienne, était qu'elle eût la force de changer les cœurs. Sur-tout il ne pouvait comprendre comment ceux de la Caste des voleurs, qui se fesaient Chrétiens, renonçaient absolument à leurs larcins et à leurs brigandages.

Ainsi cette seule marque de la Religion, que le Prophète donna autrefois pour une des plus incontestables preuves de sa sainteté, *Lex Domini convertens animas*, fit une telle impression sur ce Gentil, qu'il ne songea plus qu'à s'instruire de nos saintes vérités. Il fit transcrire avec soin l'abrégé de la Doctrine que nous enseignons, sur-tout les six preuves que nous donnons de la Divinité, et l'explication des dix Commandemens de Dieu. Il prit ensuite congé de moi avec sa femme, et ils me promirent tous deux de venir me trouver de temps-en-temps; ce qu'ils ont fait, et ce qu'ils font encore avec une exactitude qui me charme.

Ce fut environ vers ce temps-là qu'un autre Gentil vint à mon Eglise, et y trouva tout-à-la-fois la santé de l'ame et du corps. Depuis quatre ans il se croyait tourmenté du Démon; le mauvais esprit, à ce qu'il disait, lui suçait tout le sang, à dessein d'arracher ensuite son ame qui ne tenait presque plus à son corps. A le voir, on l'eût pris pour un squelette, tant il était décharné. Je jugeai que le prétendu Démon était une vraie étisie qui le minait peu-à-peu. Cependant dans un corps si desséché il conservait un esprit vif et plein de bon sens. L'idée qu'il avait de son Démon, buveur de sang, n'était pas en lui l'effet d'un cerveau troublé, mais de l'opinion commune à ces Peuples, qui attribuent toutes leurs maladies aux Démons ennemis du repos et du bonheur des hommes. Je le mis au rang des Catéchumènes, et je lui donnai quelques

remèdes qui pouvaient le soulager. Le Seigneur bénit mes petits soins, de sorte même qu'au bout d'une semaine, il fut en état de venir me voir, et de me réciter ce qu'il avait retenu des instructions qu'on lui avait faites. La surprise fut si grande dans son Village, qu'un de ceux qui l'avaient apporté à l'Eglise, persuadé que les remèdes humains n'avaient pu opérer une guérison si prompte, ouvrit les yeux à la vérité, et demanda le Baptême. La femme du Catéchumène fut plus opiniâtre dans son attachement aux Idoles : ni l'exemple de son mari, ni ses pressantes sollicitations ne purent amollir la dureté de son cœur.

C'est ainsi que dans cette Mission nous voyons s'accomplir à tout moment la parole du fils de Dieu : tantôt le mari se convertit, et la femme demeure dans l'infidélité : tantôt la femme ouvre les yeux à la lumière, et l'homme vit et meurt dans l'aveuglement. *Unus assumetur, alter relinquetur.* Notre Catéchumène reçut enfin la grâce de la régénération à laquelle il s'était disposé avec tant de ferveur, et il s'en retourna d'un pas ferme dans sa peuplade, pour y publier la force et la sainteté de la Religion. Son incommodité l'ayant repris au bout de six mois, il mourut entre les bras d'un Catéchiste avec toutes les marques d'un prédestiné. La candeur de son ame, et la piété de ses sentimens, me font croire qu'il a conservé jusqu'à ce dernier instant l'innocence et la sainteté de son Baptême.

Outre le grand nombre d'adultes que je baptisai les dernières semaines du Carême, j'eus la consolation d'ouvrir la porte du Ciel au fils même du Seigneur de la peuplade, qui mourut peu de jours après avoir reçu le Baptême. Le frère du même Seigneur eut dans ce même-temps deux enfans jumeaux, dont l'un fut baptisé par le Catéchiste dans la maison même où il venait de naître, et où il mourut le même jour. L'autre fut porté à l'Eglise, où il reçut la même grâce. Il ne vécut que quinze jours. Ces trois enfans sont maintenant dans le Ciel les protecteurs de cette Eglise naissante.

Les jours coulaient pour moi bien doucement, mon Révérend Père, parmi de si saintes occupations. Tout le temps se passait, ou à instruire les Peuples, ou à leur administrer les Sacremens. Mais au milieu de tant de fatigues, qu'on est consolé de voir la vie innocente que mène la plus grande partie de ces nouveaux Fidèles ! J'avoue que ce ne sont pas des gens d'une spiritualité bien recherchée; mais ils craignent Dieu, ils l'aiment de tout leur cœur, ils vivent hors d'une infinité d'occasions, où les Chrétiens d'Europe perdent la grâce ; ils la conservent au milieu de la Gentilité avec plus de soin que ne font bien des Fidèles dans le centre même des Royaumes les plus Catholiques. J'ai trouvé un grand nombre de filles qui, malgré l'extrême éloignement que ces Peuples ont pour le célibat, imitent la généreuse résolution de tant de saintes Religieuses d'Europe. Quelques-unes

avaient eu à soutenir de rudes combats du côté de leurs parens, sans que les prières, les menaces, les mauvais traitemens eussent jamais pu leur faire changer la résolution qu'elles avaient prise de passer leur vie dans l'état parfait des Vierges.

Une entr'autres m'édifia fort par sa constance et par sa modestie. Sa mère au désespoir de ce qu'elle ne voulait pas se marier, me l'amena tout en colère, et me dit que sa fille ne refusait de s'engager dans le mariage, qu'afin de mener une vie plus licencieuse et plus déréglée. La fille, pénétrée de douleur de ce que sa propre mère lui attribuait des intentions si criminelles, se tenait dans un humble silence : il lui échappa seulement de dire qu'elle était contente de ce que Dieu seul connaissait son innocence. C'était en effet une calomnie des plus noires : tous ses parens rendaient témoignage à sa vertu, et louaient sur-tout l'attrait particulier qu'elle avait pour la solitude. La mère même ne fut pas long-temps sans se repentir de l'outrage qu'elle avait fait à une fille si vertueuse ; elle vint peu après les larmes aux yeux rétracter ce qu'elle avait avancé si faussement, et elle me promit de ne plus inquiéter sa fille sur le parti qu'elle avait eu le courage de prendre. Si la Foi trouvait autant d'accès chez les Grands que chez les petits, et si quelque Prince converti entreprenait de fonder des Monastères de Religieuses, il est à croire qu'ils se peupleraient bientôt d'une infinité d'ames choisies, qui embrasseraient dans toute leur

étendue la pratique des conseils Evangéliques.

Le peu de pluie qui était tombée l'année précédente, les chaleurs excessives qui se font sentir dès le mois de Mars, et la multitude prodigieuse des Fidèles qui venaient à *Counampaty*, avaient tari une partie de l'étang, qui est le seul endroit où ces Peuples trouvent de l'eau. C'est ce qui me fit naître la pensée d'aller à *Elacourrichi*; mais une persécution qui venait de s'élever contre les Chrétiens de *Couttour*, rompit toutes mes mesures. Jusques-là cette Eglise fondée autrefois par le vénérable Martyr le Père Jean de Brito, avait été regardée comme le lieu le plus paisible de la Mission. Les Missionnaires n'y avaient jamais éprouvé les contradictions et les traverses auxquelles ils sont continuellement exposés ailleurs. Voici ce qui donna lieu à la persécution.

Le frère du Prince dont relève *Couttour*, feignit de vouloir embrasser le Christianisme, et pressa plusieurs fois le Père Berthold de le baptiser. Le Missionnaire qui se défiait de sa sincérité, crut ne devoir lui accorder la grâce qu'il demandait, qu'après une longue épreuve; c'est pourquoi il lui répondit qu'il fallait attendre encore quelque-temps, et obtenir l'agrément du Prince, son frère. En effet, on publiait que ce jeune Seigneur n'avait point la volonté de renoncer au Paganisme, mais que l'amour dont il était épris pour une femme Chrétienne, le portait à faire cette démarche,

dans l'espérance que son assiduité auprès du Missionnaire, faciliterait l'accomplissement de ses desirs.

Quoi qu'il en soit, le *Pradani*, ou le premier Ministre du *Pandaratar*, c'est ainsi que s'appelle le Prince qui a sur ses terres les Eglises de *Couttour* et de *Coraly*; le *Pradani*, dis-je, ancien ennemi de la Religion chrétienne, prit de là occasion d'animer le Prince contre les Fidèles. Il lui représenta qu'il était honteux à sa famille, que son propre frère abandonnât la Religion de ses ancêtres, pour se livrer à de nouveaux Docteurs, qu'il savait certainement être *Pranguis* (1), c'est-à-dire, gens vils et infames, selon l'idée de la Nation; que dans le besoin où il était d'argent, il lui serait aisé de s'enrichir par le pillage de leur Eglise; que les Etrangers avaient cru y cacher sûrement toutes leurs richesses, parce que depuis son établissement, elle n'avait été sujette à aucune révolution.

Le Prince, flatté de l'espoir d'un gain considérable, donna tout pouvoir à son Ministre. Le *Pradani* envoya ordre sur-le-champ au *Maniagaren* (2) de la peuplade, d'arrêter le Missionnaire, et de fouiller dans tous les recoins de sa maison, jusqu'à ce qu'il eût déterré les trésors qui y étaient cachés. Jamais ordre ne fut mieux exécuté. Le *Maniagaren* choisit le Dimanche, jour

(1) Ils appellent ainsi les Européens.
(2) Gouverneur particulier.

auquel les Chrétiens viennent en foule à l'Eglise, et prit le temps que le Père se disposait à célébrer la sainte Messe. Il commençait déja à se revêtir des ornemens sacerdotaux, lorsque tout-à-coup le *Maniagaren* et ses soldats vinrent fondre dans l'Eglise : les uns se saisirent du Père, le traînèrent vers sa maison, déchirèrent ses habits ; les autres en plus grand nombre, se postant aux diverses avenues par où les Chrétiens pouvaient échapper, les dépouillèrent, les chargèrent de coups, leur arrachèrent les ornemens d'or qu'ils portent au cou et aux oreilles : tous se mirent à piller les maisons qu'ils avaient dans la peuplade. Celle du Père fut toute renversée : ils creusèrent partout, ils démolirent les murailles ; et après bien des recherches, ils trouvèrent environ soixante écus qui étaient tout le fonds destiné à l'entretien des Missionnaires et des Catéchistes. Le *Maniagaren* recueillit avec soin cette somme, et tous les meubles de l'Eglise qu'il envoya aussitôt au Palais. Mais le Prince qui s'attendait à un grand butin, surpris de ce que le *Pradani* l'avait engagé dans une entreprise si peu convenable à son rang et à sa dignité, ne put retenir son indignation.

Le bruit des violences qu'on exerçait à *Couttour*, se répandit bientôt jusqu'à *Coraly*. Le Père Joseph Carvalho, qui y fait sa résidence, se disposait à recevoir les mêmes outrages : il prit seulement la précaution de faire transporter tout ce qu'il avait dans sa

maison au-delà du *Coloran*, et hors des dépendances du *Pandaratar*. Il ne se réserva que son crucifix et son bréviaire, attendant en paix le bienheureux moment auquel il devait être emprisonné pour Jésus-Christ. Trois jours se passèrent sans qu'on pensât à troubler sa solitude : il jugea de là que la Cour n'était pas si irritée qu'on se le figurait : plein d'une sainte confiance, il prit le dessein de s'aller présenter au Prince, pour lui demander la délivrance du Père Berthollde, qu'on détenait dans une rude prison. Il crut pourtant devoir en avertir le frère cadet du Prince, ennemi secret du *Pradani*, et protecteur déclaré des Missionnaires. Ce Seigneur, de concert avec sa sœur qui a beaucoup de crédit à la Cour, engagea le Prince à faire un bon accueil au Docteur étranger, et à réparer, par quelques marques d'honneur, la démarche qu'il avait faite par le conseil de son Ministre, et qui avait flétri la gloire que lui et ses ancêtres ont toujours eue de servir d'asile aux Etrangers.

Le Prince, gagné par de si puissantes intercessions, promit de faire justice à l'innocence de ces Etrangers ; et ayant appelé le *Pradani*, « il faut, lui dit-il en colère, « ou que vous soyez bien imprudent d'avoir » cru si légèrement les rapports qui vous ont » été faits de l'opulence des *Sanias*, ou que » vous ayez un grand fonds de malignité, » de leur avoir suscité une persécution si » cruelle et si préjudiciable à ma réputation ».

Le *Pradani*, pour se justifier, eut recours aux accusations ordinaires : « ce sont, dit-il, » des *Pranguis*, qui, sous prétexte d'en- » seigner leur Religion, tâchent de répandre » l'esprit de révolte parmi vos sujets, pour » livrer le Pays aux Européens qui habitent » les côtes ».

Ces calomnies ne firent nulle impression sur l'esprit du Prince : il sait que depuis près de cent ans que la Religion chrétienne s'est introduite dans ces divers Etats de l'Inde méridionale, les Missionnaires ont toujours inspiré aux Peuples toute la soumission et la fidélité qu'ils doivent à leurs Souverains. « Voilà, répondit le Prince, » voilà les chimères dont vous autres Minis- » tres vous nous repaissez sans cesse, pour » nous animer contre cette nouvelle loi ; ce » n'est pas là de quoi il s'agit maintenant : » je prétends que quand le *Sanias* viendra à » l'audience, non-seulement vous vous abste- » niez de tout reproche, mais que vous lui » donniez encore les plus grandes marques » de votre respect ». C'était un coup de foudre pour le *Pradani*, homme fier et hautain, comme le sont tous les Noirs, dès qu'ils ont quelque autorité.

Quelques jours après, le Prince permit au Père Joseph Carvalho de paraître en sa présence, et il le fit asseoir sur un siége couvert d'un tapis, honneur qu'il n'accorde à aucun de ses sujets. Voici à-peu-près le discours que tint le Missionnaire. « L'accueil favorable dont vous m'honorez,

» dit-il au Prince, prouve assez que vous » n'avez aucune part aux traitemens indignes » qu'on a faits au Docteur de *Couttour* mon » frère ; j'en connais les auteurs, je ne les » accuse point de l'avoir chargé d'oppro- » bres, et d'avoir déchiré ses vêtemens, » ravagé sa pauvre cabane, profané son » Eglise, maltraité ses Disciples. Je ne me » plains pas même de ce qu'on le tient encore » resserré dans une étroite prison, comme » si c'était un rebelle ou un voleur public ; » mais je me plains de ce qu'on ne m'a pas » fait le même honneur. J'enseigne comme » lui la loi du vrai Dieu, et je m'estimerais » heureux de souffrir pour une si juste cause. » Nous sommes venus de plus de six mille » lieues pour instruire les peuples des gran- » deurs infinies du souverain Maître du ciel » et de la terre : nous avons prévu les diverses » contradictions que nous souffrons mainte- » nant, et ce sont ces contradictions-là » même qui nous ont attiré dans des régions » si éloignées de notre patrie. Nous nous » croyons bien payés de nos peines, quand » nous avons le bonheur de souffrir pour la » gloire du Dieu que nous servons. Je prie » donc vos Ministres, de me donner quelque » part aux opprobres et aux souffrances du » Docteur de *Couttour*. Néanmoins comme » il y a de l'injustice à punir des innocens, » je vous supplie d'examiner à fond notre » conduite : si vous nous trouvez coupa- » bles des crimes qu'on nous impute, » nous nous soumettons à toute la peine que

» vous voudrez nous imposer : si au-contraire » vous nous jugez innocens, ne permettez » pas que l'innocence soit plus long-temps » opprimée dans vos Etats ».

Ces paroles du Missionnaire prononcées avec beaucoup de modestie et de gravité, touchèrent le Prince : et comme le *Pradani* voulait répliquer, il lui imposa silence ; il lui donna ordre de rendre au plutôt tout ce qui avait été pris au Docteur de *Couttour* et à ses Disciples, de le remetrre en liberté, et de châtier sévèrement le *Maniagaren* qui avait commis de si grands excès. Se tournant ensuite vers le Missionnaire : « oublions le passé, lui dit-il, » d'un air grâcieux ; ce qu'a fait mon Minis- » tre, est comme un nuage qui a obscurci » pour quelques instans la lumière que vous » répandez dans mes Etats ; mais ce nuage » même n'a servi qu'à me faire mieux con- » naître la sainteté de votre loi, et la pureté de » vos mœurs. Désormais je donnerai de si bons » ordres, qu'aucun de mes Officiers n'aura » l'audace de vous manquer de respect ».

Là-dessus il se fit apporter une belle pièce de toile peinte qu'il donna au Missionnaire comme un gage de son amitié : il lui fit présent d'une autre à-peu-près semblable pour le Père qui était prisonnier à *Couttour* : il n'y eut pas jusqu'aux Catéchistes qui n'eussent part aux libéralités du Prince : non-seulement il leur donna de beaux *Toupetis* (1),

---

(1) Pièce de toile dont les Indiens se couvrent.

il voulut encore qu'on les fît monter sur des éléphans richement enharnachés, et qu'on les promenât en triomphe par toute la Ville, afin que personne n'ignorât qu'il les prenait, eux et le reste des Chrétiens, sous sa protection. Tout cela fut exécuté le jour même; on restitua au Missionnaire tout ce qui avait été pillé à *Couttour*. Les ornemens d'or et de corail qui appartenaient aux Fidèles, eurent un peu plus de peine à sortir des mains du *Pradani*; mais enfin après quelques sommations, tout ou presque tout fut rendu.

C'est ainsi, mon Révérend Père, qu'à la gloire de notre sainte Foi, et à la consolation des Fidèles, la persécution de *Couttour* cessa bien plutôt que nous n'avions osé l'espérer. Trouvez bon que je mette fin aussi à cette lettre, qui n'est déjà que trop longue. Je continuerai dans la suite de vous faire un récit fidèle de tout ce qui pourra contribuer à votre édification. Je suis avec beaucoup de respect, etc.



SECONDE LETTRE

Du Père Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, aux Indes, au Père de Villette, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LA persécution suscitée contre les Chrétiens de *Couttour* me retenait à *Counampaty*, ainsi que je vous l'ai mandé dans ma lettre précédente. L'affluence des Peuples qui s'y rendirent pour célébrer la Fête de Pâques fut si grande, que je désespérais d'y pouvoir suffire ; et certainement il y aurait eu de quoi occuper plusieurs Missionnaires. Dieu me donna la force de résister à cette fatigue.

Je tirais des Catéchistes tous les secours que je pouvais ; les uns étaient chargés de disposer les Catéchumènes au Baptême ; les autres de faire en divers endroits de la cour des instructions aux nouveaux Fidèles ; car si on ne leur fait souvent des explications de nos mystères, ils en perdent bientôt le souvenir. Je fesais lire chaque jour l'histoire de la Passion de Jésus-Christ : j'y ajoutais diverses méditations fort touchantes, qu'un

ancien Missionnaire composa autrefois sur ce mystère. Ces méditations sont à la portée de nos Indiens, et ils les écoutent avec toute l'attention et toutes les marques d'un cœur attendri.

Au lever de l'aurore, vers le soir, et à cinq différentes heures du jour, nous fesions des espèces de stations, où nous chantions à genoux, sur des airs lugubres, les tourmens particuliers que le Sauveur a soufferts à chacune de ces heures. A la fin de chaque station nous avions soin de prier pour les différentes nécessités de la Mission; sur-tout nous recommandions à Dieu les Eglises de *Coraly* et de *Couttour*, désolées dans un temps si saint; et je ne doute point que les vœux ardens de tant de Néophytes n'aient beaucoup contribué à faire cesser la persécution. Il y en avait qui affligeaient leur corps par toute sorte d'austérités : les ceintures de fer, les disciplines et les autres instrumens propres à macérer la chair, ne sont point inconnus à ces nouveaux Fidèles. Quoique les souverains Pontifes les dispensent de beaucoup de jeûnes à cause des ardeurs du climat et du peu de substance de leurs alimens, on en voit pourtant qui passent tout le temps du Carême, en ne mangeant qu'une fois le jour du riz et des herbes mal assaisonnées : j'en sais qui, durant la Semaine-Sainte, demeuraient jusqu'à deux jours entiers sans prendre de nourriture. J'ai soin de leur défendre une abstinence si rigoureuse, parce qu'elle les fait tomber dans des défaillances

dont ils ont bien de la peine à se remettre ; mais je ne suis pas toujours le maître de modérer leur ferveur.

Ceux qui sont à leur aise font l'aumône chaque jour du Carême à un certain nombre de pauvres ; les uns à cinq, en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur ; les autres à trente-trois, en l'honneur des années qu'a duré la vie mortelle de Jésus-Christ ; d'autres à quarante, en mémoire des quarante jours qu'il passa dans le désert. Ces aumônes consistent en du riz et des herbes cuites, dont ils remplissent de grands bassins, et qu'ils distribuent eux-mêmes avec beaucoup de piété.

C'est par de si saints exercices que les Chrétiens se préparent à célébrer la Fête de Pâques. Mais comme il s'agit principalement de les mettre en état de faire une bonne confession et d'approcher saintement de la table eucharistique, on n'omet rien de tout ce qui peut les y bien disposer.

Il est incroyable jusqu'où va la sensibilité de ces Peuples, quand on est obligé de leur différer l'absolution. Il faut être bien sur ses gardes, pour ne pas se laisser fléchir à leurs prières et à leurs importunités. S'ils ne peuvent rien gagner sur nous, ils ne rougissent point de s'adresser au Catéchiste, et de lui découvrir les fautes secrètes pour lesquelles ils ont été différés. En vain avertissons-nous les Catéchistes de renvoyer les Néophytes qui viennent ainsi s'ouvrir à eux ; il s'en trouve toujours quelqu'un qui se fait hon-

neur d'intercéder pour ces sortes de Pénitens. Rien ne fait plus de peine aux Missionnaires, sur-tout quand ces ouvertures se font à des Catéchistes peu discrets, et qui ne sentent pas assez l'obligation étroite que le sceau de la confession impose.

La simplicité des Indiens va quelquefois plus loin; ce qu'on m'en a raconté est assez singulier. Une Chrétienne à qui le Missionnaire avait différé l'absolution pour de bonnes raisons, usa d'abord de toutes sortes d'artifices pour émouvoir sa pitié et extorquer de lui ce qu'il refusait avec fermeté, mais cependant avec douceur. Voyant qu'elle ne pouvait rien gagner, elle se leva brusquement du confessionnal, et se tournant du côté des autres Pénitens: « N'est-ce pas une chose » plaisante, dit-elle, ce *Souamy* (1) me » renvoie sans m'absoudre, parce que j'offense Dieu depuis tant de mois; si je n'offensais pas le Seigneur, aurais-je besoin de » me présenter au saint Tribunal? Ne nous » enseigne-t-on pas que c'est pour les coupables que ce Sacrement est institué »? Le Père rougissait pour elle, et eût bien voulu mettre son honneur à couvert; mais la crainte de trahir en quelque sorte un secret aussi inviolable que celui de la confession, l'obligea à se tenir dans le silence. Ce seul exemple fait voir quelle doit être la patience et la discrétion de ceux qui ont à traiter avec

(1) C'est ainsi que ces Peuples appellent les Missionnaires.

les Indiens ; si on trouve parmi eux des gens pleins d'esprit et de bon sens, on en trouve une infinité d'autres dont l'ignorance et la stupidité fournissent souvent aux Missionnaires de quoi exercer leur vertu.

Quelque desir qu'eussent les Chrétiens de participer aux Sacremens, il me fut impossible, malgré tous mes efforts, de contenter la piété de plusieurs. Outre le temps qu'emportent les confessions, il faut encore baptiser les Catéchumènes, appaiser les différends qui naissent entre les Fidèles, prêcher les mystères de la Passion et de la Résurrection, faire les cérémonies de la Semaine-Sainte, autant qu'elles peuvent se pratiquer dans un pays Idolâtre ; car, par exemple, on n'ose garder le saint Sacrement du Jeudi au Vendredi-Saint, comme c'est la coutume en Europe : le Père Bouchet est le premier qui l'ait fait cette année à *Aour*, parce que c'est l'endroit le plus sûr de la Mission ; mais je doute que d'autres osent imiter en cela son zèle.

La nuit du Samedi au Dimanche je fis préparer un petit char de triomphe, que nous ornâmes de pièces de soie, de fleurs et de fruits. On y plaça l'image du Sauveur ressuscité, et le char fut conduit en triomphe par trois fois autour de l'Eglise, au son de plusieurs instrumens. Les illuminations, les fusées volantes, les lances à feu, les girandoles et divers autres feux d'artifice où les Indiens excellent, rendaient la Fête magnifique. Ce spectacle ne cessait que pour

laisser entendre des vers qui étaient chantés ou déclamés par les Chrétiens, en l'honneur de Jésus triomphant de la mort et des enfers.

La cour qui règne autour de l'Eglise pouvait à peine contenir la multitude, non-seulement des Chrétiens, mais encore des Gentils qui étaient accourus en foule. On les voyait à la faveur des illuminations, montés sur les branches des arbres dont la cour est environnée. C'était comme autant de Zachées que la curiosité élevait au-dessus de la foule, pour voir en figure celui que cet heureux publicain mérita de recevoir en personne dans sa maison. Le Seigneur de la peuplade avec toute sa famille et le reste des Gentils qui assistèrent à la Procession, se prosternèrent par trois fois devant l'image de Jésus ressuscité, et l'adorèrent d'une manière qui les confondait heureusement avec les Chrétiens les plus fervens.

Je ne parle point d'un grand nombre de Baptêmes que j'administrai aux Catéchumènes. Parmi tant de conversions qu'il plut à Dieu d'opérer, une sur-tout me fit goûter une joie bien pure. L'oncle du Seigneur de la peuplade vint, avec sa femme, me prier de les admettre au rang des Fidèles. Ils me dirent, les yeux baignés de larmes, qu'il y avait longtemps qu'ils reconnaissaient la vérité de notre sainte Religion, mais que le respect humain les avait toujours retenus dans l'Idolâtrie: enfin, qu'à cette Fête ils avaient ouvert les yeux à la lumière, et qu'ils ne pouvaient

plus résister à la voix intérieure qui les pressait de se rendre.

Ce bon vieillard m'ajouta une chose qui marquait son bon sens, et la forte résolution où il était de vivre en parfait Chrétien. « Je crois, dit-il, que ce qui a porté le » Seigneur à jeter sur moi des regards de » miséricorde, c'est qu'il y a plus de quinze » ans qu'ayant ouï dire aux Missionnaires et » aux Catéchistes que le larcin déplaisait au » vrai Dieu, j'en ai demeuré si convaincu, » que depuis ce temps-là je n'ai commis » aucun vol, ni par moi, ni par mes esclaves, comme font les personnes puissantes » de notre Caste. Je n'ai pas même voulu » participer aux larcins qu'ont faits mes enfans ou mes autres parens, quoique la coutume parmi nous soit de partager en commun ce que chacun a butiné en particulier. » On s'est souvent moqué de ma simplicité, » mais j'ai toujours tenu ferme ; et je crois » encore une fois que c'est pour n'avoir pas » voulu déplaire en cela au vrai Dieu, quoique je ne l'adorasse pas encore, que sa divine bonté m'ouvre aujourd'hui son sein, » pour m'y recevoir tout indigne que j'en » suis. » L'air de sincérité dont il accompagna ces paroles me charma ; je l'embrassai tendrement, et je le mis au rang des Catéchumènes.

Ce ne fut pas là le seul fruit que nous recueillîmes dans ces jours saints : tous les jours de l'Octave nous furent précieux, par le nombre des Gentils qui prenaient la place

des

des Catéchumènes que nous baptisions. Pour comble de joie, nous apprîmes la paix et la tranquillité que le Seigneur venait de rendre à l'Eglise de *Couttour*. Ce fut comme une seconde Pâque pour les Chrétiens; ils se rassemblèrent dans l'Eglise, et rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces pour un bienfait si signalé.

Cependant, l'étang de *Counampaty* étant entièrement à sec, je ne songeai plus qu'à me rendre à *Elacourrichy*. Je voulus auparavant aller à *Aour*, pour y conférer avec les Missionnaires sur quelques points qui me fesaient de la peine dans ces commencemens. J'y trouvai les Pères Bouchet et Simon Carvalho épuisés du travail dont ils étaient accablés depuis un mois. Jamais Fête de Pâques ne s'était célébrée avec tant de magnificence, ni avec un si grand concours de Peuples. Comme les Indiens sont fort amateurs de la poésie, le Père Bouchet avait fait représenter en vers le triomphe de David sur Goliath; c'était une allégorie continuée de la victoire que Jésus-Christ a remportée dans sa résurrection sur les puissances de l'enfer. Tout y était instructif et touchant.

Parmi la foule de Peuples qui étaient accourus de toutes parts, il s'en trouva plusieurs d'une Province voisine, ennemie déclarée du Prince dont relève la peuplade d'*Aour*: ils étaient venus armés et avec grand cortège.

Ce contre-temps et les efforts inutiles que

ce Seigneur avait faits pour tirer de l'argent des Missionnaires aigrirent son esprit déjà mal disposé à l'égard des Chrétiens.

Quelques Seigneurs des environs saisirent cette conjoncture pour l'animer encore davantage contre les Fidèles. Ils lui écrivirent même avec menaces, et n'omirent aucun des motifs les plus capables de l'ébranler. « N'est-il pas honteux, lui disaient-ils, que » vous reteniez sur vos terres un étranger » qui n'a d'autre but que d'anéantir le culte » de nos Dieux ? il n'épargne ni soins, ni » dépenses, ni fêtes pour élever sa Religion » sur les débris de la nôtre. Il semble vous » faire la loi jusque chez vous par la multi- » tude des Disciples qu'il y attire; les Gen- » tils même lui sont dévoués : à la dernière » fête qu'il a célébrée, il lui est venu plus » de monde qu'il n'en faut pour subjuguer » tout un Royaume. Au-reste, le Docteur » étranger a fait un outrage manifeste à nos » Dieux : quoi de plus insultant que d'expo- » ser aux yeux d'une multitude innombrable » de Peuples, un jeune enfant qui tranche » la tête à notre Dieu *Peroumal ?* Ceux » même de notre Religion sont si infatués » de cet étranger, qu'ils lui applaudissent, » et battent des mains à la vue de leurs pro- » pres Dieux déshonorés. Si vous avez la » lâcheté de le soutenir plus long-temps sur » vos terres, nous avons résolu de l'en chas- » ser nous-mêmes à force ouverte. »

Ce qu'on proposait à ce Prince était fort conforme à ses inclinations, mais il trou-

vait de la difficulté dans l'exécution. Il risquait tout en usant de violence. Car, d'un côté il avait à craindre le ressentiment du *Talavai*, qui protégeait les Missionnaires : d'un autre côté il était retenu par ses propres intérêts. S'il chassait le Missionnaire de sa peuplade, elle redevenait un simple hameau ; tous les Chrétiens qui étaient venus habiter ce lieu désert, ne manqueraient pas de suivre leur Pasteur, et par-là il se frustrait lui-même de la meilleure partie de ses revenus. Ces raisons étaient pressantes pour un homme timide et intéressé. Cependant l'intérêt céda pour cette fois à la haine extrême qu'il portait à la Religion. Il envoya dire au Missionnaire qu'il ne pouvait plus tenir contre les instances et les menaces des Seigneurs ses voisins, et qu'afin de leur complaire, il lui ordonnait de sortir dans trois jours de ses terres.

Une sommation si brusque nous déconcerta. Nous fûmes quelque temps incertains sur le parti qu'il y avait à prendre, et déjà nous penchions du côté de la retraite ; mais il nous parut bien triste qu'un Prince de si petite considération ruinât en un instant la plus belle et la plus florissante Eglise de la Mission. Le seul nom du *Talavai* était capable de faire impression sur l'esprit de notre persécuteur. Le Père Bouchet fesait une machine pour monter une horloge d'eau qu'il devait présenter au *Talavai*. Il fit donc réponse au Prince qu'il était inutile de lui donner trois jours pour sortir de ses terres,

qu'un quart d'heure suffisait ; mais qu'ayant promis au *Talavai* quelques machines qu'il souhaitait, il attendait qu'elles fussent finies ; qu'aussitôt après il irait les lui présenter, et lui dire qu'étant tombé dans la disgrâce du Prince de *Catulour*, qui le chassait de toute l'étendue de ses Etats, il lui demandait un petit coin dans le Royaume pour s'y retirer, y bâtir une Eglise, et former une peuplade de ses Disciples, qui ne resteraient pas un instant dans *Aour*, après qu'il en serait sorti.

C'était, en effet, la résolution des Chrétiens. Il y en eut même cinq ou six des principaux qui furent trouver le Prince, pour lui déclarer que n'étant venus peupler *Aour*, qui, d'ailleurs, est une terre fort ingrate, que pour avoir la consolation d'être auprès de leur Pasteur ; s'il le forçait à se retirer, ils se retireraient avec lui, et que, par leur retraite, ils réduiraient la peuplade d'*Aour* à son premier état de hameau.

Cette déclaration des Chrétiens, jointe à celle que le Missionnaire lui envoya faire par ses Catéchistes, fit rentrer le Prince en lui-même ; il craignit également la perte de ses rentes et la colère du *Taluvai*. S'étant donc radouci, il fit réponse qu'il ne prétendait pas que le Missionnaire se retirât, mais qu'il le priait de ne plus faire désormais de ces fêtes solennelles qui attiraient tant de Peuple, et qui donnaient ombrage aux Seigneurs ses voisins. La condition parut dure ;

cependant on jugea qu'on n'aurait pas de peine à lui faire révoquer dans la suite sa défense : ainsi, sans lui dire qu'on acceptait cette condition, le Père Bouchet continua d'exercer ses fonctions dans *Aour* comme auparavant.

Il arriva alors un accident à un des Catéchistes, que le Père avait envoyés vers le Prince, dont nous fûmes allarmés. Il avait marché durant la plus grande chaleur du jour; et, se trouvant fort altéré, il eut l'imprudence de boire sans prendre les précautions ordinaires. Dès le moment il se trouva attaqué de cette grande indigestion, qu'on appelle aux Indes *Mordechin*, et que quelques-uns de nos Français ont appelée *Mort de chien*, s'imaginant qu'elle se nomme ainsi, parce qu'elle cause une mort violente et cruelle. En effet, elle se fait sentir par les douleurs les plus aiguës et qui forcent la nature avec tant de violence, qu'il est rare qu'on n'y succombe pas, si l'on n'use d'un remède qui est fort en usage sur la côte, mais qui est moins connu dans les terres. Le remède est si efficace, que de cent personnes attaquées de cette espèce de colique de *Miserere*, il n'y en aura pas deux qu'il n'arrache des portes de la mort. Ce mal est bien plus fréquent aux Indes qu'en Europe; la continuelle dissipation des esprits, causée par les ardeurs d'un climat brûlant, affaiblit si fort la chaleur naturelle, que l'estomac est souvent hors d'état de faire la coction des alimens. Le Catéchiste donc réduit

à ne pouvoir plus se traîner, s'arrêta dans une peuplade à une lieue environ d'*Aour*, et nous envoya avertir du triste état où il se trouvait.

Cette nouvelle ne vint qu'à neuf heures du soir; je volai sur-le-champ au secours du malade, je le trouvai étendu à terre presque sans connaissance, et agité des plus violentes convulsions. Tout le Village était assemblé autour de lui, et chacun s'empressait de lui donner différentes drogues plus propres à irriter son mal qu'à le soulager. Je fis allumer un grand feu; j'avais besoin pour mon remède d'une verge de fer; mais n'en trouvant point, je pris une faucille qui sert à couper le riz et les herbes. Je la fis bien rougir au feu; j'ordonnai qu'on lui appliquât le dos de la faucille toute rouge sous la plante du pied, à trois travers de doigt de l'extrémité du talon; et, afin qu'ils ne se trompassent point dans une opération qu'ils n'avaient jamais vu faire, je traçai, avec du charbon, une raie noire à l'endroit sur lequel il fallait poser le fer ardent. Ils l'appliquèrent fortement contre le pied, jusqu'à ce que le fer pénétrant ces peaux moites, qui sont dans les Noirs extrêmement dures, parvînt jusqu'au vif, et se fît sentir au malade. Ce qu'on venait de faire à ce pied-là, on le fit à l'autre avec la même précaution et avec le même succès. S'il arrive que le malade se laisse brûler, sans donner aucun signe de sentiment, c'est une marque que le mal est presque sans remède.

L'opération ainsi faite, je me fis apporter un peu de sel pulvérisé, au défaut duquel on peut prendre des cendres chaudes, et le répandant sur le sillon formé par le fer, je lui fis battre quelque temps ces deux endroits avec le dessous de ses souliers. Ceux qui étaient présens ne pouvaient comprendre quelle pouvait être la vertu de ce remède; mais ils furent bien surpris, quand, en moins d'un demi-quart-d'heure, ils virent le malade revenir parfaitement à lui, et n'avoir plus de ces convulsions, ni de ces autres symptômes mortels qu'il avait auparavant; il lui restait seulement une grande lassitude et une soif pressante. Je fis bouillir de l'eau avec un peu de poivre et d'oignon que j'y fis jeter, et je lui en fis prendre. Ensuite, après l'avoir réconcilié, car il n'y avait que peu de jours qu'il s'était confessé, je le laissai dans une situation fort tranquille, et je pris le chemin d'*Aour*. Il fut en état, dès le lendemain, de venir m'y trouver, et de rendre grâce à Dieu de sa guérison.

Peut-être ne serez-vous pas fâché d'apprendre un autre remède dont je n'ai pas fait l'expérience, mais qui m'a été enseigné par un Médecin (1) habile, venu d'Europe, qui s'est fait une grande réputation à la Cour du grand Mogol, où il a demeuré quarante ans. Il m'a assuré que son remède est infaillible contre toute sorte de colique; il faut,

(1) M. Mancuchi, Vénitien.

dit-il, avoir un anneau de fer d'un pouce et demi ou environ de diamètre, et gros à proportion; le faire bien rougir au feu, et fesant étendre le malade sur le dos, lui appliquer l'anneau sur le nombril, ensorte que le nombril serve comme de centre à l'anneau; le malade ne tardera pas à en ressentir l'ardeur: il faut alors le retirer promptement; la révolution subite qui se fera dans le bas-ventre dissipera en peu de temps toutes les douleurs. Il se fait garant du prompt effet de ce remède, et m'assure qu'il s'en est toujours servi aux Indes avec succès.

Le trouble que le Démon prétendait exciter dans l'Eglise d'*Aour*, ayant été appaisé dans sa naissance, j'en partis pour me rendre à *Elacourrichy*. *Nandavanapaty* fut la première peuplade que je trouvai sur ma route; il y avait autrefois une fort belle Eglise et une Chrétienté florissante; les guerres ont ruiné l'Eglise, mais la Chrétienté subsiste encore, du-moins en partie. J'y trouvai un grand nombre de Fidèles qui avaient bâti une petite Eglise, dans laquelle il n'y a que les *Parias* (1) qui s'assemblent pour y faire leurs prières. Ils me prièrent de rétablir l'ancienne Eglise, mais mes petits fonds ne me permettaient pas d'en élever en tant d'endroits à-la-fois. Plusieurs Gentils se joignirent aux Fidèles pour m'accompagner assez loin hors de la peuplade.

(1) Gens de la dernière Caste.

L'*Ambalakaren* (1), bon vieillard, qui se souvient encore des Missionnaires qu'il y a vus, me combla d'honnêtetés, et m'offrit de travailler de concert avec les Chrétiens à rebâtir l'ancienne Eglise. Il m'ajouta que si l'emplacement ne m'agréait pas, il me donnerait celui que je trouverais le plus commode; qu'il s'engageait même à me fournir une partie du bois et de la paille nécessaires pour la couvrir; qu'enfin, je n'avais qu'à donner mon consentement, et qu'il se chargeait de tout. A moins que de connaître le génie de ces Peuples, on se laisserait aisément surprendre par de si belles apparences. Je devais, ce semble, acquiescer à une proposition si avantageuse; c'est pourtant ce que je ne fis pas. Autant les Indiens sont libéraux quand il ne s'agit que de promettre, autant sont-ils ingénieux à trouver des prétextes de retirer leur parole, dès qu'ils ont su nous engager dans quelque dépense. Je le remerciai donc de sa bonne volonté, en l'assurant néanmoins que j'en profiterais dans la suite, que je reviendrais dans peu de mois, et qu'alors je prendrais avec lui des mesures nécessaires pour la construction d'une Eglise encore plus belle que l'ancienne; que cependant je le priais de protéger toujours les Chrétiens de sa dépendance, et de penser lui-même qu'étant si près du tombeau, il devait embrasser la Religion qu'il reconnaissait être la seule véritable, et

(1) C'est-à-dire Capitaine.

que plusieurs de ses parens avaient déjà embrassée.

Après avoir marché quelque temps dans les bois, j'arrivai sur les bords du *Coloran*, que je traversai sans beaucoup de peine; je côtoyai ensuite ce fleuve, et je me trouvai dans un petit bois, dont les arbres sont fort agréables à la vue. Ils étaient chargés de fleurs d'un blanc qui tire un peu sur le jaune, de la grandeur à-peu-près des fleurs d'orange. On me dit que ces fleurs étaient d'un goût exquis; j'en cueillis quelques-unes, et je leur trouvai, en effet, le goût sucré; mais peu après je fus atteint d'un tournoiement de tête qui dura quelque temps: c'est ce qui arrive, me dit-on, à tous ceux qui n'y sont pas accoutumés. Cette fleur est le fruit principal de l'arbre, et on en fait de l'huile qui est excellente pour les ragoûts.

Je continuai mon chemin en côtoyant toujours le *Coloran*, et j'arrivai sur le midi à *Elacourrichy*. Le Catéchiste y était fort occupé à achever l'Eglise, qui consiste, comme presque toutes les autres, en une grande cabane assez élevée, couverte de joncs, à l'extrémité de laquelle il y a une séparation pour servir de retraite au Missionnaire.

Le soir même de mon arrivée j'appris, par un exprès envoyé de *Couttour*, que le Père Berthold y était fort mal d'une fluxion violente, qui lui était tombée sur les yeux et sur les oreilles; c'était le fruit des mauvais traitemens qu'il avait soufferts durant un

mois de prison. Je partis sur-le-champ pour aller le secourir. Il fesait un beau clair de lune, mais il fallait toujours marcher dans les bois, et mes guides s'égarèrent si souvent, que je ne pus arriver que le lendemain matin à *Couttour*. Je trouvai le Père dans un état de souffrance, qui me fit compassion. Le plus court remède eût été la saignée; mais ni le nom ni l'usage de la lancette n'est connu dans ce pays. Leur manière de tirer le sang est assez plaisante ; ils ne s'en servent que dans les maladies qui se produisent au-dehors; lorsque quelque partie est affligée, ils la scarifient avec la pointe d'un couteau ; ensuite ils y appliquent une espèce de ventouse de cuivre, avec laquelle ils pompent l'air, et ils attirent ainsi le sang hors de la partie blessée, par les ouvertures que la scarification a faites.

Nos Indiens sont si ignorans, qu'ils ne mettent aucune différence entre l'artère et la veine. La plupart ne savent pas même si c'est une artère ou un nerf qui bat, ni quel est le ressort et le principe de ce battement. Cependant, comme ils se piquent d'avoir plus d'habileté qu'aucune autre Nation, ils avaient déjà donné plusieurs remèdes au Missionnaire ; mais ces remèdes n'avaient fait qu'aigrir son mal. J'arrivai fort à propos pour son soulagement : Dieu bénit mes soins, et le Père, au bout de trois jours, se trouva tout-à-fait délivré de ses douleurs. Comme il n'avait plus besoin de mon secours, je ne songeai plus qu'à me rendre

à *Elacourrichy*, où ma présence devenait nécessaire. Les Chrétiens que j'y avais laissés, et ceux qui y étaient venus depuis mon départ, auraient murmuré d'une plus longue absence.

Je passai par plusieurs Villages, car ces bois en sont semés. J'eus la douleur de voir que dans tous ces endroits le nom du Seigneur est ignoré faute de Catéchistes. Faut-il que notre pauvreté ne nous permette pas d'en entretenir un aussi grand nombre que le demanderait une aussi vaste étendue de pays? j'en compte quatorze dans mon district, et il en faudrait cinquante, encore ne sais-je s'ils pourraient suffire.

Il n'y avait presque aucun Chrétien choutre, ou de famille honorable dans *Elacourrichy* ni dans les autres peuplades des environs. Tous étaient *Parias*; leurs ames n'en sont pas moins chères à Jésus-Christ; mais parce qu'aux yeux charnels de ces Idolâtres, les *Parias* sont gens vils, et dans le dernier mépris parmi eux, le grand nombre de Chrétiens de cette Caste, loin d'être un motif d'embrasser la Foi, est peut-être le plus grand obstacle qui arrête ceux des Castes distinguées. Le reproche ordinaire qu'ils font aux nouveaux Fidèles, c'est qu'ils sont devenus *Parias*, et que par-là ils sont déchus de l'honneur de leur Caste. Rien ne rend notre zèle plus inefficace auprès de ceux des hautes Castes que cette idée du Parianisme, qu'ils ont attachée à notre sainte Religion.

La moisson fut abondante dans une autre peuplade située à l'Ouest d'*Elacourrichy*, environ à une lieue de distance. La curiosité avait attiré beaucoup de ces Peuples à mon Eglise : ils me demandèrent avec empressement un Catéchiste pour les instruire : mais, hélas ! où en pouvais-je prendre un seul, qui ne fît ailleurs beaucoup plus de bien qu'il n'en aurait fait dans cette peuplade ? J'en voulus tirer un de son district pour peu de temps ; les Chrétiens vinrent aussitôt me trouver, et m'exposèrent leurs besoins en termes si pressans, qu'il me fut impossible de leur résister. Je n'ai point de paroles, mon Révérend Père, qui puissent même vous exprimer une partie de la douleur que je ressentais de manquer d'une somme fort légère, qui eût suffi pour l'entretien d'un Catéchiste : je laisse à ceux qui ont véritablement du zèle pour l'agrandissement de l'empire de Jésus-Christ, à s'en former une juste idée. Je vous avoue encore que parmi plusieurs autres qui me demandèrent le saint Baptême, j'aurais fort souhaité qu'il s'en fût trouvé un plus grand nombre des Castes distinguées, rien ne servirait davantage à accréditer la Religion. Cependant si tous les *Parias* vivaient aussi saintement que celui dont je vais vous parler, loin que la Religion en fût avilie, elle en recevrait certainement beaucoup de lustre.

C'était autrefois un homme d'un libertinage outré. Son humeur brusque et impé-

rieuse l'avait rendu redoutable dans le pays ; mais Dieu changea tout-à-coup son cœur : on le vit remplacer les désordres d'une vie dissolue, par les rigueurs de la plus sévère pénitence. Après avoir obtenu le consentement de sa femme, pour vivre séparé d'elle, il se bâtit une petite hutte dans un champ écarté ; il distribua tous ses biens à ses enfans, et ne se réservant d'autre fonds que celui de la Providence, il allait de temps-en-temps ramasser des aumônes dans les Villages d'alentour. Il n'en prenait que la moindre partie pour sa subsistance ; le reste, il le partageait entre les premiers pauvres qu'il trouvait. Il passait les jours entiers dans un lieu retiré vis-à-vis de l'Eglise ; ses prières n'étaient interrompues que par l'abondance de ses larmes : il se confessait souvent, et tous les huit jours il approchait de la sainte Table avec une piété qui touchait les plus insensibles. Souvent il venait me trouver, et me demandait tout en pleurs : « Croyez-» vous, mon Père, que Dieu daigne me faire » miséricorde ? Croyez-vous qu'il oublie mes » iniquités passées ? Quelle autre pénitence » pourrai-je faire pour le fléchir ? Je ne lui » demande pas qu'il me traite comme son » enfant, j'en suis indigne : je souhaite seu-» lement qu'un Dieu si bon et si miséricor-» dieux ne soit plus en colère contre moi. » Que cette pensée est accablante ! J'ai of-» fensé un Dieu qui est la bonté même. »

C'était là le sujet ordinaire de ses méditations. Son air et ses discours fesaient juger

qu'il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. La haine qu'il se portait à lui-même le conduisait toutes les nuits dans le fond du bois, où il maltraitait son corps par de longues et de sanglantes disciplines. A l'exemple de saint Jérôme, dont il ne connaissait ni le nom ni la pénitence, mais instruit par le même maître, il se frappait rudement la poitrine d'un gros caillou; à la longue, il s'y forma un calus qui ne le rendait pas pourtant insensible à la douleur. Les rigueurs qu'il exerçait sans cesse sur son corps, épuisèrent enfin ses forces, et lui causèrent de fréquentes défaillances. J'eus beau lui défendre ces excès, il obéissait pendant quelque temps, mais bientôt après, il se laissait emporter à sa ferveur. Enfin, se sentant attaqué d'hydropisie, il vint me trouver à *Tanjaour*, où il sut que j'étais; il s'y confessa, et reçut Notre-Seigneur comme pour la dernière fois; car, bien que son mal ne l'eût pas réduit à l'extrémité, il avait un secret pressentiment que sa mort approchait. O si cette Eglise avait un grand nombre de Chrétiens semblables, que la Religion en serait honorée !

Un autre Chrétien des premières Castes ne me donna pas moins de consolation. Sa vie était un modèle de toutes les vertus. La prière et le soin qu'il prenait d'enseigner la doctrine Chrétienne aux Catéchumènes fesaient sa principale occupation : il ne vivait que des aumônes que lui donnaient les Fidèles : souvent il distribuait aux pauvres tout

ce qu'il avait pu recueillir, et s'adressant ensuite ou au Catéchiste, ou à quelqu'un des Chrétiens : « Mon frère, lui disait-il, » j'ai recours à votre charité, Jésus-Christ » a pris aujourd'hui et sa part et la mienne, » donnez-moi de quoi subsister ». Il était presque toujours ceint d'une méchante pièce de toile, afin d'engager ceux qui le voyaient à lui en fournir une meilleure ; quand il en avait reçu par aumône, à peine la portait-il un ou deux jours ; il en revêtait aussitôt le premier pauvre qui se présentait à lui, et alors il disait en riant : *Jésus-Christ m'a dépouillé.*

Son humeur toujours égale l'avait rendu comme inaccessible à toutes les passions. Il reprenait avec une sainte hardiesse les fautes qu'il remarquait, mais c'était d'une manière si aimable, qu'on se plaisait même à souffrir ses réprimandes. Enfin sa vertu lui avait attiré la vénération et l'amour de tous ceux qui le connaissaient. Si dans cette Mission il y avait plus d'ouvriers, qui partageassent entr'eux le travail qui accable un si petit nombre de Missionnaires, ils emploieraient plus de temps à cultiver chaque Fidèle, et je suis persuadé que plusieurs de ces Néophytes feraient les mêmes progrès dans la vertu.

Je célébrai la fête de l'Ascension à *Elacourrichy* avec grand appareil, et avec une foule de Peuples la plus grande que j'aie encore vue ; le bois était aussi fréquenté que les plus grandes Villes. Je baptisai près de trois cens Catéchumènes ; les confessions fu-

rent en si grand nombre, qu'il me fut impossible d'écouter tous ceux qui se présentaient.

Plusieurs qui, depuis long-temps, n'avaient pu participer aux Sacremens, faute d'une Eglise située dans un endroit commode, vinrent en foule s'acquitter des devoirs de vrais Fidèles et commencèrent une vie plus fervente. Quelques autres, que la crainte et le commerce des Idolâtres avaient engagés dans des actions contraires à la pureté de notre sainte Loi, vinrent se prosterner aux pieds des autels, pleurer leurs égaremens, et jurer au Seigneur une fidélité inviolable. J'aurais infailliblement succombé sous le poids du travail qu'il me fallut soutenir jour et nuit, si une nouvelle alarme ne m'eût procuré deux ou trois jours de repos.

Le *Nabab* (1) du *Carnate*, conquis par le grand Mogol, songeait à se faire payer par la force le tribut que refusait le *Chilianékan*; le bruit se répandit tout-à-coup que les troupes Mogoles étaient déjà entrées dans les terres du Prince d'*Ariélour*, frère du Prince dont relève *Elacourrichy*; la peur saisit nos Chrétiens et les dispersa à l'instant. Les Catéchistes eurent pourtant la précaution de cacher cette nouvelle aux Catéchumènes que je baptisais. La cérémonie achevée, je sortis hors de l'Eglise, et je fus fort étonné de la solitude où je me voyais; j'en

(1) Général d'armée, et Gouverneur dans une Province.

demandai la cause au peu de Fidèles qui ne m'avaient pas encore abandonné : ils me conjurèrent pour toute réponse de fuir au plus vîte. Quelques-uns même, sans me rien dire, retiraient les ornemens de l'Eglise, et les transportaient dans le fond du bois. Ceux qui venaient de recevoir le Baptême, n'eurent pas le temps de m'importuner, selon leur coutume, pour avoir des médailles et des chapelets ; chacun fuyait en hâte dans la peuplade.

Pour moi je jugeai que c'était là de ces terreurs paniques auxquelles nos Indiens se laissent aisément surprendre. Cependant j'ordonnai à quatre ou cinq des moins timides de s'avancer du côté de l'Ouest, d'où partait l'alarme, afin de s'instruire par eux-mêmes de la vérité de ces bruits. Ils partirent sur-le-champ ; mais à leur contenance, on eût dit qu'à chaque pas ils étaient sur le point de tomber parmi les lances et les sabres des Maures. Ils entrèrent dans plusieurs Villages qu'ils croyaient réduits en cendre, et tout y était calme et tranquille ; ils demandèrent des nouvelles de l'ennemi, et on leur demandait à eux-mêmes de quel ennemi ils voulaient parler. Revenus de leur frayeur, ils ne jugèrent pas à propos d'aller plus avant, ils retournèrent sur leurs pas, bien confus d'avoir pris l'alarme si légèrement. J'envoyai dès le lendemain rassurer tous les Chrétiens qui s'étaient réfugiés au-delà du *Coloran*, et ils se rendirent en foule à mon Eglise.

Les Fêtes de la Pentecôte, de la très-sainte Trinité, et du saint Sacrement furent

sanctifiées par une suite continuelle de confessions, de communions et de baptêmes; la consolation intérieure que je goûtais ne dura pas long-temps. J'appris que le Prince de *Catalour*, dont j'ai déjà parlé, inquiétait encore le Père Bouchet dans son Eglise d'*Aour*; que même les Catéchistes n'osaient plus parcourir les Villages de ses dépendances, ni rendre visite aux Fidèles. L'unique moyen de le ramener à la raison, était de s'adresser au *Talavai*; ce seul nom le fesait trembler d'effroi; on rapporte même qu'un jour ayant résolu de voir la capitale du Royaume, séjour ordinaire du *Talavai*, il se mit en frais pour y paraître avec plus de distinction; mais qu'étant assez près de la Ville, il n'eut jamais la hardiesse d'y entrer, il s'imagina que tout se disposait pour le mettre aux fers et le dépouiller de son petit Etat. La frayeur qui le saisit fut si grande, qu'il rebroussa chemin à l'instant, et regagna *Catalour* avec une célérité qui surprit ses sujets. Il publia, pour sauver son honneur, qu'une maladie l'avait contraint à un retour si précipité.

Ce Prince fit réflexion que si le Père portait ses plaintes au *Talavai*, ce Gouverneur, qui l'a toujours comblé d'amitié, ne manquerait pas de lui faire justice de tant de vexations injustes. Il prit donc des mesures pour appaiser le Missionnaire, quoiqu'il n'en fût pas moins déterminé à inquiéter les Chrétiens dans toutes les occasions. Le Père qui ne songeait qu'à procurer la paix

à son Eglise, crut devoir lui témoigner le peu de fonds qu'il fesait sur ses promesses. « C'en est trop, Seigneur, lui dit-il, jusqu'ici je n'ai rien omis pour gagner votre affection ; la grande peuplade que ma présence a formée à *Aour*, a fort grossi vos revenus ; vous tirez des droits considérables des Marchands que le concours des Chrétiens attire sur vos terres ; chaque fête que je célèbre est marquée par les présens que je vous envoie ; c'est peu de chose, il est vrai, mais ce peu est conforme à la pauvreté dont je fais profession. Que pouvez-vous me reprocher ? N'ai-je pas soin d'entretenir les Peuples dans l'obéissance et la soumission qu'ils vous doivent ? Y en a-t-il un seul parmi les Chrétiens dont vous ayez sujet de vous plaindre, et dans l'occasion ne sont-ce pas vos meilleurs soldats ? Comment payez-vous tous ces services ? N'avez-vous pas cherché tous les moyens de me chagriner ? Si vous me souffrez dans vos Etats, n'est-ce pas par intérêt plutôt que par affection ? Vous me forcerez enfin d'éclater : le *Talavai* est équitable, il saura rendre justice à qui elle est due. »

Cette réponse déconcerta le Prince de *Catalour* ; mais il fut désolé par une autre affaire qui lui survint au même temps, et qui était capable de le perdre, si le *Talavai* eût été moins désintéressé, ou s'il eût trouvé dans le Père Bouchet un homme susceptible de sentimens de vengeance.

A une lieue de *Tichirapaly*, s'élève une colline sur laquelle les Gentils ont construit un Temple dont ils ont confié la garde à un célèbre *Joghi* (1). Les dehors de sa vie austère lui ont associé un grand nombre d'autres *Joghis* qui vivent sous sa conduite. Quoiqu'on ait assigné pour leur entretien une vaste étendue de pays, et un grand nombre de Villages, le chef de ces Pénitens, loin de partager avec eux ce qui est destiné à la subsistance commune, les envoie dans toutes les contrées voisines amasser des aumônes, et les oblige à lui apporter chaque mois une certaine somme qu'il consacre à l'Idole. Ce sont de vrais brigands qui portent la désolation dans tous les Villages, et qui s'enrichissent des extorsions et du pillage qu'ils font sur le Peuple.

Deux de ces *Joghis* entrèrent sur les terres du Prince de *Catalour*; un soldat dont ils voulaient tirer quelque aumône par force, appela à son secours d'autres soldats de ses voisins; tous se jetèrent sur les deux mendians, et les renvoyèrent à leur montagne meurtris de coups. Le premier *Joghi* se croyant insulté lui-même dans la personne de ses Pénitens, forma le dessein d'en tirer une prompte vengeance. Sur-le-champ il fit arborer un drapeau au haut du Temple, qui se découvrait de tous les pays d'alentour. A ce signal, tous les *Joghis* de sa dépendance s'attroupèrent au nombre de plus de mille,

(1) Pénitent Gentil.

et se rangèrent autour de l'étendard. Ils se préparaient déjà à fondre sur les terres de *Catalour*, pour y mettre tout à feu et à sang.

La Reine de *Tichirapaly* qui de son Palais avait aperçu l'étendard levé, voulut savoir de quoi il s'agissait. Dès qu'elle en fut instruite, elle dépêcha des soldats vers le Prince, et lui donna ordre de venir incessamment à la Cour pour y rendre compte de l'attentat commis contre des hommes consacrés au culte de ses Dieux. Cet ordre de la Reine et les fureurs des *Joghis* jetèrent le Prince de *Catalour* dans une grande consternation. Il était perdu sans ressource, si le Père Bouchet n'eût travaillé à le tirer de cette mauvaise affaire. Le Missionnaire se transporta à la Cour, il adoucit d'abord l'esprit de la Reine, ensuite il exposa le fait dans toutes ses circonstances en présence du *Talavai*, et il rendit un si bon témoignage de l'innocence du Prince, qu'il fut pleinement justifié. La vérité ainsi éclaircie, le Prince en fut quitte pour quelques présens qu'il fallut faire à la Reine et au *Joghi* montagnard, et ces présens achevèrent de conjurer la tempête. Il ressentit les obligations qu'il avait au Missionnaire, et charmé d'une générosité dont il n'avait point vu d'exemple, il lui promit avec serment de ne plus le troubler dans l'exercice de ses fonctions. La paix rendue à l'Eglise d'*Aour* donna le loisir au Père Bouchet d'employer son zèle à appaiser d'autres troubles excités contre les Chrétiens de *Chirangam*. Un Temple célèbre érigé au

Démon, rend cette île fameuse parmi les Idolâtres. Le Père Bouchet avait fait élever une Eglise dans le même lieu; c'était insulter au Prince des ténèbres jusques sur son trône. On était surpris que cette Eglise pût subsister parmi tant d'ennemis qui conjuraient sa ruine; elle subsistait pourtant, et le nombre des Fidèles qui croissait chaque jour, fesait espérer de voir bientôt le Christianisme triompher de l'Idolâtrie jusques dans ses plus forts retranchemens.

Le Gouverneur de *Chirangam* animé par les Prêtres des Idoles, résolut d'éclater contre les Néophytes. Un jour qu'ils étaient assemblés dans l'Eglise pour y faire leurs prières et écouter l'instruction du Catéchiste, les soldats et les habitans de l'île fondirent pêle-mêle sur les serviteurs de Jésus-Christ, et les traînèrent hors de l'Eglise en vomissant mille blasphèmes contre le vrai Dieu. On enleva tout ce qu'ils avaient, jusqu'aux images et aux chapelets que ces Néophytes conservent précieusement. Un jeune homme qui ne put souffrir l'outrage qu'on fesait à la Religion, eut le courage de reprocher vivement aux Gentils les impiétés qu'ils venaient de commettre. Il reçut à l'instant la récompense de son zèle. Ces furieux se jetèrent sur lui, le traînèrent par toutes les rues, le chargèrent de coups, et lui procurèrent la gloire de verser beaucoup de sang pour la Foi.

Le Père Bouchet averti de l'oppression où était la Chrétienté de *Chirangam*, porta ses

plaintes à la Cour. Le Gouverneur y fut cité à l'instant, et après bien des reproches qu'on lui fit de son avarice et de sa cruauté, il eut ordre de rendre au plutôt aux Néophytes tout ce qui leur avait été pris. Rien n'est plus difficile que de tirer des Indiens les choses dont ils se trouvent une fois saisis. Le Gouverneur ne put se résoudre à voir sortir de ses mains ce qu'il possédait par des voies si iniques; il comptait sur la clémence du *Talavai*, persuadé qu'il n'en viendrait jamais aux extrémités de rigueur que méritait son obstination à ne pas obéir.

Dieu fit voir alors qu'il vengeait les intérêts de cette Eglise désolée. Le Ministre impie qui avait profané le lieu saint et maltraité les Fidèles, fut doublement puni. Sa fidélité par rapport au maniement des deniers publics devint suspecte, et on lui demanda ses comptes. Mais parce que parmi ces Peuples, être recherché sur cette matière et être condamné, n'est qu'une même chose, il fut taxé à cinq mille écus qu'il devait porter incessamment au trésor. Comme il différait toujours, ses délais furent suivis d'un châtiment dont il lui fallut dévorer toute la honte. Un jour qu'il s'y attendait le moins, des soldats armés entrèrent de grand matin dans sa maison, le saisirent, le conduisirent au Palais; là on mit sur ses épaules une pierre d'une pesanteur énorme, qu'il fut contraint de porter jusqu'à ce qu'il eût satisfait au paiement. Ce coup humilia son esprit superbe, mais il ne changea pas son mauvais cœur.

Peu

Peu de jours après il lui arriva une autre aventure qui flétrit à jamais sa réputation. Il était Brame, et venait d'épouser une Bramine; la Bramine avait été mariée dès son bas âge à un autre Brame qui courait le monde, et dont on n'entendait plus parler. Le jour même qu'on lui amena son épouse, et qu'il était le plus occupé de la fête, le premier mari arriva à *Tichirapaly*. Sur la nouvelle que sa femme avait passé en d'autres mains, il court à la maison du nouvel époux, et lui reproche publiquement l'opprobre et l'infamie dont il venait de se couvrir; car l'enlèvement d'une Bramine est parmi ces Peuples un crime impardonnable. L'indignation qu'on conçut d'une action si infamante atterra le Gouverneur; il vit bien que sa perte était certaine, si son ennemi demandait justice; il n'omit rien pour le fléchir; larmes, prières, offres, tout fut mis en œuvre. Enfin, on parla d'accommodement; il fallut remettre la Bramine entre les mains du premier mari, et payer ce jour-là même au Brame, la somme de cinq cens écus dont ils étaient convenus ensemble.

Le Brame n'eut pas plutôt l'argent qu'il alla porter sa plainte au *Talavai*; « et afin » que vous ne doutiez pas, Seigneur, lui » dit-il qu'il est coupable du crime énorme » dont je l'accuse; voici la somme qu'il m'a » mise en main pour appaiser ma juste indi- » gnation. » Le *Talavai* qui est Brame lui-même, ressentit toute la douleur d'une action qui déshonorait sa Caste : il assembla

les principaux Brames de la Cour, et cita le coupable en leur présence. Le crime était trop bien prouvé pour que l'accusation pût être rendue suspecte : ainsi ce malheureux Seigneur ne songea plus qu'à implorer la miséricorde de ses Juges. Il parut au milieu du Conseil couvert d'un vieux haillon, les cheveux épars, se roulant sur le pavé, et poussant les plus hauts cris. Il eut à soutenir de sanglans reproches d'une action, dont la honte retombait sur toute la Caste des Brames ; et l'on ne doutait point qu'après une pareille flétrissure, il ne se bannît lui-même de son pays pour cacher sa confusion dans les régions les plus éloignées, et y traîner les restes d'une vie obscure. Mais le *Talavai*, bien plus porté à l'indulgence qu'à la sévérité, le fit revenir au Palais, et lui parla d'une manière propre à le consoler de sa douleur. « Les hommes ne sont pas impeccables, lui » dit-il ; votre faute est sans remède, ne son- » gez plus qu'à contenter le Brame, et à » réparer désormais, par une conduite sage et » modérée, le scandale que vous avez donné » à tout le Royaume. »

Ces paroles rendirent la vie au Gouverneur; il s'accommoda avec le Brame; il remplit les dures conditions qui lui furent imposées, et rentra ainsi dans l'exercice de sa charge. La nouvelle humiliation d'un persécuteur si déclaré des Chrétiens servit d'apologie à leur innocence : il n'y eut pas jusqu'aux Gentils qui ne reconnussent que la main du vrai Dieu s'était appesantie sur lui. Les fidèles intéres-

sés dans le pillage de *Chirangam* ne laissèrent pas d'en souffrir ; il s'excusa toujours de rendre aux Néophytes ce qu'il leur avait ravi, sur ce que tout son bien avait été employé à terminer sa malheureuse affaire. Il n'en demeura pas là ; il se prévalut dans la suite de quelques troubles qui arrivèrent, pour chasser tout-à-fait les Chrétiens de leur Eglise. Il usa pour cela d'un artifice qui lui réussit : il fit mettre dans le saint lieu l'Idole qu'on nomme *Poullear*, convaincu que les Fidèles n'oseraient plus s'y assembler. Il ne se trompait pas : la profanation du Temple saint porta la plus vive douleur dans le cœur des Néophytes ; le parti qu'ils prirent, fut de raser tout-à-fait l'Eglise, à l'exemple de ces pieux Israélites qui détruisirent l'autel que les Gentils avaient profané par leurs sacrifices, et par l'Idole qu'ils y avaient placée.

Pendant les deux mois que j'ai demeuré à *Elacourrichy*, j'ai eu beaucoup plus d'occupation que ne m'en auraient pu fournir les plus grandes Villes. Il me fallait chaque jour administrer les Sacremens, soulager les malades qu'on apportait à ma Cabane, instruire les Catéchumènes, recevoir les visites des Gentils, faire à chacun quelque discours sur la Religion, répondre aux questions qu'ils me proposaient, sans néanmoins entrer avec eux en dispute. L'expérience nous a appris que ces sortes de disputes, où ils ont toujours le dessous, ne servent qu'à les aigrir, et qu'à les aliéner de notre sainte Religion. Il

faut se faire à soi-même les objections qu'on voit qu'ils peuvent faire, et y donner aussitôt la solution : ils la trouvent toujours bonne, quand ils n'ont pas proposé eux-mêmes les difficultés auxquelles on répond.

Sur-tout il faut leur donner une grande idée du Dieu que nous adorons ; leur demander de temps-en-temps si les perfections que nous lui attribuons, ne sont pas dignes du vrai Dieu, et s'il peut y en avoir un qui ne possède pas ces qualités augustes ; sans entrer dans le détail des chimères et des infamies qu'ils racontent de leurs Divinités. Ce sont des conséquences qu'il faut leur laisser tirer d'eux-mêmes, et qu'ils tirent en effet, avouant souvent, sans qu'on les en presse, que ces perfections si admirables ne se trouvent point dans les Dieux qu'ils adorent. Quand même leur orgueil les empêcherait de faire cet aveu, il faut bien se donner de garde de l'exiger par la force de la dispute ; il nous doit suffire de les renvoyer dans cette persuasion, que nous adorons un Dieu unique, éternel, tout-puissant, souverainement parfait, et qui ne peut ni commettre, ni souffrir le vice. Ils se retirent pleins de la grandeur de notre Dieu, pleins d'estime pour ceux qui l'adorent, et de respect pour ceux qui enseignent à l'adorer.

Outre tous ces exercices du ministère Apostolique, il faut encore se précautionner contre la haine des Idolâtres, entrer, malgré qu'on en ait, dans les affaires temporelles des Néophytes, et accommoder la plupart de

leurs différends, afin de les empêcher d'avoir recours aux Juges Gentils. Ce seul embarras aurait de quoi occuper un Missionnaire tout entier : aussi pour n'y point perdre trop de temps, je renvoie la discussion de leurs procès à des Chrétiens habiles, dont je les fais convenir auparavant, et au jugement desquels ils promettent de s'en rapporter.

J'étais encore à *Elacourrichy* vers la mi-Mai, qui est la saison où les vents commencent à souffler avec impétuosité : ils se déchaînent alors avec tant de fureur, et ils élèvent en l'air des nuées de poussière si épaisses, qu'elles obscurcissent le Soleil ; ensorte qu'on est quelquefois quatre à cinq jours sans l'apercevoir. Cette poussière pénètre par tout, elle saisit le gosier, et cause sur les yeux des fluxions si violentes, qu'on en devient souvent aveugle. Il est alors presque impossible de marcher du côté de l'Ouest d'où vient la tempête. Les Indiens y sont plus faits que les Européens ; cependant ils en souffrent beaucoup, et c'est pour plusieurs une raison légitime de s'absenter de l'Eglise.

Ces grands vents sont les avant-coureurs des pluies abondantes qui tombent dans la côte Occidentale de l'Inde, et sur les montagnes de *Malabar*, d'où se forme le *Coloran*, qui porte la fertilité dans les Royaumes de *Maissour*, de *Maduré*, du *Tanjaour*, et du *Choren-Mandalam*. Les Peuples de l'Inde attendent ces pluies avec la même impatience que ceux d'Égypte soupirent après l'inondation du Nil.

On croyait que la rivière grossirait cette année avant la saison ordinaire, parce que les vents avaient commencé à souffler bien plutôt que les années précédentes. Mon dessein était de partir d'*Elacourrichy*, dès que les eaux paraîtraient dans la rivière, afin de pénétrer du côté du Midi, dans une Province où l'on n'a jamais vu ni Missionnaire ni Catéchiste ; mais les vents eurent beau souffler, le fleuve demeurait toujours à sec, et l'on était déjà dans l'appréhension d'une famine générale.

Cependant les pluies étaient tombées dans leur temps, et les eaux qui descendent avec rapidité des montagnes, seraient entrées dans le *Coloran* plutôt même qu'à l'ordinaire, si le Roi de *Maissour* n'en avait arrêté le cours par une digue énorme qu'il avait fait construire et qui occupait toute la largeur du canal. Son dessein était de détourner les eaux par cette digue, afin que se répandant dans les canaux qu'il avait pratiqués, elles vinssent arroser ses campagnes. Mais en même-temps qu'il songeait à fertiliser ses terres, et à augmenter ses revenus, il ruinait les deux Royaumes voisins, celui de *Maduré*, et celui de *Tanjaour*. Les eaux n'auraient commencé à y paraître que sur la fin de Juillet, et le canal eût été tari dès la mi-Septembre.

Les deux Princes, attentifs au bien de leurs Royaumes, furent irrités de cette entreprise : ils se liguèrent contre l'ennemi commun, afin de le contraindre, par la

force des armes, à rompre une digue si préjudiciable à leurs Etats. Ils fesaient déjà de grands préparatifs, lorsque le fleuve *Coloran* vengea par lui-même (comme on s'exprimait ici) l'affront que le Roi fesait à ses eaux en les retenant captives. Tandis que les pluies furent médiocres sur les montagnes, la digue subsista, et les eaux coulèrent lentement dans les canaux préparés : mais dès que ces pluies tombèrent en abondance, le fleuve s'enfla de telle sorte, qu'il entr'ouvrit la digue, la renversa, et l'entraîna par la rapidité de son cours. Ainsi le Prince de *Maissour*, après bien des dépenses inutiles, se vit frustré tout-à-coup des richesses immenses qu'il s'était promises.

Le canal ne fut pas long-temps à se remplir, et la joie fut d'autant plus grande parmi ces Peuples, qu'ils s'attendaient déjà à une stérilité prochaine. On les voyait transportés hors d'eux-mêmes courir en foule vers la rivière, afin de s'y laver, dans la persuasion ridicule où ils sont que ces premières eaux purifient de tous les crimes, de même qu'elles nettoient le canal de toutes ses immondices.

Comme le *Coloran* était encore guéable, je le traversai au plutôt, afin de me rendre à *Counampati*, et d'y attendre une occasion favorable de me transporter à *Tanjaour*. C'est dans ce Royaume que la Foi est cruellement persécutée ; et c'est de cette persécution que je vous entretiendrai dans mes premières lettres. Vous jugerez assez par ce

que j'ai l'honneur de vous écrire, que si nos travaux sont mêlés de bien des amertumes, Dieu prend soin de nous en dédommager par les fruits abondans qu'il nous fait recueillir.

Je suis avec bien du respect, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

LETTRE

Du Père de Bourzes, Missionnaire de la Compagnie de Jésus aux Indes, au Père Etienne Souciet, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LORSQUE j'étais sur le point de m'embarquer pour les Indes, je reçus une de vos lettres, par laquelle vous me recommandiez de consacrer quelques momens à ce qui peut regarder les sciences, autant que me le permettraient les occupations attachées à l'emploi de Missionnaire, et de vous communiquer en même-temps les découvertes que j'aurais faites. Dans le voyage même, j'ai pensé à vous contenter; mais je manquais d'instrumens, et vous savez qu'ils sont absolument nécessaires, quand on veut faire quelque chose d'exact. C'est pourquoi je n'ai fait que de ces observations où les yeux seuls suffi-

sent, sans qu'ils aient besoin d'un secours étranger.

Je commencerai par une matière de Physique qui aura quelque chose de nouveau pour ceux qui n'ont jamais navigué, et peut-être même pour ceux qui ayant navigué ne l'ont pas observée avec beaucoup d'attention.

Vous avez lu, mon Révérend Père, ce que disent les Philosophes sur les étincelles qui paraissent durant la nuit sur la mer; mais peut-être aurez-vous trouvé qu'ils passent fort légèrement sur ce phénomène, ou du-moins quils se sont plus appliqués à en rendre raison, conformément à leurs principes, qu'à le bien exposer tel qu'il est. Il me semble pourtant qu'avant que de se mettre à expliquer les merveilles de la nature, il faudrait s'efforcer d'en bien connaître toutes les particularités. Voici ce qui m'a paru le plus digne d'être remarqué sur la matière présente.

I. Lorsque le vaisseau fait bonne route, on voit souvent une grande lumière dans le sillage, je veux dire, dans les eaux qu'il a fendues et comme brisées à son passage. Ceux qui n'y regardent pas de si près, attribuent souvent cette lumière, ou à la lune, ou aux étoiles, ou au fanal de la poupe. C'est en effet ce qui me vint d'abord dans l'esprit, la première fois que j'aperçus cette grande lumière. Mais comme j'avais une fenêtre qui donnait sur le sillage même, je me détrompai bientôt, sur-tout quand je vis que cette lumière paraissait bien davantage,

lorsque la lune était sous l'horizon, que les étoiles étaient couvertes de nuages, que le fanal était éteint ; enfin lorsqu'aucune lumière étrangère ne pouvait éclairer la surface de la mer.

II. Cette lumière n'est pas toujours égale : à certains jours il y en a peu, ou point du tout ; quelquefois elle est plus vive, quelquefois plus languissante : il y a des temps où elle est fort étendue, d'autres où elle l'est moins.

III. Pour ce qui est de sa vivacité vous serez peut-être surpris quand je vous dirai que j'ai lu sans peine à la lueur de ces sillons, quoiqu'élevé de neuf ou dix pieds au-dessus de la surface de l'eau. J'ai remarqué les jours par curiosité ; c'était le 12 de Juin de l'année 1704, et le dixième de Juillet de la même année. Il faut pourtant vous ajouter que je ne pouvais lire que le titre de mon livre, qui était en lettres majuscules. Cependant ce fait a paru incroyable à ceux à qui je l'ai raconté : mais vous pouvez m'en croire, et je vous assure qu'il est très-certain.

IV. Pour ce qui regarde l'étendue de cette lumière, quelquefois tout le sillage paraît lumineux à trente ou quarante pieds au loin, mais la lumière est bien plus faible à une plus grande distance.

V. Il y a des jours où l'on démêle aisément dans le sillage les parties lumineuses d'avec celles qui ne le sont pas : d'autres fois on ne peut faire cette distinction. Le sillage paraît alors comme un fleuve de lait qui fait plaisir

à voir. C'est en cet état qu'il me parut le 10 de Juillet 1704.

VI. Lorsqu'on peut distinguer les parties brillantes d'avec les autres, on remarque qu'elles n'ont pas toutes la même figure ; les unes ne paraissent que comme des pointes de lumière, les autres ont à-peu-près la grandeur des étoiles telles qu'elles nous paraissent ; on en voit qui ont la figure de globules d'une ligne ou deux de diamètre : d'autres sont comme des globes de la grosseur de la tête. Souvent aussi ces phosphores se forment en carrés de trois ou quatre pouces de long, sur un ou deux de large. Ces phosphores de différentes figures se voient quelquefois en même-temps. Le 12 de Juin, le sillage du vaisseau était plein de gros tourbillons de lumière, et de ces carrés oblongs dont j'ai parlé. Un autre jour que notre vaisseau avançait lentement, ces tourbillons paraissaient et disparaissaient tout-à-coup en forme d'éclairs.

VII. Ce n'est pas seulement le passage d'un vaisseau qui produit ces lumières, les poissons laissent aussi après eux un sillage lumineux, qui éclaire assez pour pouvoir distinguer la grandeur du poisson, et connaître de quelle espèce il est. J'ai vu quelquefois une grande quantité de ces poissons, qui, en se jouant dans la mer, fesaient une espèce de feu d'artifice dans l'eau, qui avait son agrément. Souvent une corde mise en travers suffit pour briser l'eau, ensorte qu'elle devienne lumineuse.

VIII. Si on tire de l'eau de la mer, pour peu qu'on la remue avec la main dans les ténèbres, on y verra une infinité de parties brillantes.

IX. Si l'on trempe un linge dans l'eau de la mer on verra la même chose, quand on se met à le tordre dans un lieu obscur ; et même quand il est à demi sec, il ne faut que le remuer pour en voir sortir quantité d'étincelles.

X. Lorsqu'une des ces étincelles est une fois formée, elle se conserve long-temps : et si elle s'attache à quelque chose de solide, par exemple, aux bords d'un vase, elle durera des heures entières.

XI. Ce n'est pas toujours lorsque la mer est le plus agitée, qu'il y paraît le plus de ces phosphores, ni même lorsque le vaisseau va plus vîte. Ce n'est pas non plus le simple choc des vagues les unes contre les autres qui produit des étincelles, du-moins je ne l'ai pas remarqué. Mais j'ai observé que le choc des vagues contre le rivage en produit quelquefois en quantité. Au Brésil, le rivage me parut un soir tout en feu, tant il y avait de ces lumières.

XII. La production de ces feux dépend beaucoup de la qualité de l'eau ; et si je ne me trompe, généralement parlant, on peut avancer que le reste étant égal, cette lumière est plus grande, lorsque l'eau est plus grasse et plus baveuse ; car en haute mer l'eau n'est pas également pure par-tout : quelquefois le linge qu'on trempe dans la mer revient

tout gluant. Or, j'ai remarqué plusieurs fois que quand le sillage était plus brillant, l'eau était plus visqueuse et plus grasse, et qu'un linge mouillé de cette eau rendait plus de lumière lorsqu'on le remuait.

XIII. De plus on trouve dans la mer certains endroits où surnagent je ne sais quelles ordures de différentes couleurs, tantôt rouges, tantôt jaunes. A les voir, on croirait que ce sont des sciures de bois : nos Marins disent que c'est le frai ou la semence de baleine : c'est de quoi l'on n'est guère certain; lorsqu'on tire de l'eau de la mer, en passant par ces endroits, elle se trouve fort visqueuse. Les mêmes Marins disent qu'il y a beaucoup de ces bancs de frai dans le Nord, et que quelquefois pendant la nuit ils paraissent tout lumineux, sans qu'ils soient agités par le passage d'aucun vaisseau, ni d'aucun poisson.

XIV. Mais pour confirmer davantage ce que j'avance, savoir, que plus l'eau est gluante, plus elle est disposée à être lumineuse, j'ajouterai une chose assez particulière que j'ai vue. On prit un jour, dans notre vaisseau, un poisson que quelques-uns crurent être une bouite. Le dedans de la gueule du poisson paraissait, durant la nuit, comme un charbon allumé, de sorte que sans autre lumière je lus encore les mêmes caractères que j'avais lus à la lueur du sillage. Cette gueule était pleine d'une humeur visqueuse, nous en frottâmes un morceau de bois qui devint aussitôt tout lumineux :

dès que l'humeur fut desséchée, la lumière s'éteignit.

Voilà les principales observations que j'ai faites sur ce phénomène : je vous laisse à examiner si toutes ces particularités peuvent s'expliquer dans le système de ceux qui établissent pour principe de cette lumière, le mouvement de la matière subtile ou des globules, causé par la violente agitation des sels.

Il faut encore vous dire un mot des iris de la mer. Je les ai remarqués après une grosse tempête que nous essuyâmes au Cap de Bonne-Espérance. La mer était encore fort agitée, le vent emportait le haut des vagues, et en formait une espèce de pluie où les rayons du soleil venaient peindre les couleurs de l'iris. Il est vrai que l'iris céleste a cet avantage sur l'iris de la mer, que ses couleurs sont bien plus vives, plus distinctes, et en plus grande quantité. Dans l'iris de la mer, on ne distingue guère que deux sortes de couleurs : un jaune sombre du côté du soleil, et un verd pâle du côté opposé. Les autres couleurs ne font pas une assez vive sensation pour pouvoir les distinguer. En récompense, les iris de la mer sont en bien plus grand nombre ; on en voit vingt et trente en même-temps, on les voit en plein midi, et on les voit dans une situation opposée à l'iris céleste ; c'est-à-dire, que leur courbure est comme tournée vers le fond de la mer. Qu'on dise après cela que dans ces voyages de long cours on ne voit

que la mer et le ciel : cela est vrai, mais pourtant l'un et l'autre représentent tant de merveilles, qu'il y aurait de quoi bien occuper ceux qui auraient assez d'intelligence pour les découvrir.

Enfin, pour finir toutes les observations que j'ai faites sur la lumière, je n'en ajouterai plus qu'une seule, c'est sur les exhalaisons qui s'enflamment pendant la nuit, et qui en s'enflammant forment dans l'air un trait de lumière. Ces exhalaisons laissent aux Indes une trace bien plus étendue qu'en Europe. Du-moins j'en ai vu deux ou trois que j'aurais prises pour de véritables fusées : elles paraissaient fort proches de la terre, et jetaient une lumière à-peu-près semblable à celle dont la lune brille les premiers jours de son croissant : leur chûte était lente, et elles traçaient en tombant une ligne courbe. Cela est certain au-moins d'une de ces exhalaisons que je vis en haute mer, déjà bien éloigné de la côte de Malabar.

C'est tout ce que je puis vous écrire pour le présent. Je souhaite, mon Révérend Père, que toutes ces petites observations vous fassent plaisir. Grâces au Seigneur, je n'attends que le moment où l'on m'avertisse d'entrer dans le Maduré : c'est la Mission qu'on me destine, et après laquelle vous savez que je soupire depuis tant d'années. J'espère que j'aurai occasion d'y faire des observations beaucoup plus importantes sur la miséricorde de Dieu, à l'égard de ces Peuples, et auxquelles vous vous intéresserez vous-même davantage.

Aidez-moi du secours de vos saints sacrifices, dont vous savez que j'ai tant de besoin. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du Père Etienne le Gac, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Charles Porée, de la même Compagnie.

A Chînnaballabaram, le 10 Janvier 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Vous n'ignorez pas que depuis quelques années nous sommes entrés dans le Royaume de Carnate, et que nous y avons formé une Mission sur le plan de celle que les Jésuites Portugais ont établie dans le Maduré : les commencemens en sont à-peu-près semblables; nous y éprouvons aussi les mêmes difficultés qu'ils y eurent à surmonter, et peut-être encore de plus grandes. Tout récemment il nous a fallu essuyer un des plus violens orages qui se soit encore élevé contre cette Mission naissante. Les *Dasseris*, qui font une profession particulière d'honorer *Vistnou* (1), fesaient depuis long-temps sous main de vains efforts pour arrêter le progrès

---

(1) Divinité des Indiens.

de l'Evangile. Mais voyant que leurs trames secrètes devenaient inutiles, ils résolurent enfin d'éclater, se fiant sur leur grand nombre, et sur la facilité du Prince à leur accorder tout ce qu'ils demandent.

Ce fut le jour de la Circoncision, lorsque les Chrétiens sortaient de l'Eglise, que notre cour se trouva tout-à-coup remplie de monde. Un grand nombre de *Dasseris* s'y étaient rassemblés avec quelques soldats du Palais, et plusieurs personnes de toutes sortes de Castes que la curiosité y avait attirées. Les principaux d'entre ceux-ci demandèrent à parler au Missionnaire. Le Père de la Fontaine parut aussitôt en leur présence avec cet air affable qui lui est si naturel; et, fesant tomber le discours sur la grandeur de Dieu, il les entretint quelque-temps de l'importance qu'il y avait de le connaître et de le servir. Ceux que la passion n'avait pas encore prévenus, témoignèrent être contens de cet entretien, et y applaudirent; mais pour ceux qui étaient envoyés de la part des *Gouroux Vistnouvistes* (1), ils élevèrent leurs voix, et nous menacèrent de venger bientôt, d'une manière éclatante, les Divinités de leur pays, que nous rendions méprisables par nos discours. Le Missionnaire répondit avec douceur qu'il enseignait la vérité à tout le monde, et qu'il n'y avait que ceux qui embrasseraient cette vérité, qui

(1) Prêtres de la fausse Divinité des Indiens, appelée *Vistnou*.

pussent espérer d'arriver un jour à la gloire à laquelle chacun d'eux avait droit de prétendre.

Ainsi se termina cette assemblée. La rage était peinte sur le visage de la plupart, et ils ne nous menaçaient de rien moins que de nous chasser du pays et de détruire nos Eglises. C'était la résolution que les Prêtres Gentils avaient prise à *Chillacatta*, petite Ville éloignée d'ici d'environ trois lieues Ils souffraient impatiemment la désertion de leurs plus zélés disciples, dont un grand nombre avait déjà reçu le Baptême. Leurs revenus diminuaient à mesure que diminuait le nombre des adorateurs de *Vistnou*, et cela encore plus que le zèle pour le culte de leurs fausses Divinités, les animait contre notre sainte Religion.

Le lendemain, second jour de Janvier, nous apprîmes dès le matin que les *Dasseris* s'attroupaient en grand nombre dans les places de la Ville: les cris menaçans que poussaient ces séditieux, le bruit de leurs tambours et de leurs trompettes, dont l'air retentissait de toutes parts, obligèrent le Prince à nous envoyer deux Brames pour nous donner avis de cette émeute, et nous sommer de sortir au plutôt de la Ville, sans quoi il lui serait impossible d'appaiser une populace soulevée uniquement contre nous. Le Père de la Fontaine répondit qu'il respectait les moindres volontés du Prince; mais qu'il le croyait trop équitable pour ne lui pas rendre la justice qui lui était due.

A ce moment-là même les *Dasseris*, suivis d'une foule incroyable de Peuples, vinrent assaillir notre Eglise. La cour et une grande place qui est vis-à-vis, ne pouvant en contenir la multitude, plusieurs grimpèrent sur les murailles et sur les maisons voisines pour être témoins de ce qui devait arriver. Les *Dasseris* armés criaient de toutes leurs forces que si nous refusions de sortir du pays, il n'y avait qu'à nous livrer entre leurs mains. La populace mutinée leur répondait par des injures atroces qu'elle vomissait contre nous. Tout le monde s'acharnait à notre perte; et, parmi tant de personnes, il n'y en avait pas une qui nous portât compassion, ou qui prît nos intérêts. Nous aurions certainement été sacrifiés à la fureur des *Dasseris*, si le beau-père du Prince, qui tient après lui le premier rang dans le Royaume, et qui a la direction de la police, n'eût envoyé des soldats pour contenir ces furieux, et s'opposer au désordre. Le tumulte ne finit qu'avec la nuit; ils se retirèrent en corps dans la forteresse; et là, pour intimider le Prince, ils se présentèrent aux principaux Officiers l'épée à la main, menaçant de se tuer eux-mêmes si l'on ne nous chassait au plutôt de la Ville. Les esprits étaient si fort aigris, que, dans la crainte d'un plus grand tumulte, on mit des gardes aux portes de la Ville et de la forteresse.

J'admirai en cette occasion la protection particulière de Dieu sur nous; car bien que le soulèvement fût général, que le beau-père

du Prince fût du nombre des *Dasseris*, et que le Prince lui-même fût attaché au culte de ses fausses Divinités jusqu'à la superstition ; cependant les ordres se donnaient, et on veillait à notre sûreté de la même manière que si nous avions eu quelque puissant intercesseur dans cette Cour.

Ce n'est pas qu'on quittât le dessein de nous chasser de la Ville : car nous reçûmes coup-sur-coup plusieurs avis du Prince, qui nous conseillait d'en sortir, du-moins jusqu'à ce que la sédition fût appaisée, parce qu'il n'était plus le maître d'une populace révoltée, qui avait conjuré notre perte. Nous fîmes remercier le Prince de cette attention ; mais nous ne crûmes pas devoir déférer à ses conseils : notre sortie eût entraîné la perte de cette Chrétienté naissante, et nous perdions pour jamais l'espérance que nous avons d'avancer un jour vers le Nord. D'ailleurs, si nous eussions une fois quitté notre Eglise, on ne nous eût jamais permis d'y rentrer, et on eût pris de là occasion de nous chasser pareillement de celle que nous avons à *Devandapallé*.

Ces considérations, et beaucoup d'autres, nous déterminèrent à souffrir plutôt toute sorte de mauvais traitemens, que de consentir à ce qu'on nous proposait. Ainsi nous répondîmes à ceux qui vinrent de la part du Prince, que le Dieu que nous servions saurait bien nous protéger contre les ennemis de son culte, s'il jugeait que sa gloire y fût intéressée ; que s'il permettait que nous

succombassions sous les efforts de nos persécuteurs, nous étions prêts à répandre notre sang pour la défense de sa cause; qu'enfin nous étions dans la résolution de n'abandonner notre Eglise qu'avec la vie.

Cependant le tumulte continuait toujours, et nous nous attendions à tout moment, ou à être livrés entre les mains des *Dasseris*, ou à être chassés honteusement et par force de la Ville : mais Dieu prit notre défense d'une manière visible, en nous suscitant des intercesseurs, qui d'eux-mêmes firent notre apologie. Dès qu'on sut dans la Ville que les *Dasseris* se rassemblaient de nouveau, un grand nombre des principaux Marchands, des Capitaines des troupes, et d'autres personnes considérables vinrent à notre Eglise. La seule curiosité de nous voir les y avait d'abord attirés; mais ils furent ensuite si satisfaits de l'entretien qu'ils eurent avec le Père de la Fontaine, qu'en nous quittant, parmi plusieurs choses obligeantes qu'ils nous dirent, ils nous donnèrent parole de s'employer en notre faveur.

Dès-lors il se fit, dans les esprits, un changement si grand à notre égard, qu'on ne peut en attribuer la cause qu'à la divine Providence. On nous porta compassion; on cessa même de nous inquiéter; mais ce qui nous fut infiniment amer et sensible, c'est que nos ennemis tournèrent toute leur haine contre nos Chrétiens. Je dois rendre ici témoignage à la vérité : au milieu de ce déchaînement universel, ce qui soutenait notre

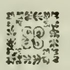
courage et nous remplissait de consolation, c'était la ferveur des Néophytes, et le desir qu'ils fesaient paraître de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Tous les Chrétiens, sans en excepter un seul, ne parlaient que de répandre leur sang, s'il en était besoin, en témoignage de leur Foi; ils se trouvaient dans ces assemblées tumultueuses, et ne rougissaient pas de donner des marques publiques de la Religion qu'ils professaient. Ils se retiraient le soir dans leurs maisons, où la meilleure partie de la nuit se passait en prières; et ils demandaient sans cesse à Dieu, les uns pour les autres, la force de résister aux épreuves auxquelles ils allaient se voir exposés.

Les Prêtres Gentils firent publier dans toute la Ville une défense de donner du feu ou de laisser puiser de l'eau à ceux qui viendraient à l'Eglise : et, par-là, les Chrétiens étaient chassés de leurs *Castes*; ils ne pouvaient plus avoir de communication avec leurs parens, ni avec ceux qui exercent les professions les plus nécessaires à la vie. Enfin, par cette espèce d'excommunication, ils étaient déclarés infames, et obligés de sortir de la Ville. Rien ne nous affligea plus sensiblement que cette nouvelle, à cause des suites funestes qu'elle ne pouvait guère manquer d'avoir pour la Religion.

Le lendemain de la publication de cette défense, une Chrétienne qui venait à l'Eglise pour assister à la prière du soir, tomba dans un puits qui a bien trente-quatre à trente-

cinq pieds de profondeur, et où il n'y a presque point d'eau. D'autres Chrétiens qui la suivaient de près, accoururent aux saints noms de Jésus et de Marie, qu'elle invoquait, et demandèrent du secours au voisinage; mais on fut bien surpris quand on la vit monter d'elle-même à la faveur d'une corde qu'on lui avait jetée, sans avoir reçu la moindre incommodité de sa chûte. Les Gentils même qui en furent témoins s'écrièrent qu'il n'y avait que le Dieu des Chrétiens qui pût faire un tel prodige.

Cependant les *Gouroux* envoyaient leurs disciples par toutes les maisons, pour jeter l'épouvante parmi les Chrétiens. Plusieurs ont déjà été chassés de chez leurs parens, et demeurent inébranlables dans leur Foi. Aidez-nous à prier le Seigneur qu'il donne à tous le courage et la force dont ils ont besoin pour persévérer; car au moment que je vous écris, cet orage n'est pas encore cessé. Je suis avec beaucoup de respect en l'union de vos saints sacrifices, etc.



LETTRE

Du Père de la Lane, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Mourgues, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 30 Janvier 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LA reconnaissance que je vous dois, et l'intérêt que vous prenez au succès dont Dieu bénit les travaux des Missionnaires, sont pour moi deux grands motifs de vous informer de l'état présent du Christianisme dans l'Inde, et de vous communiquer les observations que j'ai faites sur la Religion et sur les mœurs d'un grand Peuple qui est peu connu en Europe.

Vous savez que notre Compagnie a trois grandes Missions dans cette partie de la presqu'île de deçà le Gange, qui est au Sud de l'Empire du grand Mogol. La première est la Mission de *Maduré*, qui commence au Cap de Comorin, et s'étend jusqu'à la hauteur de Pondichery vers le douzième degré de latitude septentrionale. La seconde est celle de *Maissour*, grand Royaume, dont le

Roi est tributaire du Mogol; il est au Nord de celui de *Maduré*, et presque au milieu des terres. Enfin, la troisième est celle où la Providence m'a destiné, et qui s'appelle la Mission de *Carnate*. Elle commence à la hauteur de Pondichery, et n'a point d'autres bornes du côté du Nord que l'Empire du Mogol; du côté de l'Ouest elle est bornée par une partie du *Maissour*.

Ainsi, par la Mission de Carnate, on ne doit pas entendre seulement le Royaume qui porte ce nom; elle renferme encore beaucoup de Provinces et de différens Royaumes, qui sont contenus dans une étendue de pays fort vaste; de sorte qu'elle comprend du Sud au Nord plus de trois cens lieues dans sa longueur, et environ quarante lieues de l'Est à l'Ouest dans sa moindre largeur, et dans les endroits où elle est bornée par le *Maissour;* car par-tout ailleurs elle n'a point d'autres bornes que la mer. Les principaux Etats que j'y connais sont les Royaumes de *Carnate*, de *Visapour*, de *Bijanagaran*, de *Ikkeri* et de *Golconde*. Je ne parle point d'un grand nombre de petits Etats qui appartiennent à des Princes particuliers, dont la plupart sont tributaires du grand Mogol.

Le pays est fort peuplé, et on y voit un grand nombre de Villes et de Villages. Il serait beaucoup plus fertile si les Mores (1) qui l'ont subjugué ne foulaient pas les Peuples par leurs continuelles exactions. Il y a

(1) Mahométans sujets du Mogol.

environ cinquante ans qu'ils ont envahi toutes ces terres, et ils se sont enfin répandus jusqu'au bout de la presqu'île. Il n'y a que quelques Etats qui, quoique tributaires du Mogol, aient conservé la forme de leur ancien Gouvernement, tels que le Royaume de *Maduré*, ceux de *Maravas*, de *Trichirapali* et de *Gengi*; tout le reste est gouverné par les Officiers du Mogol, à la réserve pourtant de quelques Seigneurs particuliers à qui ils ont laissé la conduite de leurs Provinces; mais ces Seigneurs paient de gros tributs, et ils sont dans une telle dépendance que, sur le moindre soupçon, on les dépouille de leur souveraineté; de sorte qu'on peut dire qu'ils sont plutôt les fermiers des Mores, que les Souverains de leur pays.

L'oppression où vivent les Gentils sous une pareille domination, ne serait point un obstacle à la propagation de la Foi, si, en même-temps, les Mores n'étaient les ennemis implacables du nom Chrétien. Les Idolâtres en sont toujours écoutés quand ils parlent contre nous. Ils leur persuadent aisément que nous sommes riches; et, sur ces faux rapports, les Gouverneurs nous font arrêter, et nous retiennent long-temps dans d'étroites prisons. Le Père Bouchet, si célèbre par le grand nombre d'Infidèles qu'il a baptisés, a éprouvé jusqu'où va leur avarice. Il avait orné une petite statue de Notre-Seigneur de quelques pierres fausses. Des Gentils qui s'en aperçurent rapportèrent au Gouverneur de la Province que ce Père possé-

dait de grands trésors. Le Missionnaire fut conduit aussitôt dans une rude prison, où, pendant plus d'un mois, il souffrit toute sorte d'incommodités ; et ses Catéchistes furent cruellement fustigés, et menacés du dernier supplice, s'ils ne découvraient les trésors du Missionnaire.

Il est assez ordinaire, dans cette Mission, de voir les Prédicateurs de l'Evangile emprisonnés et maltraités par l'avidité des Mahométans, qui sont déjà assez portés d'eux-mêmes à les persécuter par l'horreur naturelle qu'ils ont des Chrétiens. Cependant, comme ils sont les maîtres du pays, c'est à leurs yeux qu'il faut planter la Foi.

Les Indiens sont fort misérables, et ne retirent presque aucun fruit de leurs travaux. Le Roi de chaque Etat a le domaine absolu et la propriété des terres; ses Officiers obligent les habitans d'une Ville à cultiver une certaine étendue de terre qu'ils leur marquent. Quand le temps de la moisson est venu, ces mêmes Officiers vont faire couper les grains ; et, les ayant fait mettre en un monceau, ils y appliquent le sceau du Roi, et puis ils se retirent. Quand ils le jugent à propos, ils viennent enlever les grains, dont ils ne laissent que la quatrième partie, et quelquefois moins, au pauvre laboureur. Ils les vendent ensuite au Peuple au prix qui leur plaît, sans que personne ose se plaindre.

Le grand Mogol tient d'ordinaire sa Cour du côté d'Agra, éloigné d'environ cinq cens

lieues d'ici ; et c'est cet éloignement de la Cour Mogole qui contribue beaucoup à la manière dure dont les Indiens sont traités. Le Mogol envoie dans ces terres un Officier qui a le titre de Gouverneur et de Général de l'armée. Celui-ci nomme des sous-Gouverneurs ou Lieutenans pour tous les lieux considérables, afin de recueillir les deniers qui en proviennent. Comme leur Gouvernement ne dure que peu de temps, et qu'après trois ou quatre ans ils ont coutume d'être révoqués, ils se pressent fort de s'enrichir. D'autres plus avides encore leur succèdent. Aussi ne peut-on guères être plus misérables que les Indiens de ces terres. Il n'y a de riches que les Officiers Mores ou les Officiers Gentils qui servent les Rois particuliers de chaque Etat ; encore arrive-t-il souvent qu'on les recherche et qu'on les force, à grands coups de chabouc (1), de rendre ce qu'ils ont amassé par leurs concussions ; de sorte qu'après leur magistrature ils se trouvent aussi gueux qu'auparavant.

Ces Gouverneurs rendent la justice sans beaucoup de formalités ; celui qui offre le plus d'argent, gagne presque toujours sa cause ; et par ce moyen, les criminels échappent souvent au châtiment que méritent les crimes les plus noirs. Ce qui arrive même assez communément, c'est que les deux parties offrant à l'envi de grandes sommes, les

(1) Gros fouet.

Mores prennent des deux côtés, sans donner ni à l'une ni à l'autre la satisfaction qu'elles demandent.

Quelque grande que soit d'ailleurs la servitude des Indiens sous l'Empire du Mogol, ils ont la liberté de se conduire selon la coutume de leurs Castes; ils peuvent tenir leurs assemblées, et souvent elles ne se tiennent que pour rechercher ceux qui se sont faits Chrétiens, et pour les chasser de la Caste s'ils ne renoncent au Christianisme.

Vous n'ignorez pas, mon Révérend Père, l'horreur qu'ont les Gentils pour les Européens qu'ils appellent *Pranguis*. Cette horreur, loin de diminuer, semble augmenter tous les jours, et met un obstacle presque invincible à la propagation de la Foi. Sans cette malheureuse aversion qu'ils ont pour nous, et qui, par un artifice de l'enfer, s'étend jusques sur la sainte Loi que nous prêchons, on peut dire que les Indiens ont d'ailleurs de favorables dispositions pour le Christianisme. Ils sont fort sobres et n'excèdent jamais dans le boire ni dans le manger; ils naissent avec une horreur naturelle de toute boisson qui enivre; ils sont très-réservés à l'égard des femmes, du-moins à l'extérieur, et on ne leur verra rien faire en public qui soit contre la pudeur ou contre la bienséance. Le respect qu'ils ont pour leur *Gourou* (1) est infini; ils se prosternent

(1) C'est le nom que les Indiens donnent à leur Docteur.

devant lui, et le regardent comme leur père. On ne voit guère de Nation plus charitable envers les pauvres. C'est une Loi inviolable parmi les parens de s'assister les uns les autres, et de partager le peu qu'ils ont avec ceux qui sont dans le besoin. Ces Peuples sont encore fort zélés pour leurs pagodes; et un artisan qui ne gagnera que dix fanons par mois (1), en donnera quelquefois deux à l'Idole. Ils sont, outre cela, fort modérés, et rien ne les scandalise tant que l'emportement et la précipitation. Il est certain qu'avec de si bonnes dispositions, plusieurs se feraient Chrétiens, sans la crainte qu'ils ont d'être chassés de leur Caste; c'est là un de ces obstacles qui paraît presque sans remède, et qu'il n'y a que Dieu qui puisse lever par un de ces ressorts extraordinaires que nous ne connaissons pas. Un homme chassé de sa Caste n'a plus d'asile ni de ressource; ses parens ne peuvent plus communiquer avec lui, pas même lui donner du feu; s'il a des enfans, il ne peut trouver aucun parti pour les marier. Il faut qu'il meure de faim ou qu'il entre dans la Caste des *Parias*, ce qui, parmi les Indiens, est le comble de l'infamie.

Voilà cependant l'épreuve par où doivent passer nos Chrétiens. Malgré cela, on en voit plusieurs qui souffrent un abandon si affreux avec une fermeté héroïque. Vous pou-

(1) Pièce de monnaie qui vaut environ cinq sous.

vez croire que dans ces tristes occasions un Missionnaire ne manque pas de partager avec eux le peu qu'il peut avoir, et c'est souvent ce qui lui fait souhaiter de recevoir des secours plus abondans des personnes charitables d'Europe.

Il faut maintenant vous donner quelque idée de la Religion des Indiens. On ne peut douter que ces Peuples ne soient véritablement Idolâtres, puisqu'ils adorent des Dieux étrangers. Cependant il me paraît évident, par quelques-uns de leurs livres, qu'ils ont eu autrefois des connaissances assez distinctes du vrai Dieu ; c'est ce qu'il est aisé de voir à la tête du livre appelé *Panjangan*, dont voici les paroles que j'ai traduites mot pour mot : *J'adore cet Etre, qui n'est sujet ni au changement ni à l'inquiétude ; cet Etre, dont la nature est indivisible ; cet Etre, dont la simplicité n'admet aucune composition de qualités ; cet Etre, qui est l'origine et la cause de tous les êtres, et qui les surpasse tous en excellence ; cet Etre, qui est le soutien de l'Univers, et qui est la source de la triple Puissance.* Mais ces expressions si belles sont mêlées dans la suite d'une infinité d'extravagances, qu'il serait trop long de vous rapporter.

Il est aisé de conjecturer de ce que je viens de dire, que les Poètes du pays ont, par leurs fictions, effacé peu-à-peu de l'esprit de ces Peuples les traits de la Divinité. La plupart des livres Indiens sont des ouvrages de poésie, pour lesquels ils sont fort passionnés,

et c'est de là sans doute que leur Idolâtrie tire son origine.

Je ne doute pas non plus que les noms de leurs faux Dieux, comme *Chiven*, *Ramen*, *Vistnou* et d'autres semblables, ne soient les noms de quelques anciens Rois, que la flatterie des Indiens, et sur-tout des Brames, a divinisés, pour ainsi dire, ou par une apothéose, ou par des poëmes composés en leur honneur : ces ouvrages ont été pris dans la suite pour des règles de leur foi, et ont effacé de leurs esprits la véritable idée de la Divinité. Les plus anciens livres, qui contenaient une Doctrine plus pure, étant écrits dans une langue fort ancienne, ont été négligés peu-à-peu, et l'usage de cette langue s'est entièrement aboli. Cela est certain à l'égard du livre de la Religion appelé *Vedam*, que les Savans du pays n'entendent plus : ils se contentent de le lire, et d'en apprendre quelques endroits par cœur, qu'ils prononcent d'une façon mystérieuse, pour en imposer plus facilement au Peuple.

Ce que je viens de dire sur l'origine de l'Idolâtrie Indienne se confirme par un exemple assez récent. Il y a environ cinquante ans que mourut le Roi de *Trichirapali*. Ce Prince fesait de grandes largesses aux Brames, Nation la plus flatteuse qu'on puisse voir. Les Brames, par reconnaissance, ou pour exciter les autres Rois à imiter l'exemple de celui-ci, lui ont bâti un Temple, et ont érigé des Autels où l'on sacrifie à ce nouveau Dieu. Il ne faut pas douter que dans

quelques années on n'oublie le Dieu *Ramen* lui-même ou quelque autre fausse Divinité du pays, pour mettre à sa place le Roi de *Trichirapali*. Il en sera apparemment de ce Prince comme de *Ramen*, qu'on compte parmi les anciens Rois, les livres Indiens marquant son âge, le temps et les circonstances de son règne.

Outre *Vistnou* et *Chiven* qui sont regardés comme les deux principales Divinités, et qui partagent nos Indiens en deux sectes différentes, ils admettent encore un nombre presque infini de Divinités subalternes. *Brama* tient le premier rang parmi celles-ci : selon leur Théologie, les Dieux supérieurs l'ont créé dans le temps, en lui donnant des prérogatives singulières. C'est lui, disent-ils, qui a créé toutes choses, et qui les conserve par un pouvoir spécial que la Divinité lui a communiqué : c'est lui encore qui a comme l'intendance générale sur toutes les Divinités inférieures ; mais son Gouvernement doit finir dans un certain temps.

Les Indiens n'observent que les huit principaux rumbs de vent, qu'ils placent comme nous à l'horizon. Or, ils prétendent que dans chacun de ces endroits un demi-Dieu a été posté par *Brama*, pour veiller au bien général de l'Univers. Dans l'un est le Dieu de la pluie, dans l'autre le Dieu des vents, dans un troisième le Dieu du feu, et ainsi des autres qu'ils appellent les huit gardiens. *Divendiren*, qui est comme le premier Ministre de *Brama*, commande immédiatement à ces

Dieux inférieurs : le Soleil, la Lune, les Planètes sont aussi des Dieux. En un mot, ils comptent jusqu'à trois millions de ces Divinités subalternes, dont ils rapportent mille fables impertinentes.

Il est vrai que dans la conversation plusieurs Savans tombent d'accord qu'il ne peut y avoir qu'un seul Dieu qui est pur esprit : mais ils ajoutent que *Chivin Vistnou*, et les autres, sont les Ministres de ce Dieu, et que c'est par leur moyen que nous approchons du Trône de la Divinité, et que nous en recevons des bienfaits. Néanmoins dans la pratique on ne voit aucun signe qui persuade qu'ils croient un seul Dieu : ce n'est qu'à *Chiven* et à *Vistnou*, qu'on bâtit des Temples et qu'on fait des sacrifices ; ainsi l'on peut dire qu'on ne sait guères ce que croient ces prétendus Savans, qui sont en effet de véritables ignorans.

La Métempsycose est une opinion commune dans toute l'Inde, et il est difficile de désabuser les esprits sur cet article, car rien n'est plus souvent répété dans leurs livres. A la vérité ils croient un Paradis, mais ils font consister sa félicité dans les plaisirs sensuels, bien qu'ils se servent des termes d'union avec Dieu, de vision de Dieu, et d'autres semblables qu'emploie notre Théologie, pour exprimer la félicité des Saints. Ils croient aussi un enfer, mais ils ne peuvent se persuader qu'il dure éternellement. Tous les livres que j'ai vus supposent l'immortalité de l'ame ; je ne voudrais pas pourtant garantir que ce soit

l'opinion de plusieurs sectes, non plus que de plusieurs Brames. Mais au fond ils ont des idées si peu nettes sur toutes ces choses qu'il n'est pas aisé de bien démêler ce qu'ils pensent.

Pour ce qui est de leur morale, voici ce que j'en ai appris. Ils admettent cinq péchés qu'ils regardent comme les plus énormes: le Bramicide ou tuer un Brame, l'ivrognerie, l'adultère commis avec la femme de son *Gourou*; le vol, quand la matière est considérable, et la fréquentation de ceux qui ont commis quelqu'un de ces péchés. Ils ont aussi des péchés capitaux, mais ils n'en comptent que cinq; savoir, la luxure, la colère, l'orgueil, l'avarice, et l'envie ou la haine. Ils ne condamnent pas la Polygamie, bien qu'elle soit plus rare parmi eux que parmi les Mores; mais ils ont horreur d'une coutume aussi monstrueuse que bizarre, qui règne dans le *Malleamen*. Les femmes de ce pays peuvent épouser autant de maris qu'elles veulent, et elles obligent chacun d'eux à leur fournir les diverses choses dont elles ont besoin: l'un des habits, l'autre du riz, et ainsi du reste.

En récompense, on voit parmi nos Gentils une autre coutume, qui n'est guères moins monstrueuse. Les Prêtres des Idoles ont accoutumé de chercher tous les ans une épouse à leurs Dieux: quand ils voient une femme à leur gré, soit qu'elle soit mariée, soit qu'elle soit libre, ils l'enlèvent ou la font venir adroitement dans la Pagode; et là ils font la cérémonie du mariage. On assure qu'ils en abu-

sent ensuite : ce qui n'empêche pas qu'elle ne soit respectée du Peuple comme l'Épouse d'un Dieu.

C'est encore un usage dans plusieurs Castes, sur-tout dans les plus distinguées, de marier leurs enfans dès l'âge le plus tendre. Le jeune mari attache au cou de celle qui lui est destinée, un petit bijou qu'on appelle *tali*, qui distingue les femmes mariées de celles qui ne le sont pas : et dès-lors le mariage est conclu. Si le mari vient à mourir avant que le mariage ait pu être consommé, on ôte le *tali* à la jeune veuve, et il ne lui est plus permis de se remarier : comme rien n'est plus méprisable selon l'idée des Indiens que cet état de viduité, c'est en partie pour n'avoir pas à soutenir ce mépris, qu'elles se brûlaient autrefois avec le corps de leur mari : c'est ce qu'elles ne manquaient pas de faire avant que les Mores se fussent rendus maîtres du Pays, et que les Européens occupassent les côtes : mais à présent on voit peu d'exemples d'une coutume si barbare. Cette Loi injuste ne regarde point les hommes, car un second mariage ne les déshonore ni eux, ni leur caste.

Une des maximes de morale qui règne encore davantage parmi les Indiens Idolâtres, c'est que, pour être heureux, il faut enrichir les Brames, et qu'il n'y a guères de moyen plus efficace d'effacer ses péchés, que de leur faire l'aumône. Comme ces Brames sont les auteurs de la plupart des livres, ils y ont insinué cette maxime presque à toutes

les pages. J'ai connu plusieurs Gentils qui se sont presque ruinés pour avoir la gloire de marier un Brame, la dépense de cette cérémonie étant fort grande parmi ceux qui sont de bonne Caste.

Et voilà la source principale de la haine qu'ils portent aux Prédicateurs de l'Evangile : la libéralité des Peuples diminuant à mesure que s'étend le Christianisme, ils ne cessent de nous persécuter, ou par eux-mêmes, quand ils ont quelque autorité, ou par les Mores qu'ils animent contre nous. Il n'a pas tenu à eux que je ne fusse battu cruellement de plusieurs coups de *Chabouc* (1), et chassé d'une Eglise que j'avais auprès d'une grande Ville appelée *Tarkolan*. Voici comment la chose se passa.

Un jeune Brame vint me demander l'aumône ; et comme il m'assura qu'il n'avait ni père ni mère, et que si je voulais l'entretenir, il demeurerait volontiers avec moi, je le gardai afin de l'élever dans notre sainte Religion, et d'en faire un Catéchiste. Les Brames de *Tarkolan* ayant su que l'enfant était dans ma maison, et se doutant de mon dessein, s'assemblèrent et résolurent ma perte. Sur-le-champ ils vont chez le Gouverneur de la Province, et m'accusent d'avoir enlevé le jeune Brame, et de l'avoir fait manger avec moi : ce qui était, ajoutaient-ils, le dernier affront pour eux et pour leur Caste.

(1) Espèce de grand fouet que les Indiens nomment Chabouc.

Là-dessus le Gouverneur me fait saisir par ses Gardes, qui, après m'avoir traité avec beaucoup d'inhumanité, me conduisirent en sa présence. Les accusations et les plaintes des Brames recommencèrent en une langue que je n'entendais pas (car c'était la langue More), et je fus d'abord condamné à recevoir plusieurs coups de Chabouc, sans qu'il me fût permis de rien dire pour ma défense. On se disposait déjà à me donner le premier coup, lorsqu'un Gentil me voyant près de subir un châtiment auquel je n'aurais pas la force de résister, fut si touché de compassion, qu'il se jeta aux pieds du Gouverneur en lui remontrant qu'infailliblement je mourrais dans ce supplice. Le More se laissa attendrir, et me fit demander sous main quelque argent. Comme je n'avais rien à lui donner il ne poussa pas plus loin les choses, et me renvoya.

Cependant les Brames, pour purifier le jeune homme de leur caste de la souillure qu'il avait, disaient-ils, contractée, en demeurant avec un *Prangui*, firent la cérémonie suivante, qu'ils appellent purification. Ils coupèrent la ligne (1) au jeune homme, le firent jeûner trois jours, le frottèrent à plusieurs reprises avec de la fiente de vache, et l'ayant lavé cent neuf fois, ils lui mirent une nouvelle ligne, et le firent manger avec eux dans un repas de cérémonie.

C'est là, mon Révérend Père, un des

(1) Cordon qui est la marque de noblesse.

moindres traits de la malice des Brames, et de l'aversion qu'ils ont pour nous. Ils n'épargnent rien pour nous rendre odieux dans le pays. S'il ne tombe point de pluie, c'est à nous qu'il faut s'en prendre; si l'on est affligé de quelque calamité publique, c'est notre doctrine, injurieuse à leurs Dieux, qui attire ces malheurs. Tels sont les bruits qu'ils ont soin de répandre, et l'on ne saurait dire jusqu'où va l'ascendant qu'ils ont pris sur l'esprit du Peuple, et combien ils abusent de sa crédulité.

C'est pour cette raison qu'ils ont introduit l'Astrologie judiciaire, cet art ridicule, qui fait dépendre le bonheur ou le malheur des hommes, le bon ou le mauvais succès de leurs affaires, de la conjonction des Planètes, du mouvement des Astres, et du vol des oiseaux. Par-là, ils se sont rendus comme les arbitres des bons et des mauvais jours; on les consulte comme des oracles, et ils vendent bien cher leurs réponses. J'ai souvent rencontré dans mes voyages plusieurs de ces Indiens crédules, qui retournaient sur leurs pas, parce qu'ils avaient trouvé en chemin quelque oiseau de mauvais augure. J'en ai vu d'autres qui, à la veille d'un voyage qu'ils étaient obligés de faire, allaient le soir coucher hors de la Ville, pour n'en pas sortir dans un jour peu favorable.

Les obstacles que nous trouvons du côté des Brames, à la prédication de l'Evangile, nous affligeraient moins, s'il y avait espérance de les convertir; mais c'est une chose moralement impossible, selon le cours ordi-

naire de la Providence. Il n'y a guère de Nation plus orgueilleuse, plus rebelle à la vérité, ni plus entêtée de ses superstitions et de sa noblesse. Pour comble de malheur, ils sont répandus par-tout, principalement dans les Cours des Princes, où ils remplissent les premiers emplois, et où la plus grande partie des affaires passent par leurs mains.

Comme ils sont les dépositaires des sciences, peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir l'idée qu'on doit avoir de leur capacité, ou pour mieux dire, de leur ignorance. A la vérité, j'ai lieu de croire qu'anciennement les sciences ont fleuri parmi eux; nous y voyons encore des traces de la philosophie de Pythagore et de Démocrite, et j'en ai entretenu qui parlent des atômes selon l'opinion de ce dernier. Néanmoins on peut dire que leur ignorance est extrême. Ils expliquent le principe de chaque chose par des fables ridicules, sans pouvoir apporter aucune raison physique des effets de la nature. Ce que j'ai vu de plus raisonnable dans un cahier de leur philosophie, c'est une espèce de démonstration qu'on y emploie pour prouver l'existence de Dieu par les choses visibles. Mais après en avoir conclu l'existence d'un premier être, ils en font une peinture extravagante, en lui donnant une forme et des qualités qui ne peuvent lui convenir. Au reste s'il se trouve quelque chose de bon dans leurs livres, il y en a peu parmi les Indiens qui s'appliquent à les lire, ou qui en comprennent le sens.

Ils comptent quatre âges depuis le commencement du monde. Le premier, qu'ils nous représentent comme un siècle d'or, a duré, disent-ils, dix-sept cent vingt-huit mille ans. C'est alors que fut formé le Dieu Brama, et que prit naissance la Caste des Brames qui en descendent. Les hommes étaient d'une taille gigantesque; leurs mœurs étaient fort innocentes; ils étaient exempts de maladie, et vivaient jusqu'à quatre cens ans.

Dans le second âge, qui a duré douze cent quatre-vingt-seize mille ans, sont nés les *Rajas* ou *Kchatrys*, Caste noble, mais inférieure à celle des Brames. Le vice commença alors à se glisser dans le monde: les hommes vivaient jusqu'à trois cens ans; leur taille n'était pas si grande que dans le premier âge.

A celui-ci a succédé un troisième âge, qui a duré huit millions soixante-quatre mille ans: le vice augmenta beaucoup, et la vertu commença à disparaître, aussi n'y vécut-on que deux cens ans.

Enfin suivit le dernier âge, qui est celui où nous vivons, et où la vie de l'homme est diminuée des trois quarts: c'est dans cet âge que le vice a pris la place de la vertu presque bannie du monde. Ils prétendent qu'il s'en est déjà écoulé quatre millions vingt-sept mille cent quatre-vingt-quinze ans. Ce qu'il y a de plus ridicule, c'est que leurs livres déterminent la durée de cet âge, et marquent le temps où le monde doit finir. Voilà, mon Révérend Père, une partie des

rêveries en quoi consiste la science des Brames, et qu'ils débitent fort sérieusement aux Peuples.

Je ne sache pas qu'ils aient aucune connaissance des Mathématiques, si l'on en excepte l'Arithmétique, dans laquelle ils sont assez versés ; mais ce n'est que dans ce qui regarde la pratique. Ils apprennent l'art de compter dès leur plus tendre jeunesse, et sans se servir de la plume ; ils font, par la seule force de l'imagination, toutes sortes de comptes sur les doigts. Je crois pourtant qu'ils ont quelque méthode mécanique qui leur sert de règle pour cette manière de calculer.

A l'égard de l'Astronomie, il est probable qu'elle a été en usage parmi nos Indiens : les Brames ont les tables des anciens Astronomes pour calculer les éclipses, et ils savent même s'en servir. Leurs prédictions sont assez justes aux minutes près, qu'ils semblent ignorer, et dont il n'est point parlé dans leurs livres, qui traitent des éclipses du soleil et de la lune ; eux-mêmes, quand ils en parlent, ils ne font aucune mention de minutes, mais seulement de *gari*, de *demi-gari*, d'un quart et demi-quart de *gari*. Or un *gari* est une de leurs heures, mais qui est bien petite en comparaison des nôtres ; car elle n'est que de vingt-neuf minutes et environ quarante-trois secondes.

Quoiqu'ils sachent l'usage de ces tables, et qu'ils prédisent les éclipses, il ne faut pas croire pour cela qu'ils soient fort habiles dans cette science. Tout consiste dans une

pure mécanique, et dans quelques opérations d'Arithmétique ; ils en ignorent tout-à-fait la théorie, et n'ont nulle connaissance des rapports et des liaisons que ces choses ont entr'elles. Il y a toujours quelque Brame qui s'applique à comprendre l'usage de ces tables; il l'enseigne ensuite à ses enfans, et ainsi par une espèce de tradition, ces tables ont été transmises des pères aux enfans, et on a conservé l'usage qu'il en fallait faire. Ils regardent un jour d'éclipse comme un jour d'indulgence plénière, car ils croient qu'en se lavant ce jour-là dans l'eau de la mer, ils se purifient de tous leurs péchés.

Comme ils n'ont qu'un faux système du Ciel et des astres, il n'y a point d'extravagance qu'ils ne disent du mouvement du soleil et des autres planètes. Ils tiennent, par exemple, que la lune est au-dessus du soleil, et quand on veut leur prouver le contraire, par le raisonnement tiré de l'éclipse de cet astre, ils s'emportent, par la seule raison qu'on contredit leurs principes. Ils croient encore que le soleil, après avoir éclairé notre hémisphère, va se cacher durant la nuit derrière une montagne. Ils admettent neuf planètes, en supposant que les nœuds ascendans et descendans sont des planètes réelles, qu'ils nomment pour cela *Ragou* et *Kedou*. De plus, ils ne peuvent se persuader que la terre soit ronde, et ils lui donnent je ne sais quelle figure bizarre.

Il est vrai pourtant qu'ils reconnaissent les douze signes du Zodiaque, et que dans leur

langue ils leur donnent les mêmes noms que nous leur donnons ; mais la manière dont ils divisent et le Zodiaque et les signes qui le composent, mérite d'être rapportée. Ils divisent la partie du Ciel, qui répond au Zodiaque, en vingt-sept constellations : chacune de ces constellations est composée d'un certain nombre d'étoiles qu'ils désignent comme nous par le nom d'un animal, ou d'une autre chose inanimée. Ils composent ces constellations du débris de nos signes, ou de quelques autres étoiles qui leur sont voisines. La première de leurs constellations commence au signe du Bélier, et renferme une ou deux de ses étoiles avec quelque autre du voisinage : et ils l'appellent *Achoüini*, qui veut dire en leur langue, cheval, parce qu'ils croient y voir la figure d'un cheval. La seconde se prend ensuite en montant vers le signe du Taureau, et s'appelle *Barany*, parce qu'ils prétendent qu'elle a la figure d'un éléphant, et ainsi des autres.

Chaque signe renferme deux de ces constellations, et la quatrième partie d'une autre ; ce qui fait justement vingt-sept constellations dans toute l'étendue du Zodiaque ou des douze signes. Ils subdivisent chacune desdites constellations en quatre parties égales, dont chacune est désignée par un mot d'une seule syllabe ; et par conséquent toute la constellation est appelée d'un mot bizarre de quatre syllabes, qui ne signifie rien, et qui exprime seulement les quatre parties égales.

Ils divisent encore chaque signe en neuf quarts de constellation, qui font autant de degrés à leur mode, et qui en valent trois des nôtres, et vingt minutes de plus. Enfin, selon ces mêmes principes, ils divisent tout le Zodiaque en cent huit de leurs degrés; de sorte que quand ils veulent marquer le lieu du soleil, ils nomment premièrement le signe, ensuite la constellation, et enfin le degré ou la partie de la constellation à laquelle répond le soleil : si c'est la première partie, ils mettent la première syllabe; si c'est la seconde, ils y mettent la seconde syllabe, et ainsi du reste.

Je ne puis vous donner une meilleure idée de la science de ces Brames, si respectés des Indiens, et si ennemis des Prédicateurs de l'Evangile. Malgré leurs efforts, le Christianisme fait tous les jours de nouveaux progrès. Nous avons actuellement quatre Missionnaires qui travaillent avec zèle à la conversion de ce grand Peuple. Je fesais le cinquième; mais j'ai été obligé de venir passer quelques mois à Pondichery, pour y rétablir ma santé, extrêmement affaiblie par le genre de vie si extraordinaire qu'on est contraint de mener dans les terres. J'ai demeuré trois ans à *Tarkolan*, Ville assez considérable : je ne puis vous dire toutes les contradictions que j'ai eu à y essuyer, soit de la part des Indiens qui, malgré mes précautions, me prenaient toujours pour un *Prangui*, soit de la part des Mores, dont le camp n'était éloigné que d'une demi-journée de mon Eglise.

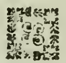
Le Père Mauduit est le plus ancien et le Supérieur des Missionnaires de Carnate. Depuis qu'il est dans cette Mission, les Brames et les Mores ne l'ont guères laissé en repos : ils l'ont souvent emprisonné et battu d'une manière cruelle ; ils l'ont insulté dans ses voyages ; ils lui ont enlevé ses petits meubles, et pillé plusieurs fois son Eglise : mais son courage et son intrépidité l'ont mis au-dessus de toutes ces épreuves : il a baptisé et baptise encore tous les jours un grand nombre d'Infidèles.

Le Père de la Fontaine a travaillé dans le commencement avec beaucoup de succès, et a conféré le Baptême à un grand nombre d'Idolâtres ; mais dans la suite, le bruit que firent courir les Brames, qu'il était de la Caste des *Pranguis*, lui suscita bien des contradictions, dont il s'est tiré par sa patience et par sa sagesse. Il s'est depuis avancé dans les terres du côté de l'Ouest, où la Foi commence à faire de grands progrès.

Le Père le Gac, après s'être consacré quelque temps à la Mission de Maduré, est allé joindre le Père de la Fontaine. A peine était-il entré dans le Carnate, que les Mores le mirent en prison, où il eut beaucoup à souffrir pendant un mois : il en a été toujours persécuté depuis ce temps-là ; sa fermeté naturelle, et son zèle ardent pour la conversion des ames, lui font dévorer toutes ces difficultés, et je ne doute point qu'il ne fasse de grands fruits dans cette nouvelle Mission.

Enfin le Père Petit se trouve dans un poste, où il est un peu moins exposé à la fureur des Gentils et des Mores; quoiqu'il ne laisse pas d'éprouver de temps-en-temps des contradictions de la part des uns et des autres, son Eglise est de tout le Carnate, celle qui a un plus grand nombre de Chrétiens, qu'il a presque tous baptisés.

Tel est l'état de cette Chrétienté qui serait encore plus nombreuse, si chaque Missionnaire avait un plus grand nombre de Catéchistes : il en coûte si peu pour leur entretien, et leur secours est si important pour l'avancement de la Religion, que je me flatte qu'on contribuera volontiers à une si sainte œuvre. C'est sur-tout à vos prières que je recommande nos Eglises, en vous assurant du respect et de l'attachement avec lequel je suis, etc.



LETTRE

Du Père Martin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de Villette, de la même Compagnie.

Du Marava, dans la Mission de Maduré, le 8 Novembre 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

Voici la dixième année que je travaille à établir le Christianisme dans le Maduré, et malgré les fatigues inséparables d'une Mission si pénible, ma santé n'est point affaiblie, et mes forces sont toujours les mêmes : à cela, mon cher Père, je reconnais la main de Dieu, qui m'a appelé à un ministère dont j'étais si indigne, et cette faveur doit être pour moi un nouvel engagement de m'employer tout entier à son service jusqu'au dernier soupir de ma vie.

J'ai recueilli cette année des fruits plus abondans, et j'ai eu beaucoup plus à souffrir que les années précédentes : aussi suis-je dans un champ bien plus fertile en ces sortes de moissons, c'est le *Marava*, grand Royaume tributaire de celui de Maduré. Le Prince qui le gouverne, n'est pourtant tributaire que de nom ; car il a des forces capables

de

de résister à celles du Roi de Maduré, si celui-ci se mettait en devoir d'exiger son droit par la voie des armes. Il règne avec un pouvoir absolu, et tient sous sa domination divers autres Princes, qu'il dépouille de leurs Etats, quand il lui plaît.

Le Roi de *Marava* est le seul de tous ceux qui règnent dans la vaste étendue de la Mission de Maduré, qui ait répandu le sang des Missionnaires : il fit trancher la tête, comme vous savez, au Père Jean de Brito, Portugais, célèbre par sa grande naissance et par ses travaux Apostoliques. La mort du Pasteur attira alors une persécution cruelle sur son troupeau ; mais elle est cessée depuis quelques années, et la Mission du *Marava* est maintenant une des plus florissantes qui soient dans l'Inde. Le Père Laynez, à présent Evêque de Saint-Thomé, a cultivé cette Chrétienté pendant quelque temps : il eut pour successeur le Père Borghèse, de l'illustre famille qui porte ce nom : mais ce Missionnaire, dont la santé était ruinée par de continuels travaux, fut contraint de se retirer, et c'est sa place que j'occupe depuis un an.

Cinq Missionnaires suffiraient à peine pour cultiver une Mission d'une si vaste étendue ; mais le manque de fonds nécessaires pour leur entretien, joint à la crainte qu'on a d'irriter le Prince par la multitude des ouvriers Evangéliques, ont obligé nos Supérieurs à charger un seul Missionnaire de tout ce travail. En deux mois et demi de temps j'ai baptisé plus de onze ceus Infidèles, et j'ai

entendu les confessions de plus de six mille Néophytes. La famine et les maladies ont désolé ce pays, ce qui n'a pas peu redoublé mes fatigues ; car le nombre des malades et des mourans ne me permettaient pas de prendre un moment de repos.

Mais rien n'égalait la vive douleur que je ressentais de voir que quelque peine que je me donnasse, quelque diligence que je fisse, il y en avait toujours quelqu'un qui mourait, sans que je pusse lui administrer les derniers Sacremens. Dans les continuels voyages qu'il me fallait faire pour visiter les Chrétiens, la disette qui est par-tout extrême, était pour moi un autre sujet d'affliction. Ces pauvres gens se croiraient heureux, s'ils trouvaient chaque jour un peu de riz cuit à l'eau avec quelques légumes insipides. Je me suis vu souvent obligé de m'en priver moi-même pour soulager ceux qui étaient sur le point de mourir de faim à mes yeux.

Rien de plus commun que les vols et les meurtres, sur-tout dans le district que je parcours actuellement. Il y a peu de jours, qu'arrivant sur le soir dans une petite bourgade, je fus fort étonné de me voir suivi de deux Néophytes, qui portaient entre leurs bras un Gentil, percé de douze coups de lances, pour avoir été surpris cueillant deux ou trois épis de millet. Je le trouvai tout couvert de sang, sans pouls et sans parole : quelques petits remèdes que je lui donnai, le firent revenir ; et lui ayant annoncé Jésus-Christ et la vertu du Baptême, il me de-

manda avec instance de le recevoir. Je l'y disposai autant que son état le permettait, et je me hâtai ensuite de le baptiser, dans la crainte qu'il n'expirât entre mes bras. Il se trouva là par hasard un homme qui se disait Médecin ; je lui donnai quelques fanons, afin qu'il bandât les plaies de ce pauvre moribond, et qu'il en prît tout le soin possible. Je passai le reste de la nuit, partie à confesser un grand nombre de Néophytes, partie à administrer les derniers Sacremens à quelques malades.

Je partis le lendemain de grand matin pour un autre endroit, dont le besoin était plus pressant. A peine fus-je arrivé, que ma cabane et la petite Eglise furent environnées de quinze voleurs : comme elles étaient enfermées d'une haie vive très-difficile à forcer, et que d'ailleurs deux Néophytes, qui s'y trouvèrent, firent assez bonne contenance, les voleurs se retirèrent, et j'eus le loisir de rassembler les Chrétiens d'alentour. Je visitai ceux qui étaient malades, et je célébrai avec les autres la fête de tous les Saints.

Je ne pus demeurer que deux jours parmi eux ; ma présence était nécessaire dans une autre contrée assez éloignée, où il y avait encore plusieurs malades. Mais je fus bien surpris, lorsqu'en sortant de ma cabane, j'aperçus ce pauvre homme dont je viens de parler, et que je croyais mort de ses blessures. Ses plaies étaient fermées, et de tous les coups de lance qu'il avait reçus, il n'y en avait qu'un seul qui lui fît ressentir de la douleur. Il

n'était venu me trouver dans cet état, que par l'impatience qu'il avait de se faire instruire : mais ne pouvant le satisfaire moi-même, je le mis entre les mains d'un Catéchiste, avec ordre de me l'amener dès que je serais de retour, afin de suppléer aux cérémonies du Baptême, que je n'avais pas eu le temps de faire, à cause du danger extrême où il était.

Je partis donc pour pénétrer plus avant dans le pays des voleurs, car c'est ainsi que s'appelle le lieu que je parcours maintenant : il me fallut traverser une grande forêt avec beaucoup de risque : dans l'espace de deux lieues, on me montra divers endroits où il s'était fait tout récemment plusieurs massacres. Outre la parfaite confiance qu'un Missionnaire doit avoir en la protection de Dieu, je prends une précaution qui ne m'a pas été inutile ; c'est de me faire accompagner d'une peuplade à l'autre par quelqu'un de ces voleurs mêmes. C'est une loi inviolable parmi ces brigands de ne point attenter sur ceux qui se mettent sous la conduite de leurs compatriotes. Il arriva un jour que quelques-uns d'eux voulant insulter des voyageurs accompagnés d'un guide, celui-ci se coupa sur-le-champ les deux oreilles, menaçant de se tuer lui-même, s'ils poussaient plus loin leur violence. Les voleurs furent obligés, selon l'usage du pays, de se couper pareillement les oreilles, conjurant le guide d'en demeurer là, de se conserver la vie, pour n'être pas contraints d'égorger quelqu'un de leur troupe.

Voilà une coutume assez bizarre et qui vous surprendra : mais vous devez savoir que parmi ces Peuples la Loi du talion règne dans toute sa vigueur. S'il survient entr'eux quelque querelle, et que l'un, par exemple, s'arrache un œil ou se tue, il faut que l'autre en fasse autant, ou à soi-même, ou à quelqu'un de ses parens. Les femmes portent encore plus loin cette barbarie. Pour un léger affront qu'on leur aura fait, pour un mot piquant qu'on leur aura dit, elles iront se casser la tête contre la porte de celle qui les a offensées ; et celle-ci est obligée aussitôt de se traiter de la même façon : si l'une s'empoisonne en buvant le suc de quelque herbe venimeuse, l'autre qui a donné sujet à cette mort violente, doit s'empoisonner aussi ; autrement on brûlera sa maison, on pillera ses bestiaux, et on lui fera toute sorte de mauvais traitemens, jusqu'à ce que la satisfaction soit faite.

Ils étendent cette cruauté jusques sur leurs propres enfans. Il n'y a pas long-temps qu'à quelques pas de cette Eglise, d'où j'ai l'honneur de vous écrire, deux de ces barbares ayant pris querelle ensemble, l'un d'eux courut à sa maison, y prit un enfant d'environ quatre ans, et vint, en présence de son ennemi, lui écraser la tête entre deux pierres. Celui-ci, sans s'émouvoir, prend sa fille qui n'avait que neuf ans, et lui plonge le poignard dans le sein : *Ton enfant*, dit-il ensuite, *n'avait que quatre ans, ma fille en avait neuf, donne-moi une victime qui égale*

la mienne. Je le veux bien, répondit l'autre ; et voyant à ses côtés son fils aîné, qu'il était près de marier, il lui donne quatre ou cinq coups de poignard : non content d'avoir répandu le sang de ses deux fils, il tue encore sa femme pour obliger son ennemi à tuer pareillement la sienne. Enfin, une petite fille, et un jeune enfant qui était à la mamelle furent encore égorgés ; de sorte que dans un seul jour, sept personnes furent sacrifiées à la vengeance de deux hommes altérés de sang, et plus cruels que les bêtes les plus féroces.

J'ai actuellement dans mon Eglise un jeune homme qui s'est réfugié parmi nos Chrétiens, blessé d'un coup de lance que lui avait porté son père pour le tuer, et pour contraindre par-là son ennemi à tuer de même son propre fils. Ce barbare avait déjà poignardé deux de ses enfans dans d'autres occasions et pour le même dessein. Des exemples si atroces vous paraîtront tenir plus de la fable que de la vérité : mais soyez persuadé que loin d'exagérer, je pourrais vous en produire bien d'autres qui ne sont pas moins tragiques. Il faut pourtant avouer qu'une coutume si contraire à l'humanité, n'a lieu que dans la Caste des voleurs, et même que parmi eux plusieurs évitent les contestations, de crainte d'en venir à de si dures extrémités. J'en sais qui, ayant eu dispute avec d'autres prêts à exercer une telle barbarie, leur ont enlevé leurs enfans pour les empêcher de les égorger, et pour n'être

pas obligés eux-mêmes de massacrer les leurs.

Ces voleurs sont les maîtres absolus de toute cette contrée : ils ne paient ni taille ni tribut au Prince; ils sortent de leurs bois toutes les nuits, quelquefois au nombre de cinq à six cens personnes, et vont piller les peuplades de sa dépendance. En vain jusqu'ici a-t-il voulu les réduire. Il y a cinq ou six ans qu'il mena contr'eux toutes ses troupes ; il pénétra jusques dans leurs bois; et, après avoir fait un grand carnage de ces rebelles, il éleva une forteresse, où il mit une bonne garnison pour les contenir dans leur devoir ; mais ils secouèrent bientôt le joug. S'étant rassemblés environ un an après cette expédition, ils surprirent la forteresse, la rasèrent, ayant passé au fil de l'épée toute la garnison, et demeurèrent les maîtres de tout le pays.

Depuis ce temps-là ils répandent par-tout l'effroi et la consternation. A ce moment on vient de m'apprendre qu'un de leurs partis pilla, il y a quatre jours, une grande peuplade, et que les habitans s'étant mis en défense, le plus fervent de mes Néophytes y fut tué d'une manière cruelle; et il n'y a guère qu'un mois qu'un de ses parens plein de ferveur et de piété, eut le même sort dans une bourgade voisine. On compte plus de cent grandes peuplades que ces brigands ont entièrement ravagées cette année.

Quoiqu'il soit difficile que la Foi fasse de grands progrès dans un lieu où règnent des coutumes si détestables, j'y ai cependant un

assez grand nombre de Néophytes, sur-tout à *Velleour*, qui signifie en leur langue peuplade blanche. Ce qui m'a rempli de consolation dans le peu de séjour que j'y ai fait, c'est de voir qu'au centre même du vol et de la rapine, il n'y a aucun de ces nouveaux Fidèles qui participe aux brigandages de leurs compatriotes.

J'y ai eu pourtant un vrai sujet de douleur. Un des Idolâtres de cette grande peuplade me paraissait porté à embrasser le Christianisme ; il n'a aucun des obstacles qui en éloignent tant d'autres de sa Caste. Sa femme et ses enfans sont déjà Chrétiens, et s'ils manquent à faire chaque jour leurs prières ordinaires, il leur en fait aussitôt une sévère réprimande ; à force de les entendre réciter, il les a fort bien apprises. Enfin, il n'adore point d'Idoles, ni aucune des fausses Divinités qu'on invoque dans le pays. Avec de si belles dispositions, je croyais n'avoir nulle peine à le gagner entièrement à Jésus-Christ. Cependant quand je lui parlai de la nécessité du Baptême et de l'impossibilité où il était de faire son salut s'il ne se fesait Chrétien, il me parut incertain et chancelant sur le parti qu'il avait à prendre. Je l'embrassai plusieurs fois, en lui disant tout ce que je croyais pouvoir le toucher davantage; mes paroles arrachèrent quelques larmes de ses yeux ; mais elles ne purent arracher l'irrésolution de son cœur.

Voilà, mon Révérend Père, de ces Croix auxquelles un Missionnaire est bien plus sen-

sible qu'à celles que le climat, ou que la persécution des Infidèles fait souffrir. J'en ai eu beaucoup d'autres dont je voudrais vous faire le détail, sur-tout ces dernières années que la guerre, la famine et les maladies contagieuses ont désolé tout le pays ; mais la crainte que ma lettre n'arrive pas à Pondichery avant le départ des vaisseaux, m'oblige à la finir malgré moi.

J'espère tirer de grands secours des Catéchistes entretenus par les libéralités des personnes vertueuses qui se sont adressées à vous pour me faire tenir leurs aumônes ; elles auront par-là devant Dieu le mérite d'avoir contribué à la conversion et au salut de plusieurs Infidèles : aidez-moi à leur en témoigner ma reconnaissance.

J'oubliais de répondre à une question que votre Révérence me fait ; savoir : s'il y a des athées parmi ces Peuples. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'à la vérité il y a une secte de gens qui font, ce semble, profession de ne reconnaître aucune Divinité, et qu'on appelle *Naxtagher* ; mais cette secte a très-peu de partisans. A parler en général, tous les Peuples de l'Inde adorent quelque Divinité ; mais, hélas ! qu'ils sont éloignés de la connaissance du vrai Dieu ! Aveuglés par leurs passions encore plus que par le Démon, ils se forment des idées monstrueuses de l'Etre Suprême, et vous ne sauriez vous figurer à quelles infames créatures ils prodiguent les honneurs divins. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu dans l'antiquité d'Ido-

lâtrie plus grossière et plus abominable que l'Idolâtrie Indienne. Ne me demandez point quelles sont leurs principales erreurs, on ne peut les entendre sans rougir, et, certainement, vous ne perdez rien en les ignorant. Priez seulement le Seigneur qu'il me donne la vertu, le courage et les autres talens nécessaires au ministère dont il a daigné me charger, et qu'il m'envoie du secours pour m'aider à recueillir une si riche moisson. Je suis avec beaucoup de respect, etc.

LETTRE

Du Père Papin, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père le Gobien, de la même Compagnie.

A Bengale, le 18 Décembre 1709.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI compris par la dernière lettre que j'ai reçu de votre Révérence, que je lui ferais plaisir de lui communiquer les remarques que j'ai faites sur les diverses choses qui m'ont frappé dans ce pays; je voudrais que mes occupations m'eussent permis de vous satisfaire au point que vous le desirez. Ce que je

vous en écris aujourd'hui n'est qu'un petit essai de ce que je pourrai vous envoyer dans la suite, si vous me témoignez que vous en soyez content.

Au-reste, ce pays-ci est de tous ceux que je connaisse, celui qui fournit le plus de matière à écrire sur les arts mécaniques et sur la Médecine. Les ouvriers y ont une adresse et une habileté qui surprend. Ils excellent sur-tout à faire de la toile; elle est d'une si grande finesse, que des pièces fort longues et fort larges pourraient passer sans peine au travers d'une bague.

Si vous déchiriez en deux une pièce de mousseline, et que vous la donnassiez à raccommoder à nos Rentrayeurs, il vous serait impossible de découvrir l'endroit où elle aurait été rejointe, quand même vous y auriez fait quelque marque pour le reconnaître; ils rassemblent si adroitement les morceaux d'un vase de verre ou de porcelaine, qu'on ne peut s'apercevoir qu'il ait été brisé.

Les Orfèvres y travaillent en filigrane avec beaucoup de délicatesse; ils imitent parfaitement les ouvrages d'Europe, sans que la forge dont ils se servent, ni leurs autres outils, leur reviennent à plus d'un écu.

Le métier dont se servent les Tisserands ne coûte pas davantage; et, avec ce métier, on les voit, accroupis au milieu de leur cour ou sur le bord du chemin, travailler à ces belles toiles qui sont recherchées dans tout le monde.

On n'a pas besoin ici de vin pour faire de l'eau-de-vie ; on en fait avec du sirop, du sucre, quelques écorces et quelques racines, et cette eau-de-vie brûle mieux et est aussi forte que celle d'Europe.

On peint des fleurs et on dore fort bien sur le verre. Je vous avoue que j'ai été surpris en voyant certains vases de leur façon, propres à rafraîchir l'eau, qui n'ont pas plus d'épaisseur que deux feuilles de papier collées ensemble.

Nos bateliers rament d'une manière bien différente des vôtres ; c'est avec le pied qu'ils font jouer l'aviron, et leurs mains leur servent d'*hypomochlion* (1).

La liqueur que les Teinturiers emploient ne perd rien de sa couleur à la lessive.

Les laboureurs en Europe piquent leurs bœufs avec un aiguillon pour les faire avancer ; les nôtres ne font simplement que leur tordre la queue. Ces animaux sont très-dociles ; ils sont instruits à se coucher et à se relever pour prendre et pour déposer leur charge.

On se sert ici d'une espèce de moulin à bras pour rompre les cannes de sucre, qui ne revient pas à dix sous.

Un Emouleur fabrique lui-même sa pierre avec de la laque et de l'émeri.

Un Maçon carrèlera la plus grande salle d'une espèce de ciment, qu'il fait avec de

(1) Ce mot signifie point d'appui, ce qu'on met sous le levier pour le faire jouer.

la brique pilée et de la chaux, sans qu'il paraisse autre chose qu'une seule pierre, beaucoup plus dure que le tuf.

J'ai vu faire une espèce d'auvent, long de quarante pieds, large de huit, et épais de quatre à cinq pouces, qu'on éleva en ma présence, et qu'on attacha à la muraille, par un seul côté, sans y mettre aucun autre appui.

C'est avec une corde à plusieurs nœuds que les Pilotes prennent hauteur; ils en mettent un bout entre les dents, et, par le moyen d'un bois qui est enfilé dans la corde, ils observent facilement la queue de la petite ourse, qui s'appelle communément l'étoile du Nord ou l'étoile Polaire.

La chaux se fait d'ordinaire avec des coquillages de mer; celle qui se fait de coquilles de limaçon sert à blanchir les maisons, et celle de pierres, à mâcher avec des feuilles de Betel. On en voit qui en prennent par jour gros comme un œuf.

Le beurre se fait dans le premier pot qui tombe sous la main : on fend un bâton en quatre, et on l'étend à proportion du pot où est le lait; ensuite on tourne en divers sens ce bâton par le moyen d'une corde qui y est attachée; et au bout de quelque temps le beurre se trouve fait.

Ceux qui vendent le beurre ont le secret de le faire passer pour frais quand il est vieux et qu'il sent le rance. Pour cela on le fait fondre, on y jette ensuite du lait aigre et

caillé, et huit heures après on le retire en grumeaux, en le passant par un linge.

Les chimistes emploient le premier pot qu'ils trouvent pour revivifier le cinabre, et les autres préparations du mercure ; ce qu'ils font d'une manière fort simple. Ils n'ont point de peine à réduire en poudre tous les métaux ; j'en ai été témoin moi-même ; ils font grand cas du talc et du cuivre jaune, qui consume, à ce qu'ils disent, les humeurs les plus visqueuses, et qui lève les obstructions les plus opiniâtres.

Les Médecins sont plus réservés que ceux d'Europe à se servir du soufre ; ils le corrigent avec le beurre ; ils font aussi jeter un bouillon au poivre-long, et font cuire le pignon d'Inde dans le lait. Ils emploient avec succès contre les fièvres, l'aconit corrigé dans l'urine de vache, et l'orpiment corrigé dans le suc de limon.

Un Médecin n'est point admis à traiter un malade, s'il ne devine son mal, et quelle est l'humeur qui prédomine en lui ; c'est ce qu'ils connaissent aisément en tâtant le pouls du malade. Et il ne faut pas dire qu'il est facile de s'y tromper, car c'est une science dont j'ai moi-même quelque expérience.

Les maladies principales qui règnent dans ce pays-ci sont, 1.° le *Mordechin* ou le *Coléra-morbus* ; le remède qu'on emploie pour guérir ce mal est d'empêcher de boire celui qui en est attaqué, et de lui brûler la plante des pieds ; 2.° le *Sonnipat* ou la léthargie,

qui se guérit en mettant dans les yeux du piment broyé avec du vinaigre ; 3.° le *Pilhãĩ* ou l'obstruction de la rate, qui n'a point de remède spécifique, si ce n'est celui des *Joghis* (1). Ils font une petite incision sur la rate, ensuite ils insèrent une longue aiguille entre la chair et la peau ; c'est par cette incision qu'en suçant avec un bout de corne, ils tirent une certaine graisse qui ressemble à du pus.

La plupart des Médecins ont coutume de jeter une goutte d'huile dans l'urine du malade : si elle se répand, c'est, disent-ils, une marque qu'il est fort échauffé au-dedans ; si, au-contraire, elle demeure en son entier, c'est signe qu'il manque de chaleur.

Le commun du Peuple a des remèdes fort simples. Pour la migraine ils prennent, en forme de tabac, la poudre de l'écorce sèche d'une grenade broyée avec quatre grains de poivre. Pour le mal de tête ordinaire, ils font sentir, dans un nouet (2), un mêlange de sel ammoniac, de chaux et d'eau. Les vertiges qui viennent d'un sang froid et grossier, se guérissent en buvant du vin où on a laissé tremper quelques grains d'encens. Pour la surdité qui vient d'une abondance d'humeurs froides, ils font instiller une goutte de jus de limon dans l'oreille. Quand on a

---

(1) Pénitens Indiens.

(2) On appelle ainsi un paquet de quelque drogue enfermée dans un nœud de linge.

le cerveau engagé et chargé de pituite, on sent, dans un nouet, le cumin noir pilé. Pour le mal de dents, une pâte faite avec de la mie de pain et de la graine de stramonia, mise sur la dent malade, en étourdit la douleur. On fait sentir la matricaire ou l'absinthe broyée, à celui qui a une hémoragie. Pour la chaleur de poitrine et le crachement de sang, ils induisent un giraumont (1) de pâte qu'ils font cuire au four, et boivent l'eau qui en sort. Pour la colique venteuse et pituiteuse, ils donnent à boire quatre cuillerées d'eau, où on a fait bouillir de l'anis et un peu de gingembre, à diminution de moitié. Ils pilent aussi l'oignon cru avec du gingembre, qu'ils prennent en se couchant, et qu'ils gardent dans la bouche pour en sucer le jus. La feuille de concombre broyée les purge et les fait vomir, s'ils en boivent le jus. La difficulté d'uriner se guérit ici en buvant une cuillerée d'huile d'olive bien mêlée avec une pareille quantité d'eau. Pour le cours de ventre, ils font torréfier une cuillerée de cumin blanc et un peu de gingembre concassé, qu'on avale avec du sucre. J'en ai vu guérir les fièvres qui commencent par le frisson, en fesant prendre au malade, avant l'accès, trois bonnes pilules faites de gingembre, de cumin noir et de poivre-long. Pour les fièvres tierces, ils font prendre, pendant trois jours, trois

---

(1) Fruit des Indes qui a la forme d'une calebasse, et qui a le goût de citrouille.

cuillerées de jus de teucrium ou de grosse germandrée, avec un peu de sel et de gingembre.

Ce n'est là, mon Révérend Père, qu'une ébauche des observations que j'ai faites sur les Arts et la Médecine de ce pays. Si vous en souhaitez de nouvelles, ou si vous voulez un plus grand éclaircissement sur celles que je vous envoie, vous n'aurez qu'à me l'écrire; je me ferai un plaisir de vous satisfaire, et de vous témoigner le respect avec lequel je suis, dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

SECONDE LETTRE
DU PÈRE PAPIN.

A Chandernagor de Bengale,
en l'année 1711.

Je continue à vous faire part des remarques que j'ai faites sur la manière dont nos Indiens exercent la Médecine. Leurs remèdes sont simples, et j'en ai vu souvent des effets extraordinaires.

Pour soulager ceux qui sentent une grande douleur de tête avec des élancemens, nos Médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, et après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, et en frot-

tent fortement la fontaine de la tête : ils disent que rien n'est plus propre à rafraîchir le sang. Ils donnent aussi la même dose à boire pour la rétention d'urine.

Ils traitent les érysipèles de la tête en appliquant les sang-sues ; et pour les faire mordre, ils les irritent en les tirant avec les doigts trempés dans du son mouillé.

La chaux éteinte est ici d'un assez grand usage : ils l'appliquent aux tempes pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appliquent pareillement sur les piqûres de scorpions, de frelons, etc. Mais, pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, et les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une espèce d'emplâtre, qui tombe de lui-même quand il a fait son opération. Avant que d'appliquer ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur remède contre les vers du ventre, c'est un verre d'eau de chaux pris trois matins de suite. Pour les vers qui s'engendrent dans les plaies, ils mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac.

Le *Cucuma* ou *Terramerita*, n'est pas moins en usage que la chaux. Ils s'en frottent le front, le dedans des mains et le dessous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de Bengale broyée, mise dans un nouet (1), et sentie plusieurs

---

(1) Un nouet est un linge noué, dans lequel on renferme la drogue qu'on veut sentir ou faire bouillir.

fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, de la fièvre tierce. J'ai vu depuis un mois un de nos Médecins qui donnait dans un nouet la fleur entière et non froissée de *Leukantemum* ou camomille blanche à sentir pour le même mal ; et, deux heures avant l'accès, il prenait un nouet où il y avait une herbe froissée avec les doigts, dont il touchait légèrement le front, les tempes, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où l'on a coutume de saigner, les poignets, le dedans et le dehors de la main, l'ombilic, les lombes, les jarrets, le dessus et le dessous des pieds et la région du cœur. L'accès fut médiocre, et la fièvre ne revint plus. Je crois que ce nouet était rempli de feuilles de haricots du pays, car ils n'emploient pas ceux de l'Europe.

Je ne sais pas où un Chirurgien Allemand, qui était sur les vaisseaux Hollandais, avait appris que les haricots sont très-utiles contre le scorbut : il en ordonnait le bouillon aux plus malades ; aux autres, il les fesait manger fricassés avec de l'huile, et il les guérissait.

Les habiles Médecins jugent de la grandeur du mal par le pouls, le commun en juge par le froid ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans quand la chaleur domine au-dehors. Alors ils sont inexorables, pour ne point permettre de boire, de crainte du *sannipat*; c'est une espèce de léthargie qui, sans troubler beaucoup la raison, cause la mort en peu de temps.

De toutes les fièvres, ils ne craignent que la double tierce : pour celles qui commencent par le frisson et par le tremblement, ils font avaler une espèce de bouillie de riz cuit avec une cuillerée de poivre entier, et une tête d'ail concassée. Ce remède fait suer les malades, et les délivre de la soif. Quand on a froid au corps et chaud aux mains et aux pieds, ils ordonnent de prendre trois matins de suite trois cuillerées du suc d'une petite herbe, que je crois être le Chamædris rampant, avec du jus de gingembre vert : peut-être que le gingembre sec avec du sucre aurait le même effet que le vert.

Il y en a qui, pour décharger les poumons d'une pituite crasse et visqueuse, veulent qu'on fume, au lieu de tabac, l'écorce sèche de la racine de verveine. D'autres, pour inciser cette humeur dans la toux, font torréfier parties égales de clous de canelle et de poivre-long qu'ils mêlent avec du miel corrigé par une tête de clou rougie au feu ; cette composition étant faite, ils en mettent de temps-en-temps sur la langue.

J'ai vu des Persans qui, pour nettoyer les vaisseaux salivaires et les amygdales d'une humeur épaisse et gluante, se gargarisaient avec une décoction de lentilles, et ils s'en trouvaient bien.

Je connais un Indien qui a au milieu du front la cicatrice d'une profonde brûlure, qu'on lui fit à l'âge de douze ans pour le guérir de l'épilepsie. On le brûla jusqu'à l'os avec un bouton d'or dans le paroxisme,

et il fut parfaitement guéri. Ils ont encore un autre remède plus aisé. Dans le commencement du paroxisme ils appliquent derrière la tête, dans l'endroit où les deux gros muscles qui la relèvent se séparent, deux ou quatre grosses sang-sues; et, si elles ne produisent rien, ils en ajoutent d'autres, jusqu'à ce que le malade revienne à lui.

Quand on est travaillé d'un cours de ventre avec tranchées et glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis dès la veille au soir une cuillerée de cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concassé et grillé comme du café. Si c'est un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'*opium* avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils posent sur l'ombilic.

Ils froissent les écailles d'huître sur une pierre avec de l'eau, et ils en font un liniment, dont ils se servent pour l'enflure du scrotum : ils emploient le même remède pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire suer un malade, ils le font asseoir sur un siége, ils lui couvrent tout le corps excepté la tête, et dessous ils mettent de l'eau chaude où l'on a fait bouillir le *stramonium*, la grosse germandrée, l'*éryssimum*, etc. Je crois qu'ils y mettraient du buis s'ils en avaient, car le buis épineux que nous avons à Bengale n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a ici une maladie assez commune, accompagnée de sueurs extraordinaires qui causent la mort. Le remède est de donner des

cordiaux et de semer dans le lit du malade quantité de semence de lin; laquelle, mêlée avec la sueur, fait un mucilage qui resserre les pores par sa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, et ils en bassinent l'endroit où est la dartre. On en est guéri en trois semaines; on sent de la fraîcheur en appliquant ce remède.

Ils guérissent le *panaris* fort aisément. Ils font mortifier sur la braise un morceau de la feuille d'une espèce de lis qui croît à Bengale : ils le mettent sur le mal deux fois le jour : au bout de trois jours le pus est formé. Ce remède cause beaucoup de douleur. Ils emploient le même remède pour résoudre les furoncles et les duretés, et pour les faire percer. Je m'en suis servi moi-même pour un abcès caché sous les muscles du bras : je le fis sortir avec un cataplasme d'oignons et de gingembre vert fricassés dans l'huile de moutarde. Quand l'abcès parut, les feuilles de lis le dissipèrent entièrement. Ce cataplasme se met sur les parties attaquées de la goutte, et sur le ventre pour la colique venteuse.

Le scorbut n'est pas inconnu dans ces contrées : on le nomme *Jari*. Nos Médecins purgent d'abord celui qui en est attaqué, après quoi ils lui font boire une liqueur composée de jus d'oignon, de gingembre vert et de grand basilic, parties égales. Leur gargarisme se fait avec du miel et du jus de

limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulcères qui sont dans les entrailles.

Il y a ici un autre mal fort commun, qu'on appelle *Agrum*. La langue se fend et se coupe en plusieurs endroits : elle est quelquefois rude, et semée de tâches blanches. Nos Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, à ce qu'ils disent, d'une grande chaleur d'estomac. Pour remède, ils donnent à mâcher du basilic à graine noire, ou bien ils en font avaler le suc ferré avec la tête d'un clou. Quelquefois ils donnent à boire le jus de la grosse menthe.

Il y a encore ici une sorte d'ulcères, qu'ils appellent fourmillière de vers : et, en effet, ce sont plusieurs ulcères qui se communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un se guérit et l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent sur la partie malade de petites lames de plomb percées en plusieurs endroits, et sur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres : les vers passent par les trous du plomb et se jettent dans le fruit qu'on ôte aussitôt, et alors l'ulcère se guérit.

Un Chirurgien du pays m'a dit, il y a peu de jours, qu'il venait de guérir un ulcère corrosif et très-infect qu'avait un Indien au-dessus du pied, en lui mettant une couche de tabac grossièrement pulvérisé de l'épaisseur d'une pièce de quinze sous, et du sel pilé d'une égale épaisseur. On lui appliqua ce remède tous les matins, et il fut guéri en vingt jours.

LETTRE

Du Père Faure, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père de la Boësse, de la même Compagnie.

A la sortie du détroit de Malaca, dans le golfe de Bengale, à bord de Lys-Brillac, le 17 Janvier 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

JE suis parti de France dans le dessein d'aller à la Chine, où j'étais destiné par mes Supérieurs ; et vous n'ignorez pas l'attrait particulier que j'avais pour cette Mission. Je me vois maintenant comme fixé dans les Indes orientales, m'étant engagé de travailler à la conversion d'un nouveau Peuple qui habite un assez grand nombre d'îles dans le golfe de Bengale, où on n'a pas pu encore porter la lumière de l'Evangile. Ce changement vous surprendra, et peut-être ne serez-vous pas fâché de savoir ce qui a donné lieu à cette nouvelle entreprise.

Ce fut le 5 de Novembre 1708, que je m'embarquai avec le Père Cazalets, sur l'Aurore, frégate du Roi, commandée par M. de la Rigaudière, Officier d'un vrai mérite,

et

et qui nous a comblés d'honnêtetés. Il en avait déjà usé de la même manière à l'égard de plusieurs autres Missionnaires de notre Compagnie qu'il a passés aux Indes, et nous ne saurions trop lui en marquer notre reconnaissance.

Notre bâtiment était destiné à porter des ordres de la Cour d'Espagne en divers endroits de l'Amérique. Nous allâmes d'abord à Carthagène, et ensuite à la Véra-Cruz. De là nous continuâmes notre voyage par terre jusqu'à Mexico, où nous nous joignîmes à plusieurs autres Missionnaires qui étaient sur le point de partir pour les Philippines.

Nous mîmes à la voile le 30 de Mars 1709. Nous étions vingt-trois Jésuites, et le 11 de Juin de la même année nous découvrîmes les îles Marianes, consacrées par le sang de plusieurs de nos Martyrs, dont le plus illustre a été le vénérable Père Diego Luiz de Sanvitores, Fondateur de cette Mission. Nous ne fîmes de séjour qu'autant qu'il était nécessaire pour y prendre quelques rafraîchissemens ; mais nous n'en sortîmes pas un pareil nombre de Jésuites : on y en laissa six dont on avait un extrême besoin pour le soulagement des anciens Missionnaires, la plupart cassés de vieillesse et hors d'état de vaquer aux fonctions de leur ministère.

Après avoir quitté les îles Marianes, il ne nous restait plus que trois cens lieues à faire pour arriver aux Philippines. Les cal-

mes qui nous prirent sur la fin de notre navigation déterminèrent les Officiers et les Pilotes à gagner le port de *Palapa*, où ils avaient dessein de rester jusqu'au commencement de la mousson. C'est ce qui nous obligea de sortir du vaisseau pour entrer dans de petits bâtimens, sur lesquels nous pouvions ranger la terre de fort près, et poursuivre notre voyage à couvert du vent.

Les habitans des Philippines nomment ces bâtimens *caracoas*. C'est une espèce de petite galère à rames et à voiles, ayant sur les côtés deux aîles faites de grosses cannes pour rompre les vagues de la mer et pour se soutenir sur l'eau. Triste et périlleuse manière de voguer, où, durant trois semaines, nous courûmes plus de risque de périr, que nous n'en avions couru en sept mois de temps que nous mîmes à traverser les vastes mers du Nord et du Sud. Car des trois *caracoas* sur lesquelles on avait distribué toute la troupe des Missionnaires, la plus grande fit naufrage, et sept Jésuites qui y étaient, auraient été engloutis dans les eaux, sans les soins empressés que se donnèrent les Indiens pour les sauver à la nage.

Les deux autres *caracoas* dans l'une desquelles je me trouvais, ne furent pas épargnées de la tempête. De sorte que ne pouvant plus résister à la fureur du vent, ni nous soutenir contre la violence du flot, nos Pilotes firent vent arrière, et mirent notre cap sur un port que nous gagnâmes heureusement.

Nous continuâmes notre route par terre jusqu'à *Carité*, petite Ville éloignée de trois lieues de Manille. Nous eûmes la consolation de passer par plusieurs Paroisses de cette nouvelle Chrétienté, qui me paraît la plus florissante de toute l'Inde. J'admirai plus d'une fois la ferveur de ces Peuples nouvellement convertis à la Foi, et la docilité avec laquelle ils obéissent à la voix de leurs Pasteurs. La jeunesse de l'un et de l'autre sexe se rend constamment deux ou trois fois par jour à l'Eglise pour s'instruire des principes de la Religion, et pour y chanter les louanges de Dieu. Les chefs de famille se gouvernent dans leur domestique par l'avis des Missionnaires, et de là vient qu'on ne voit guère de différends parmi eux, ou, s'il en survient quelqu'un, il se termine toujours sans procès, et pour l'ordinaire à la satisfaction des deux parties. Presque tous ces insulaires sont partagés en huit cens Paroisses que gouvernent différens Missionnaires, dont les travaux sont bien récompensés par les grands exemples de vertu que donnent leurs Néophytes.

Quand je pense à l'état florissant de cette Mission, je le regarde comme l'effet du zèle et de la piété des Rois d'Espagne, qui, en conquérant ces îles, ont bien plus envisagé les intérêts de la Religion que leurs intérêts propres : si toutefois les intérêts d'un Prince Chrétien peuvent se séparer de ceux de la Religion.

Je l'attribue ensuite au mérite personnel

des Ecclésiastiques et des Religieux qui ont cultivé jusqu'à présent, et qui cultivent encore cette portion de l'héritage de Jésus-Christ : car toutes les Communautés qui sont à Manille, ont un soin particulier de ne fournir à cette Mission que d'excellens sujets, dont le zèle a toujours été soutenu par une conduite si régulière, qu'elle a mérité à un fort grand nombre la glorieuse réputation de Saint, et le précieux surnom d'Apôtre.

Enfin, il me semble que ce qui a le plus contribué au bien de l'Eglise des Philippines, c'est le partage qu'on y a fait de toutes ces îles entre les Prêtres séculiers et réguliers ; en sorte que les uns se trouvent les seuls Pasteurs d'une Province, sans que les autres y aient aucune part. De là naît une paix inaltérable entre tous les ouvriers Evangéliques, qui, loin des disputes et des contestations, s'occupent uniquement de la sanctification des ames qui leur ont été confiées, et qui sont aussi unis les uns avec les autres, que s'ils étaient tous du même Ordre.

Rien ne m'a plus touché à Manille que le courage extraordinaire qu'a fait paraître M. l'Abbé de Sidoti, qui vient de pénétrer heureusement dans le Japon pour y prêcher l'Evangile. Les circonstances d'une action si généreuse sont trop édifiantes pour ne vous en pas faire le détail.

Il y a quelques années que ce digne Ecclésiastique partit de Rome, qui est le lieu de sa naissance, pour se rendre à Manille,

d'où il espérait passer plus aisément dans l'Empire du Japon. Il demeura deux ans aux Philippines dans l'exercice continuel de toutes les vertus d'un homme vraiment Apostolique.

Aidé de la protection de M. le Gouverneur de Manille, il se fit construire un vaisseau des aumônes qu'il avait ramassées, et par-là il se trouva en état d'exécuter son entreprise.

Ce fut au mois d'Août de l'année 1709, qu'il partit de Manille avec Don Miguel de Eloriaga, Capitaine fort expérimenté, qui s'était offert de le conduire; et il arriva à la vue du Japon le 9 d'Octobre. Ils approchèrent des terres le plus près qu'ils purent. Ayant aperçu une barque de pêcheurs, ils furent d'avis d'envoyer quelqu'un dans la chaloupe pour prendre langue. On se servit pour cela d'un Japonais Gentil qui accompagnait M. de Sidoti, et qui avait promis à M. le Gouverneur d'entrer avec le Missionnaire dans le Japon, et de le tenir caché, s'il en était besoin. Le Japonais ayant abordé la barque des pêcheurs, leur parla quelque-temps; mais il fut tellement intimidé de leur réponse, qu'il ne voulut jamais permettre aux Espagnols de s'approcher plus près des pêcheurs, quoique ceux-ci témoignassent par divers signes qu'il n'y avait rien à craindre.

Le Japonais étant retourné au vaisseau, M. de Sidoti l'interrogea en présence des Officiers Espagnols. Toute sa réponse fut

qu'ils ne pourraient entrer dans le Japon sans s'exposer à un danger manifeste d'être découverts ; qu'ils n'auraient pas plutôt mis pied à terre, qu'on se saisirait d'eux pour les mener devant l'Empereur ; et que ce Prince étant cruel et sanguinaire, les ferait expier sur-le-champ dans les plus affreux supplices.

Le trouble qui parut sur son visage, et quelques paroles qui lui échappèrent, firent juger qu'il avait communiqué aux pêcheurs Japonais le dessein de M. de Sidoti : sur quoi cet Abbé se retira à l'écart pour prier le Seigneur de lui inspirer le parti qu'il avait à prendre. Il récita son Office avec beaucoup de tranquillité, et fit ensuite sa méditation.

Sur les cinq heures du soir, ses prières finies, il vint trouver le Capitaine pour lui faire part de sa dernière résolution. « L'heureux moment est venu, Monsieur, lui » dit-il, après lequel je soupire depuis tant » d'années : nous voilà aux portes du Japon ; » il est temps de disposer toutes choses pour » me mettre dans une terre si desirée : vous » avez eu la générosité de me conduire à » travers une mer qui vous était inconnue, » et que tant de naufrages ont rendue fa- » meuse ; daignez achever votre ouvrage ; » laissez-moi seul au milieu d'un Peuple » qui, à la vérité, est ennemi du nom Chré- » tien, mais que j'espère soumettre au joug » de l'Evangile : je m'appuie, non sur mes » propres forces, mais sur la grâce toute- » puissante de Jésus-Christ, et sur la pro-

» tection de tant de Martyrs, qui, dans le » siècle passé, versèrent leur sang pour la » défense de son nom. »

Quoique Don Eloriaga fût très-disposé à seconder les vœux de M. l'Abbé de Sidoti, il ne laissa pas de lui représenter qu'il jugeait plus à propos de différer le débarquement de quelques jours; qu'il était probable que son dessein était connu de ces pêcheurs, avec qui le Japonais Gentil s'était entretenu; qu'ils ne manqueraient pas de l'observer, afin de se saisir de sa personne, aussitôt qu'il aurait mis le pied sur les terres du Japon; qu'enfin on ne courait aucun risque de chercher un autre parage où il serait plus sûr pour lui de débarquer.

Toutes ces raisons ne firent aucune impression sur l'esprit de M. de Sidoti : il répondit au Capitaine, que le vent étant favorable, il fallait en profiter; que plus on différerait, plus on l'exposerait à être découvert; que son parti était pris, et qu'il le conjurait de ne point mettre d'obstacle à l'œuvre de Dieu. Le Capitaine se rendit aux instances du Missionnaire, et fit disposer toutes choses pour le mettre à terre durant l'obscurité de la nuit.

Cependant M. l'Abbé de Sidoti écrivit plusieurs lettres : il récita le chapelet avec tous les gens de l'équipage, selon la coutume qui s'observe dans les vaisseaux Espagnols : il leur fit ensuite une courte exhortation, à la fin de laquelle il demanda publiquement pardon à tous les assistans, des mauvais exem-

ples qu'il avait pu leur donner, et en particulier aux enfans, de ne les avoir pas instruits avec assez de soin des principes de la doctrine Chrétienne. Enfin, il baisa les pieds des Officiers, des soldats et des esclaves qui se trouvèrent dans le vaisseau.

Il était près de minuit, lorsqu'il descendit dans la chaloupe avec le Capitaine et sept autres Espagnols qui voulurent l'accompagner. Il fut en oraison durant tout le trajet : enfin, il gagna la terre avec assez de peine, parce que la rive où il lui fallut aborder, était fort escarpée.

Aussitôt qu'il fut sorti de la chaloupe, il se prosterna pour baiser la terre, et pour remercier Dieu de la grâce qu'il lui avait faite de surmonter toutes les difficultés qui s'opposaient à son entrée dans le Japon. Ceux qui l'accompagnaient, voulurent le suivre un peu avant dans les terres. Don Carlos de Bonio qui était du nombre, et à qui on avait confié le paquet de M. l'Abbé de Sidoti, eut la curiosité de voir ce qui y était contenu : il l'ouvrit, et il y trouva pour tout meuble une chapelle, une boîte qui renfermait les saintes huiles, un bréviaire, l'imitation de Jésus-Christ, deux grammaires Japonaises, quelques autres livres de piété, un crucifix du Père Michel Mastrilly, Jésuite, un portrait de la sainte Vierge, et diverses estampes de Saints (1).

(1) Voyez à la fin de cette lettre une note sur l'Abbé de Sidoti. Elle est trop longue pour être placée ici à la marge.

Après avoir marché quelque temps ensemble, il fallut se séparer. Ce fut avec bien de la peine que Don Eloriaga obligea M. l'Abbé de Sidoti à recevoir par aumône quelques pièces d'or, dont il pourrait avoir besoin pour engager les Japonais à lui être favorables. Tandis qu'il avançait dans les terres, les Espagnols regagnèrent le rivage, et entrèrent dans leur chaloupe. Ils ne joignirent leur vaisseau que vers les huit heures du matin ; et après avoir couru quelques risques sur des pointes de rochers et sur des bancs de sable, ils arrivèrent enfin à Manille le 18 d'Octobre.

Le même Capitaine Don Eloriaga partit le mois passé avec le Père Sicardi et un autre Missionnaire Jésuite, pour aller découvrir les îles de *Los-Palaos*, qu'on appelle autrement les nouvelles Philippines. Le Père Serrano, avec plusieurs autres Jésuites, se dispose à suivre ces deux Missionnaires, pour travailler avec eux à la conversion d'un grand Peuple qui habite ces îles nouvellement découvertes.

Je me flattais, en arrivant à Manille, de me voir bientôt à la Chine, où j'aspirais depuis si long-temps, et dont nous n'étions éloignés que de deux cent cinquante lieues. Quelques obstacles qui survinrent, me déterminèrent à prendre ma route par les Indes Orientales, et à profiter de la commodité d'un vaisseau qui fesait voile vers la côte de Coromandel. Je me séparai du Père Cazalets, qui, de son côté, prit des mesures avec

le Père Nyel, pour s'embarquer sur les premiers vaisseaux qui iraient de Manille à la Chine.

En prenant ce parti, je m'engageais à faire encore plus de seize cens lieues; mais j'étais soutenu par l'espérance que mon voyage serait terminé en moins d'un an. Il se termina en effet bien plutôt et d'une autre manière que je n'espérais : car peu après mon arrivée aux Indes, je pris de nouveaux engagemens avec les Supérieurs de ce pays-là, pour l'exécution du projet qu'on avait formé depuis long-temps d'annoncer Jésus-Christ aux Infidèles qui habitent les îles de Nicobar.

Ces îles sont situées à l'entrée du grand golfe de Bengale, vis-à-vis l'une des embouchures du détroit de Malaca. Elles s'étendent depuis le septième degré jusques vers le dixième de latitude Nord. La principale de ces îles s'appelle *Nicobar*, et elle donne son nom à toutes les autres, quoiqu'elles aient outre cela un nom particulier. Comme c'est à celle-là que vont mouiller les vaisseaux des Indes, et que les Peuples qui l'habitent, paraissent plus traitables que ceux des autres îles, nous avons jugé à propos d'y faire notre premier établissement.

Voici ce que j'ai appris de ces îles sur le rapport de ceux qui en ont quelque connaissance. L'île de *Nicobar* n'est éloignée d'*Achen* que de trente lieues. Son terroir, de même que celui des autres îles, est assez fertile en diverses sortes de fruits : mais il n'y croît ni blé, ni riz, ni aucune autre sorte

de grain ; on s'y nourrit de fruits, de poissons et de racines fort insipides appelées *ignames*. Il y a pourtant des poules et des cochons en assez grande quantité : mais ces Insulaires n'en mangent point ; ils les échangent, lorsque quelque vaisseau passe, pour du fer, du tabac et de la toile : ils vendent de la même manière leurs fruits, et leurs perroquets qui sont fort estimés dans l'Inde, parce qu'il n'y en a point qui parlent si distinctement. On y trouve encore de l'ambre et de l'étain, et c'est à quoi se terminent toutes leurs richesses.

Tout ce que j'ai pu connaître de la Religion des Nicobarins, c'est qu'ils adorent la Lune, et qu'ils craignent fort les Démons dont ils ont quelque grossière idée. Ils ne sont point divisés en diverses castes ou tribus, comme les Peuples de Malabar et de Coromandel. Les Mahométans même n'ont pu y pénétrer, bien qu'ils se soient répandus si aisément dans toute l'Inde, au grand préjudice du Christianisme. On n'y voit aucun monument public qui soit consacré à un culte Religieux. Il y a seulement quelques grottes creusées dans les rochers, pour lesquelles ces Insulaires ont une grande vénération, et où ils n'osent entrer de peur d'y être maltraités du Démon.

Je ne vous dirai rien des mœurs, de la police et du gouvernement des Nicobarins, car personne n'a pénétré assez avant dans leur pays, pour en être bien instruit. Si je suis assez heureux pour en être écouté, et pour

leur faire goûter les vérités que je vais leur prêcher, j'aurai soin de vous informer exactement de tout ce qui les regarde.

Lorsque j'arrivai à Pondichery, on pensait sérieusement aux moyens de travailler à la conversion de ces Insulaires. Mais comme on ne voulait pas ôter à la Mission de *Carnate*, ni a celle de *Maduré*, les ouvriers qui y étaient nécessaires, on attendait de nouveaux secours pour cette entreprise. L'ayant su, je m'offris aux Supérieurs, je les pressai même et ils se rendirent à mes instances. J'eus donc le bonheur d'être choisi avec le Père Bonnet pour mettre la première main à une si bonne œuvre, dès qu'il se trouverait une occasion de passer à ces îles.

Nous attendions avec impatience que quelques vaisseaux fissent voile vers le détroit de Malaca, lorsque tout-à-coup on en vit mouiller quatre, dont deux étaient destinés à aller croiser dans ce détroit. Cette petite escadre était commandée par M. Raoul, à qui nous fîmes l'ouverture de notre dessein. Il l'approuva, et nous accorda avec bonté la grâce que nous lui demandions, de nous recevoir dans quelqu'un de ses vaisseaux. J'entrai en qualité d'Aumônier dans le Lys-Brillac que commandait M. du Demaine. M. Raoul voulut avoir le Père Bonnet avec lui dans le Maurepas.

Après deux mois employés en diverses courses qu'il est inutile de rapporter, nous mîmes à la voile pour repasser devant Malaca,

et doubler un Cap appelé *Rachado*. Nous serons bientôt à la vue des îles *Nicobar*, où j'espère, avec la grâce du Seigneur, m'employer tout entier à la conversion de ce pauvre Peuple qui m'est échu en partage. Dieu qui a toujours usé envers moi de ses grandes miséricordes, m'inspire une pleine confiance en sa toute-puissante protection : et c'est ce qui me fait envisager sans crainte les périls que nous allons courir au milieu d'une Nation barbare.

Que je serais heureux, mon Révérend Père, si, quand vous recevrez ma lettre, j'avais déjà été digne de souffrir quelque chose pour Jésus-Christ ! mais vous me connaissez trop bien, pour n'être pas persuadé qu'une pareille grâce est réservée à d'autres qui la méritent mieux que moi. Quoi qu'il en soit de mon sort à venir, vous apprendrez l'an prochain de mes nouvelles ou par mes propres lettres, si je suis encore en vie, ou par les lettres de nos Pères de Pondichery, si je ne suis plus en état de vous écrire moi-même. Je suis avec respect dans l'union de vos saints sacrifices, etc.

Voici ce qu'on a appris depuis le débarquement des deux Missionnaires dans les îles de Nicobar. Au retour du détroit de Malaca, les deux vaisseaux passèrent, par sept degrés de la ligne, à la vue d'une des îles que M. du Demaine alla ranger. Il fit aussitôt équiper sa chaloupe pour mettre les Pères à bord de cette île. La séparation ne se put faire

sans beaucoup de larmes. Tout l'équipage fut attendri de voir avec quelle joie les deux Missionnaires allaient se livrer à la merci d'un Peuple féroce, dans des îles si peu pratiquées, et tout-à-fait dépourvues des choses nécessaires à la vie. Le vaisseau mit en panne, et tout le monde conduisit des yeux la chaloupe qui côtoya l'île fort long-temps, sans pouvoir trouver d'endroit où débarquer, ensorte même que l'Officier qui commandait la chaloupe, songeait déjà à retourner à son vaisseau. Les Pères le conjurèrent avec instance de ne point perdre courage : ils côtoyèrent donc l'île encore quelque-temps; et enfin on trouva un lieu assez commode, où l'on fit débarquer les Missionnaires, avec un petit coffre où était leur chapelle et un sac de riz dont M. du Demaine leur avait fait présent. Aussitôt qu'ils se virent dans l'île, ils se mirent à genoux, firent leur prière et baisèrent la terre avec respect, pour en prendre possession au nom de Jésus-Christ. Ensuite, après avoir caché leur chapelle et leur sac de riz, ils s'enfoncèrent dans les bois, pour y aller chercher les Insulaires. Nous n'apprendrons quel aura été leur sort, que par les premiers vaisseaux qui passeront par-là. On a su seulement ces particularités de M. du Demaine, qui a ajouté qu'avant que de débarquer les Missionnaires, il avait aperçu un de ces Barbares, les flèches en main, qui, après les avoir regardés fièrement, et assez long-temps, s'était ensuite retiré dans le fond du bois.

NOTE.

Ce fut dans la grande île Nicobare appelée Chambolan, la plus près d'Achen, que débarquèrent d'abord les deux Missionnaires. Ils employèrent environ deux ans et demi à y prêcher l'Evangile ; mais on ne peut pas dire au juste quel fut le fruit de leurs prédications.

De là ils passèrent aux autres îles, et principalement à celle qui s'appelle Nicobary, laquelle est située par les huit degrés trente minutes de latitude Nord. Ces Insulaires sont doux, affables et beaucoup plus traitables que les Peuples des îles voisines. Pendant dix mois de séjour que les Missionnaires firent dans cette île, ils y donnèrent une si haute idée de leur vertu, que les habitans ne les virent partir qu'avec un regret extrême. Ces pauvres gens représentèrent inutilement aux deux Pères le risque qu'ils allaient courir de leur vie en s'abandonnant à des Peuples féroces et inhumains. Ils ne purent rien gagner sur leur esprit, et ils furent contraints, pour ne leur pas déplaire, de les conduire contre leur gré à Chambolan, ou à quelqu'autre île voisine, car on n'a pas pu vérifier ce fait.

Les Missionnaires y furent à peine quinze jours qu'ils y finirent leur vie, sans doute par une mort violente et cruelle, comme l'ont reproché dès-lors, et comme le reprochent encore aujourd'hui les habitans de Nicobary à ceux de Chambolan, et ceux-ci ne s'en défendent que par de mauvaises défaites.

Il semble même que l'image de leur crime est toujours présente à leurs yeux : la frayeur les saisit à la vue du pavillon blanc, lorsqu'un de nos brigantins parut dans le canal de Saint-

Georges qui passe auprès de cette île. Ils furent même plus d'une heure sans vouloir donner à bord, criant de leurs pirogues et priant en mauvais Portugais qu'on ne leur fît point de mal.

Nos gens qui ne savaient point encore ce qu'ils apprirent depuis dans les îles voisines, n'eurent pas de peine à leur promettre une sûreté entière; mais la contenance de ces barbares, lorsqu'on leur demanda des nouvelles des Missionnaires, fit juger que ces Pères avaient été massacrés. Le Chef des Indiens répondit en tremblant qu'il n'en avait nulle connaissance, un autre le tira par le bras; tous parurent déconcertés et consternés.

C'est ainsi que nos Français vers 1715 quittèrent l'île de Chambolan, et passèrent à Nicobary, où ils apprirent tout ce que nous venons de rapporter, et que nous avons extrait de l'Épître dédicatoire du treizième recueil de la première édition. (*a*)

Dans celle du 16.e recueil il est encore fait mention de ces deux Missionnaires, et l'on rapporte qu'ils moururent accablés de diverses maladies, et sur-tout de maux d'estomac et de flux de ventre.

Seconde note.

Jean-Baptiste Sidoti, Prêtre, né à Palerme en Sicile, s'étant dès sa plus tendre jeunesse appliqué à apprendre à Rome la langue du Japon, obtint du Pape une Mission pour cet Empire, et partit en 1702 pour se rendre par l'Arabie aux Indes Orientales. Il arriva après beaucoup de

(*a*) Ces divers recueils, qui pour la plupart ne formaient que des demi-volumes, dans lesquels les lieux et les dates étaient également confondus, sont méthodiquement réunis aujourd'hui en 26 vol., par ordre de Mission.

peines et de fatigues à Manille ; de là il fut transporté de nuit par une chaloupe Epagnole à Jaconissa sur les côtes du Japon.... Sidoti fut pris immédiatement après avoir débarqué et conduit à Nangasaki, où l'on pria les Hollandais du comptoir de se trouver à l'interrogatoire que Sidoti devait subir......

Ils virent un grand homme sec, âgé d'environ quarante ans, les fers aux mains, mais qui lui furent ôtés, pâle, les cheveux noirs, retroussés mal-proprement, à la manière des Japonais..... Il portait un habit de soie à la Japonaise par-dessus une chemise blanche, avec une petite chaîne d'or au cou, au bout de laquelle pendait une grande croix d'un bois brun avec un Christ doré, il tenait à la main son chapelet et deux livres sous le bras. Dans un sac bleu qu'on lui avait ôté, se trouvait tout ce qui était nécessaire pour dire la Messe, les saintes huiles, un morceau de la vraie Croix, des ornemens, des médailles bénites, etc. Enfin le Bref du Pape, signé par le Cardinal de saint Clément....

Les réponses de Sidoti à son interrogatoire, loin de marquer le moindre égarement d'esprit, portaient au-contraire l'empreinte d'un jugement sain et d'une constance singulière. Lorsqu'on lui demanda s'il avait déjà parlé de la Religion chrétienne aux Japonais, il répondit en leur langue, qu'il parlait avec une extrême facilité : certainement, puisque c'est là le but de mon voyage.... s'étant aperçu au milieu de son interrogatoire que les Japonais prenaient dans leurs mains plusieurs des pièces qui se trouvaient dans le sac bleu, il les pria de ne point toucher à ces choses sacrées, ce qui lui fut d'abord accordé. Les Gouverneurs eurent même la bonté de lui faire donner des habits plus con-

venables à la saison rigoureuse qui s'approchait, après quoi il fut envoyé de Nangasaki à Jedo, où il resta quelques années en prison, et s'occupa constamment de la propagation de la Foi; il baptisa même plusieurs Japonais qui le vinrent voir, ce qui étant parvenu à la connaissance du Gouvernement, on mit à mort tous les nouveaux convertis, et Sidoti fut muré dans un trou de quatre à cinq pieds de profondeur, où on lui donnait à manger par une petite ouverture, jusqu'à ce qu'il mourût enfin de l'infection et de la pourriture. Voyez *les Recherches historiques sur l'état de la Religion chrétienne au Japon, relativement à la Nation Hollandaise, par le Baron Onno-Swier de Haren. A Paris chez Couturier père, aux Galeries de Louvre, année* 1778.

LETTRE

Du Père de Sant Jago, Missionnaire de la Compagnie de Jésus dans le Royaume de Maissour, aux Indes Orientales, au Révérend Père Manoël Saray, Provincial de la Province de Goa.

A Capinagari, le 8 d'Août 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

LE Père Dacunha est le premier Missionnaire que Votre Révérence ait envoyé dans la Mission de *Maissour*, depuis qu'elle gouverne la Province. Il a cultivé cette nouvelle vigne pendant trois ans, avec un zèle

infatigable, au milieu de plusieurs persécutions, et il vient enfin de mourir des blessures qu'il a reçues pour la défense des vérités de la Foi. Je puis mieux que personne vous instruire des circonstances de sa mort, puisque j'ai été témoin oculaire de bien des choses, et que d'ailleurs j'en ai entendu beaucoup d'autres de la bouche même du Missionnaire, et de ceux qui ont été les Fidèles compagnons de ses travaux et de ses souffrances.

L'ancienne Eglise que le Père Dacunha avait sur les terres du Roi de *Cagonti*, ayant été brûlée par les Mahométans, il forma le dessein d'en construire une plus vaste, et qui pût contenir un plus grand Peuple; car le Christianisme fesait chaque jour de nouveaux progrès. Il n'eut pas de peine à en obtenir la permission du Chef de la Bourgade; ainsi dès qu'il eut trouvé un lieu et une situation convenables, il commença la construction de l'édifice.

Comme il n'avait pas encore de maison pour loger, il se retirait dans un bois sous un arbre, où les Chrétiens lui avaient dressé une petite hutte de feuillages pour y être avec plus de décence et moins d'incommodité. Là une foule de Gentils venaient visiter le Missionnaire. Ils y étaient attirés en partie par le bien qu'ils avaient entendu dire de lui, en partie parce qu'ils étaient charmés de ses discours sur la Religion. Plusieurs en furent touchés, et promirent d'embrasser le Christianisme. Quelques-uns même donnè-

rent à leurs enfans la permission de recevoir le Baptême.

Plusieurs *Dasseris*, Disciples du *Gourou*, qui est le Chef de la Religion auprès du Roi de *Cagonti*, vinrent de sa part trouver le Missionnaire pour entrer avec lui en dispute. La dispute roula sur deux articles : ils combattaient l'unité de Dieu, et ils prétendaient qu'il avait un corps.

Il ne fut pas difficile au Missionnaire de les confondre, et leur confusion fut salutaire à plusieurs Gentils des autres Sectes qui étaient présens : la plupart en furent touchés, et pressèrent le Missionnaire de les instruire. Cependant les *Dasseris* si fiers avant la dispute, se retirèrent tout interdits, et menacèrent le Père de venger bientôt l'affront qu'eux et leurs Divinités venaient de recevoir.

Les Chrétiens attentifs à la conservation de leur Pasteur, le conjurèrent d'aller passer les nuits dans son ancienne Eglise, quoiqu'il n'y eût plus que des murailles à demi brûlées : il leur paraissait que, parce qu'elle était dans le bourg, il y serait plus en sûreté : mais le Père ne fut point intimidé par ces menaces. Il se rassurait principalement sur la réception grâcieuse que lui avait faite le *Délavay*, c'est-à-dire, le Général des troupes du Royaume, et sur les assurances qu'il lui avait données de sa protection.

Sa nouvelle Eglise étant donc achevée, il songea à y célébrer la fête de l'Ascension, et compta pour rien les complots que les

Dasseris ne cessaient de tramer secrètement. Les Chrétiens s'y étant rassemblés, il commença la Messe : ce fut la première et la dernière qu'il dit dans cette Eglise.

Pendant la Messe, on vit arriver quarante *Dasseris*, portant des bannières et fesant sonner des timbales et des hauts-bois. Le Magistrat du lieu qui avait permis l'ouverture de l'Eglise, envoya quérir un des Chrétiens qui assistait à la Messe, et le fit partir en diligence pour la Cour. Il portait au *Délavay* la nouvelle de ce qui se passait, et devait en rapporter des ordres. Le Père, de son côté, après sa Messe, fit une courte exhortation aux Chrétiens, afin de les encourager à tout souffrir pour la cause de Jésus-Christ.

Déjà une partie des *Dasseris* était arrivée, et s'était placée devant la porte de l'Eglise, pour observer le Missionnaire, de peur qu'il n'échappât. Le Père connut qu'il n'y avait pas moins de péril pour lui à sortir qu'à demeurer : il craignit de plus d'exposer les Chrétiens à la merci de leurs ennemis : ainsi il prit le parti de rester dans l'Eglise, et d'y attendre la réponse du *Délavay*.

Avant qu'elle fut venue, plus de 60 *Dasseris*, suivis d'un grand nombre de Brames, se présentèrent à la porte de l'Eglise, et ne trouvant point d'obstacle, ils coururent au Père. Un Brame lui donna un coup de bâton sur les reins : ce premier coup fut suivi de bien d'autres qu'on déchargea sur lui. Les uns le frappèrent à la tête, les autres sur les

bras : ceux-ci avec des bâtons, ceux-là du bout de leurs lances, ou avec des épées. Ceux qui n'avaient point d'armes le maltraitèrent de paroles, et le chargèrent d'outrages. Sans un Brame qui avait assisté à la dispute sur l'Unité de Dieu, et qui prit le parti du Père, on lui aurait arraché la vie au pied de l'Autel. Ce Brame n'était pas de la Secte des *Dasseris*, et peut-être avait-il reconnu la vérité.

Enfin, tout couvert du sang qui coulait des plaies qu'il avait reçues sur la tête, et d'un coup d'épée à la main droite, le Père fut traîné devant le *Gourou*. Celui-ci était assis sur un tapis, et fesait paraître autant d'orgueil et de colère, que le Missionnaire montrait de constance et d'humilité. Le *Gourou* parla d'abord au Père en des termes de mépris; puis il lui demanda qui il était, d'où il était, quelle langue il parlait, et dans quelle Caste il était né: Le Père ne lui fit aucune réponse, et le *Gourou* attribuant ce silence à sa faiblesse, interrogea le Catéchiste qui était à côté du Père. Celui-ci répondit que le Père était *Xchatri* (1). De là le *Gourou* passa à des questions sur la Religion. Qu'est-ce que Dieu, demanda-t-il au Catéchiste? C'est un Souverain d'une puissance infinie, répondit le Catéchiste. Qu'entendez-vous par ces mots, reprit le *Gourou*? Le Catéchiste tâcha de le satisfaire. Ils demeurèrent quelque-

---

(1) La Caste des *Xchatris* ou *Rajas*, est la seconde Caste des Indiens.

temps dans ces sortes d'interrogations et de réponses mutuelles. Enfin le Catéchiste vint à dire que Dieu était le Seigneur de toutes choses. Qu'est-ce, encore une fois, dit le *Gourou*, que ce Seigneur de toutes choses? Le Père prit alors la parole, et dit: C'est un Etre par lui-même, indépendant, pur Esprit, et très-parfait. A ces mots le *Gourou* fit de grands éclats de rire, puis il ajouta: Oui, oui, bientôt je t'enverrai savoir si ton Dieu n'est qu'un pur Esprit. Le Père répondit que s'il voulait l'apprendre, il serait aisé de le lui démontrer. Le *Gourou* n'ignorait pas le succès des disputes passées, et il craignit de s'engager dans une dispute nouvelle qui aurait tourné infailliblement à sa confusion; ainsi il se contenta de demander si Brama de Tripudi était Dieu? C'est une Idole fort révérée dans les Pays. Non, répondit le Père. A ces mots, le *Gourou* se livra à toute sa colère, et prit à témoin le Magistrat de la Bourgade. Il eût sans doute fait mourir le Père sur-le-champ, mais quelques Gentils, touchés de compassion, le conjurèrent avec larmes d'épargner ce reste de vie qu'avait encore le Missionnaire, et de ne pas souiller ses mains du peu de sang qui lui restait dans les veines.

Le Père seul dans l'assemblée paraissait intrépide. Il se consolait intérieurement de voir que ses travaux n'étaient pas vains, puisqu'ils aboutissaient à confesser et à glorifier le nom du vrai Dieu. Sa consolation fut encore augmentée par la générosité d'un de

ses Néophytes. Le *Gourou* lui ayant demandé s'il ne voulait pas se ranger au nombre de ses disciples : non, lui dit-il. Du-moins, ne serez-vous pas des disciples de votre propre frère? non, dit encore le Néophyte, ou plutôt je n'en sais rien, car peut-être se fera-t-il Chrétien. Mais pourquoi renoncer à la doctrine de votre père, reprit le *Gourou*, pour en suivre une autre? c'est que jusqu'ici mon père ne m'a point appris le chemin du salut, qui m'a été enseigné par ce Missionnaire.

Deux anciens Chrétiens firent paraître pour le Père un attachement aussi louable. Tandis qu'il était en présence du *Gourou*, ils vinrent se jeter au cou de leur Pasteur, et s'offrirent à défendre les intérêts de la Religion. On ne les tira de ces tendres embrassemens qu'avec violence et à grands coups. Le Catéchiste qui ne le quitta point, reçut un coup de sabre sur les côtes. Il avait une ardeur inexprimable de mourir avec son Pasteur.

Cependant le Chef des *Dasseris* voyant que le Peuple et que ceux des Brames qui n'étaient pas de sa Secte, portaient compassion au Missionnaire, lui ordonna tout-à-coup de sortir du pays. Le Catéchiste fit son possible pour obtenir que le Père demeurât encore cette nuit-là, afin qu'on pût le panser; ce fut en vain. Le Père de son côté fit instance, et demanda qu'il lui fût permis de guérir les plaies des Chrétiens, dont il était plus touché que des siennes. Le *Gourou* rejeta avec fierté sa demande, et le fit partir dès

dès ce soir-là même. Pour s'assurer mieux de sa sortie, il lui donna des gardes, avec ordre de ne le point quitter qu'ils ne l'eussent mis hors du Royaume. Le Père voyant qu'il ne pouvait plus différer, et que le Néophyte qu'on avait envoyé à la Cour ne revenait pas, regarda tendrement son Eglise, dit adieu à ses Chrétiens, qui fondaient en larmes, et partit à pied.

Il marcha toute la soirée jusqu'à une bourgade où il y avait des Chrétiens, et où il passa la nuit. Alors ses douleurs se firent sentir plus vivement ; il en fut si abattu et si accablé, qu'il ne pouvait plus se remuer. Son bras gauche était estropié des coups qu'il avait reçus ; son bras droit était encore plus maltraité ; il s'en était servi pour parer les coups qu'on lui déchargeait sur la tête. Enfin il se trouva dans un état où il ne pouvait plus se soutenir, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'on le transporta jusqu'à *Capinagati*, le principal lieu de sa résidence.

Les Chrétiens de cet endroit m'envoyèrent un exprès pour m'avertir du danger où était leur Pasteur : je partis sur le champ pour aller le secourir, et je le trouvai bien plus mal que je ne croyais. Je vis ses plaies, dont quelques-unes étaient assez profondes. Les douleurs qu'il ressentait ne le laissaient reposer ni jour ni nuit : elles lui avaient causé la fièvre, accompagnée de dégoûts et de vomissemens. Au milieu de ces maux je le trouvai dans une résignation parfaite à la

volonté de Dieu, content dans ses peines, et les mettant au nombre des bienfaits du Ciel.

Quatre jours après mon arrivée, se sentant beaucoup plus mal, il me pria de lui administrer les Sacremens. Il se prépara pendant deux heures à sa confession : il me fit lire ensuite un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ, tenant à la main un crucifix qu'il baignait de ses larmes, puis il me fit une confession générale de toute sa vie, avec tant de douleur, qu'après l'avoir entendue, je ne pus pas moi-même retenir mes larmes. Alors il tomba dans un délire qui m'ôta toute l'espérance que j'avais de sa guérison : il y demeura jusqu'au jour suivant, qu'il eut encore un intervalle de raison, pendant lequel je lui donnai le viatique. Ses actes furent aussi fervens qu'au temps de sa confession générale. Mais peu de temps après il retomba dans son premier état : tous ses rêves n'étaient que du martyre ; il ne parlait que de préparer ses habits pour aller se présenter aux Juges. Quand je lui disais de prendre un peu de nourriture ; il n'en est pas besoin, me répondait-il, vous et moi nous allons au Ciel ; l'arrêt de notre condamnation est déjà porté.

Le lendemain son délire cessa, mais il sortit tant de sang de ses blessures, que le Chirurgien qui le pansait en fut effrayé, et désespéra tout-à-fait du malade. Je l'avertis que sa mort approchait : lui qui avait mis à profit pour le Ciel tous les momens qu'il avait eu de libres, demanda à renouveler sa

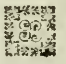
confession. Il répéta ses actes de foi, d'espérance et d'amour de Dieu. Ses entretiens avec le Sauveur furent tendres et affectueux. Enfin il connut lui-même l'heure de sa mort; il prononça le saint nom de Jésus, et m'ayant embrassé avec une parfaite connaissance, il s'endormit dans le Seigneur, dix-huit jours après les mauvais traitemens qu'il avait reçus des Brames et des *Dasseris* de *Cangonti.*

Le Père Dacunha n'a pu me dire combien il avait reçu de coups; mais j'ai su des Gentils même, qu'on l'avait mis dans un état à ne pouvoir échapper à la mort. Son Catéchiste qui ne l'abandonna point, assure qu'il reçut plus de deux cens coups. Il est étonnant qu'un homme aussi faible que lui, sur-tout depuis qu'il était venu dans cette Mission, ait pu survivre tant de jours à ses blessures.

Le *Délavay* a été extrêmement touché de la mort du Père Dacunha : il a même fait emprisonner le *Gourou* qui en était l'auteur, avec ordre de ne lui point donner à manger de trois jours. On dit qu'il s'est tiré de la prison par l'intercession de certains Brames qui sont en faveur, et après avoir payé soixante pagodes. Absous à la justice des hommes, il n'a pu échapper à celle de Dieu : en rentrant dans sa maison, il trouva son fils expirant. Il était tombé dans un puits avec d'autres enfans ; les autres furent tirés du péril, le fils seul du *Gourou* y perdit la vie. A l'égard des *Dasseris*, complices de l'assassinat du Missionnaire, on les condamna à

des amendes applicables à la guérison des Chrétiens qui avaient été blessés : on ne sait si elles furent levées, mais les Chrétiens n'en ont ressenti aucun soulagement.

Le *Délavay* a fait encore annoncer de sa part aux Chrétiens, qu'un autre frère du défunt viendrait prendre sa place à *Cangonti*, et que non-seulement il lui en donnait la permission, mais de plus qu'il prenait la chose à cœur. Le Père Supérieur pourra y faire un tour, et je crois qu'il sera bien reçu des Seigneurs du pays, et d'une grande partie du Peuple, qui souhaitent ardemment d'y voir un Missionnaire. Pour moi je me sacrifierai volontiers à cette Mission, quand je serai plus habile dans la langue du pays. Je vous supplie de demander à Dieu qu'il m'accorde les forces nécessaires pour suivre les traces du Père Dacunha, jusqu'à répandre mon sang comme lui pour les intérêts de la Religion. Je me recommande à vos saints sacrifices, et suis avec bien du respect, etc.



LETTRE

Du Père Bouchet, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, à Monsieur Cochet de Saint-Vallier, Président des Requêtes du Palais, à Paris.

MONSIEUR,

La paix de N. S.

IL est bien consolant pour un Missionnaire qui s'est relégué aux extrémités du monde pour travailler au salut des Infidèles, d'être dans le souvenir d'un Magistrat de votre réputation et de votre mérite, et d'apprendre que non-seulement vous ne le perdez point de vue dans des lieux si éloignés, mais encore que vous vous intéressez à ses travaux, et que vous voulez être informé des succès dont Dieu bénit son ministère.

L'avancement de la Religion que vous avez si fort à cœur, est sans doute ce qui a contribué plus que toute autre chose à cette amitié dont vous m'honorez, et dont vous m'avez donné tant de preuves. C'est aussi ce qui vous a fait souhaiter d'être instruit plus en détail de la persécution que les Chrétiens de *Tarcolan* ont soufferte presque au moment que la Foi leur a été annoncée. Un mot qu'on en dit en passant dans un recueil

de nos lettres, a piqué votre curiosité ; et le journal que je fis alors de tout ce qui nous arriva, me met en état de vous satisfaire, et de vous donner cette légère marque de mon estime et de ma reconnaissance.

Les Gentils de la Ville de *Tarcolan*, capitale du Royaume de Carnate, ne pouvaient souffrir les heureux commencemens de la Religion chrétienne, qui fesait chaque jour de nouveaux progrès dans le pays. Les principaux d'entre eux tinrent de fréquentes assemblées pour concerter notre perte, et pour détruire le christianisme dans sa naissance. Le moyen dont ils s'avisèrent, fut de me déférer à *Sexsaeb*, Gouverneur de toute la Province, et d'exciter son avidité, en lui persuadant que je savais faire de l'or, que j'avais des richesses immenses, et que s'il s'assurait de ma personne, en me renfermant dans une étroite prison, il pouvait s'enrichir en peu de temps, lui et toute sa famille.

Les autres accusations étaient trop faibles ; tout ce qu'on avait pu dire à ce Gouverneur de notre mépris pour les Dieux de la Nation, n'avait fait jusques-là qu'une légère impression sur son esprit ; comme il était *More* (1), il se moquait lui-même des superstitions païennes.

Il arriva en ce temps-là une chose qui détermina les Gentils à presser l'exécution du dessein qu'ils avaient formé de nous perdre.

(1) On appelle ainsi les Mahométans aux Indes.

C'est une coutume établie parmi eux de faire au commencement de chaque année un sacrifice solennel au soleil; ce sacrifice est suivi de festins, auxquels ils s'invitent les uns les autres; leurs proches parens et leurs amis ne manquent jamais de s'y trouver.

Le *Cramani* (1) de *Tarcolan*, nouvellement Chrétien, consulta mes Catéchistes sur la conduite qu'il devait tenir dans cette occasion; ils lui répondirent, ce qu'il savait bien, qu'il ne pouvait pas assister au sacrifice des Gentils, mais qu'il lui était permis de donner le festin et d'y inviter ses parens et ses amis; que les Chrétiens de *Maduré*, afin de n'être pas soupçonnés d'imiter les cérémonies Païennes, prévenaient les Gentils de trois ou quatre jours; qu'avant que de commencer la fête, ils chantaient des Cantiques de piété, et qu'ensuite ils fesaient une aumône générale à tous les pauvres qui s'y trouvaient.

Le *Cramani* prit le même parti, et il voulut que la fête fût magnifique. Il fit faire un grand *Pandel* (2) qu'on tapissa de toiles peintes; les Catéchistes dressèrent au milieu un Autel qu'ils ornèrent de fleurs; ils posèrent sur l'Autel une statue de la très-sainte Vierge, avec plusieurs cierges allumés, et diverses cassolettes remplies de parfums; on fit venir les tambours et les trompettes de la

(1) Premier Juge de la Ville.

(2) Espèce de salle couverte de nattes soutenues par des piliers de bois.

Ville ; on chanta avec beaucoup de piété les Litanies de Notre-Dame, après quoi l'on fit une décharge de quelques boîtes.

Une grande partie de la ville se rendit devant la porte du *Cramani*, où tous les Chrétiens s'étaient assemblés. Les Catéchistes voyant cette multitude de Peuples profitèrent de cette occasion pour leur annoncer les vérités du Christianisme ; chacun d'eux fit un discours très-touchant ; ils parlèrent sur-tout avec beaucoup de force contre le sacrifice du soleil ; ils firent voir que ce n'était qu'au Créateur du soleil et de tout l'Univers, qu'on devait rendre ses adorations ; ils s'étendirent ensuite sur les grandeurs de Dieu et sur la sainteté de la loi qu'il a donnée aux hommes. La plupart des auditeurs parurent émus ; mais quelques Gentils, les plus acharnés contre le Christianisme, ne purent retenir leur rage ; ils la déployèrent ouvertement, jusqu'à engager dans leur parti les principaux parens du *Cramani* ; et de concert ensemble, ils le privèrent des honneurs qu'on a coutume de lui rendre comme au premier de la Ville, et ils le déclarèrent déchu des privilèges de la Caste. C'était tout ce qu'ils pouvaient faire par eux-mêmes pour témoigner leur ressentiment. Voici maintenant ce qu'ils tramèrent secrètement contre lui et contre les Chrétiens, par l'entremise des Mores.

C'était vers ce temps-là que *Scxsacb* se rendit à *Tarcolan*. Dès le lendemain de son arrivée on lui fit le portrait le plus odieux

des Chrétiens, et en même-temps on lui insinua qu'il ne devait pas laisser échapper le moyen infaillible qu'il avait de s'enrichir en m'arrêtant prisonnier. Ces représentations flattaient trop l'avarice du Gouverneur pour qu'il pût s'en défendre. Ce jour-là même il fit venir quelques-uns des gardes de la Ville, et il leur donna ordre d'être attentif à toutes mes démarches, et de se saisir de moi au premier mouvement que je ferais pour sortir de *Tarcolan* : il les rendait responsables de ma fuite, au cas que j'échappasse à leur vigilance.

Le lendemain les gardes vinrent, sous différens prétextes, dans le *Topo* (c'est un bois près de *Tarcolan*, où est mon Eglise), et ils ne me perdirent point de vue jusqu'au jour que je fus pris. Pour avoir quelque raison de me rendre visite, et pour ne pas me laisser entrevoir leur mauvais dessein, deux d'entr'eux feignirent de vouloir embrasser le Christianisme. Ils assistaient régulièrement à mes instructions, et ils fesaient paraître beaucoup plus d'ardeur que les autres Catéchumènes; j'étais charmé de leur ferveur, dont il ne m'était pas possible de prendre le moindre ombrage, lorsque j'appris que le Père de la Breuille et le Père Petit étaient sur le point d'arriver à *Tarcolan*. Je pris la résolution d'aller les recevoir à *Carouvapondi*, et j'avertis un de mes Catéchistes de se préparer à m'accompagner dans ce petit voyage. Un des gardes étant venu le soir assez tard, s'aper-

çut de quelque mouvement, qui lui donna des soupçons de mon départ; il courut aussitôt en avertir ceux que *Sexsaeb* avait laissés pour me garder; cette nouvelle le déconcerta, parce que le Capitaine, dont ils devaient recevoir les ordres, n'était pas alors à *Tarcolan*: ils lui dépêchèrent un exprès à minuit, pour hâter son retour. Le Capitaine monta sur-le-champ à cheval avec tous ses soldats, et dès la pointe du jour il se rendit dans le bois de *Tarcolan*. Il commença par faire investir à petit bruit ma cabane, et il commanda à ceux de ses soldats qui étaient pourvus de mousquets, de se tenir prêts à tirer au premier ordre, au cas qu'on voulût faire quelque résistance.

Ayant ainsi disposé son monde, il me fit avertir que s'en allant à *Arcarou*, il souhaitait m'entretenir avant que de continuer son voyage. J'allai le trouver à l'instant même; après quelques paroles assez obligeantes, il me dit qu'il était fâché de m'apprendre que *Sexsaeb* était mal content de ma conduite sur quelques rapports qui lui avaient été faits; et, en finissant ces paroles, il ordonna aux soldats de dépouiller les Chrétiens et les Catéchistes.

Comme je vis qu'on se mettait en devoir d'exécuter ses ordres, je lui représentai qu'il m'était facile de nous justifier de ces accusations injustes, par lesquelles on avait tâché de nous noircir dans l'esprit de *Sexsaeb*; que je n'ignorais pas quel était le motif de ces calomnies; que les Gentils n'avaient que

trop fait éclater la haine qu'ils portaient à la Loi sainte que j'enseignais à mes Disciples ; qu'on fesait bien peu de cas de la permission que le grand *Pacha* (1) nous avait donnée d'en faire une profession ouverte dans ses Etats ; qu'au-reste, si l'on usait de violence, il devait s'attendre que j'en porterais mes plaintes à *Daourkan*, son Lieutenant-Général, et que j'avais lieu d'espérer qu'il nous rendrait justice.

Ensuite, me tournant vers ceux que je savais être les auteurs de cette persécution : « Vous croyez, leur dis-je, qu'en excitant » de pareils troubles, vous mettez quelque » obstacle au progrès du Christianisme ; » vous vous trompez. Sachez, au contraire, » qu'outre les peines que vous attirera une » entreprise de cette nature, loin de réussir » dans votre projet, tout ce que vous faites » pour étouffer le Christianisme dans sa nais» sance, ne servira qu'à lui donner de nou» veaux accroissemens. Voyez ces branches » de palmier ; plus vous les baissez vers la » terre, plus elles s'élèvent vers le Ciel : il » en est de même de la Loi sainte que je vous » annonce ; elle prendra de nouvelles forces, » à mesure que vous ferez des efforts pour » la détruire. »

Je n'eus point d'autre réponse que celle qui me fut faite par le Capitaine, qui est un *Rajapoutre* Gentil : Je suis Officier de *Sexsaeb*, me dit-il assez sèchement ; je dois

(1) Ils appellent ainsi le grand Mogol.

obéir à ses ordres. Un de mes Catéchistes, qui parla alors avec une fermeté vraiment Chrétienne, fut rudement maltraité des soldats qui lui déchargèrent sur le corps de grands coups de *chabouc* (1). Il les souffrit avec constance, et loin de se plaindre : « Arrachez-moi la vie, leur disait-il, je suis » prêt à la sacrifier pour la cause de Jésus- » Christ. »

Ils prirent aux Chrétiens tout ce qu'ils avaient; puis ils les traînèrent avec violence dans l'Eglise, où ils les renfermèrent. Pour moi, j'entrai dans ma cabane, et comme je vis qu'ils se disposaient à prendre le peu qu'il y avait, je me saisis de mon Bréviaire, et je me retirai à l'écart sous un arbre, où je commençai mon Office en leur présence. Dieu permit que tout le mouvement qu'ils se donnaient, ne me causa aucun trouble; ils en étaient étonnés, et je les entendais qui se disaient les uns aux autres : « Voilà un » étrange homme ! il est aussi peu ému, que » si nous mettions au pillage la maison d'un » de ses ennemis; il ne nous regarde seule- » ment pas. » On enleva les ornemens qui me servaient à l'Autel, quelques bagatelles d'Europe, et une petite boîte où était le reste des aumônes que j'avais reçues de France pour mon entretien et pour celui des Catéchistes.

Après avoir achevé tranquillement mon Office, je m'approchai du Capitaine, et je

---

(1) C'est un grand fouet d'une espèce particulière.

lui demandai deux petites statues, l'une de Notre-Seigneur, l'autre de la sainte Vierge; elles étaient ornées de quelques pierres colorées, qu'il avait pris d'abord pour des pierres précieuses d'une valeur inestimable; mais s'étant détrompé, il n'eut pas de peine à me les rendre, non plus que quelques livres de piété qui m'ont été fort utiles dans ma prison.

Le *Cramani* vint alors me témoigner la part qu'il prenait à ma disgrâce; je lui fis un petit discours en présence des Idolâtres pour l'animer à souffrir constamment la perte de ses biens et même de sa vie, s'il était nécessaire, pour la défense de la Foi. Je m'entretenais encore avec lui, lorsque le Capitaine monta à cheval; c'était le signal qu'il avait donné pour m'arrêter. Les soldats et les gardes m'environnèrent aussitôt, et se saisirent de moi pour me conduire en prison.

La trompette n'eut pas plutôt sonné, que tous les habitans de *Tarcolan* sortirent de leurs maisons pour être témoins de ce spectacle. Tout le chemin jusqu'à la Ville, et toutes les rues de *Tarcolan* étaient bordées de Gentils. Je n'entendais tout autour de moi que des cris de triomphe, des reproches, des invectives. « Le voilà, s'écriaient-ils, » le voilà, celui qui parle mal de nos Dieux; » oh! qu'il mérite bien ce qu'on lui fait souf- » frir! si la Religion qu'il enseigne était vé- » ritable, lui ferait-on un si sanglant affront? » A-t-on jamais vu un *Sanias* (1) aller en

(1) Nom qu'on donne aux Religieux Indiens.

» prison au milieu des acclamations de tout » un Peuple ? » D'autres, au contraire, paraissaient touchés, et disaient que leur Ville était menacée de quelque grand malheur, puisqu'on commettait un crime si énorme.

On me conduisit au milieu de ces clameurs dans un *Chaveri* (1) public. On crut que le Capitaine allait me mettre sur la sellette pour me faire les interrogations accoutumées ; mais on se trompa ; son dessein était de me donner plus long-temps en spectacle à tout ce grand Peuple. Au sortir du *Chaveri*, on me fit traverser une grande rue, au bout de laquelle est la forteresse, où, par la grâce de Dieu, j'entrai avec un visage tranquille et serein. Un grand *Mandaban* (2) de pierre était la prison qu'on m'avait destinée.

Peu de temps après je vis arriver plusieurs Chrétiens : je ne savais pas qu'on voulût aussi les faire prisonniers. Touché des misères auxquelles ils allaient être exposés, je dis à l'Officier qui les conduisait, qu'il suffisait de m'arrêter moi seul, et que je répondais pour tous les autres : il fut inflexible à mes prières. Nous étions en tout vingt-quatre personnes enfermées dans la forteresse. Je dois rendre ce témoignage à la fermeté de ces fervens Chrétiens, que, non-seulement ils

---

(1) Espèce de halle carrée et ouverte d'un seul côté, où il est permis à tout le monde d'entrer.

(2) Maison voûtée, où le jour ne peut entrer que par la porte.

n'ont point chancelé dans leur Foi, mais qu'ils ont fait paraître une force digne des Fidèles de la primitive Eglise.

Agréez, Monsieur, que je vous fasse connaître quelques-uns de ces généreux Néophytes. Je suis persuadé que vous serez édifié de leur constance, et que vous bénirez le Seigneur du courage qu'il leur a inspiré. Il y avait trois *Brames* et une *Bramènati*. Le plus âgé de ces *Brames* avait été autrefois un des plus ardens défenseurs de l'Idolâtrie. Son zèle l'avait porté à s'engager par vœu de faire bâtir un Temple aux faux Dieux qu'il adorait : mais comme il n'avait pas l'argent nécessaire pour accomplir sa promesse, il prit la résolution de parcourir le pays en habit de *Pandaron* (1), et de s'attirer, par l'austérité de sa vie, des aumônes abondantes. Pour cela il se fit mettre au cou deux grandes plaques de fer, percées aux deux côtés de l'ouverture, et attachées par des clous qu'il avait fait river, pour s'ôter à lui-même le pouvoir de les arracher : ces plaques avaient deux coudées de longueur, et une coudée de largeur. Il ne pouvait reposer la nuit, à moins qu'on ne lui mît un gros coussin pour lui soutenir la tête. Il courut ainsi plusieurs Provinces, accompagné de trois ou quatre *Brames* et de cinq ou six *Choutres* qui recevaient les aumônes. Il avait déjà amassé sept cens écus, lorsqu'il arriva à *Cottati*, où il trouva le Père

(1) Pénitent des Indes.

Maynard et le Père Martin. *Cottati* est une Ville célèbre par le séjour qu'y fit autrefois saint François Xavier, et par les merveilles qu'il y opère encore aujourd'hui. Notre Brame eut plusieurs conférences avec les Missionnaires et avec les Catéchistes, et après diverses disputes, où il fut parfaitement convaincu de la fausseté des Divinités Païennes, il commença à ouvrir les yeux à la lumière, et reconnut enfin que le Dieu des Chrétiens était le seul qu'il fallait adorer.

Il n'eut pas de peine à comprendre quelle était l'inutilité, ou plutôt l'extravagance de la vie qu'il avait menée jusqu'alors; il se déchargea de ce poids affreux qu'il portait sur ses épaules en vue d'attendrir les Peuples par la rigueur de sa pénitence, et d'agrandir l'empire du Démon; et, après s'être fait suffisamment instruire des vérités du Christianisme, il demanda le Baptême.

Les Missionnaires ne jugèrent pas à propos de lui accorder sitôt cette grâce; ils crurent qu'il fallait l'éprouver pendant quelque temps pour s'assurer davantage de sa persévérance, et ils le renvoyèrent dans son propre pays pour voir de quelle manière il s'y comporterait. Le bruit s'y était déjà répandu qu'il songeait à se faire Chrétien. Quand les *Brames* surent son arrivée, ils allèrent audevant de lui et le comblèrent de caresses, s'imaginant lui faire changer le dessein qu'il avait de suivre la Loi de Jésus-Christ. Mais voyant qu'il ne fesait nul cas de leurs dis-

cours, ils en vinrent aux plus indignes traitemens. Ils l'accusèrent auprès du *Maniagarin* (1) de la Province, d'avoir volé cinq cens écus des aumônes qu'on lui avait faites pour la construction d'un Temple. Sa maison fut aussitôt abandonnée au pillage. Sa femme, qui avait mis en dépôt chez un ami quelques bijoux d'or et d'argent, fut trahie, et tout fut livré au Gouverneur. Le Catéchumène fut emprisonné, et on lui fit souffrir divers tourmens pour l'obliger à rendre l'argent que les *Brames* l'accusaient faussement d'avoir pris.

Les *Brames*, avant que de se porter à ces extrémités, avaient fait venir leur *Gourou* (2) de *Trichirapali*, pour tâcher d'ébranler la constance du Catéchumène : La conférence qu'il eut avec le *Gourou* ne servit qu'à aigrir davantage l'esprit des Brames; il révéla publiquement certaines pratiques honteuses qui sont en usage dans quelques-unes de leurs cérémonies, qu'il était de l'intérêt des Brames de tenir secrètes. C'est aussi ce qui les engagea à le tourmenter d'une manière cruelle, et à le chasser enfin de sa peuplade, lui, sa femme et ses enfans.

Ces pauvres gens, dénués de toutes choses, se retirèrent dans une autre peuplade, où on les reçut avec charité. Aussitôt que les Brames en furent avertis, ils députèrent

(1) Intendant de Province

(2) Nom qu'on donne aux Prêtres Indiens.

un d'eux pour les en faire chasser. Le Catéchumène ne sachant plus où trouver un asile contre la rage de ses persécuteurs, fit réflexion que sa femme avait des parens à *Tirouvelveli*, qui est à l'autre extrémité du Royaume de Maduré : il s'y retira : mais les Brames le poursuivirent encore jusques-là. L'un d'eux étant venu à mourir sur ces entrefaites, on accusa le Catéchumène de lui avoir ôté la vie par sortilèges. Le déchaînement devint plus grand que jamais par cette nouvelle calomnie, et il fut contraint de sortir au plutôt de la Province.

Nhanapragajaayen (c'est le nom du Catéchumène), prit la fuite vers le *Cholomandalam* : il se reposait sous un grand arbre au bord d'un ruisseau, lorsqu'il vit arriver son beau-père, qui venait chercher sa fille, et la délivrer des disgrâces continuelles que lui attirait la compagnie de son mari. *Nhanapragajaayen*, vivement touché des maux que sa femme souffrait à son occasion, eut moins de peine à se séparer d'elle. Les enfans suivirent la mère, et le Catéchumène se vit tout-à-coup, comme un autre saint Eustache, dépouillé de ses biens, abandonné de sa femme et de ses enfans, et persécuté par-tout où il portait ses pas. Il arriva enfin chez le Père Simon Carvalho, ancien Missionnaire de Maduré, qui le reçut comme un zélé Confesseur de Jésus-Christ, et qui lui conféra le saint Baptême.

Ce fut vers ce temps-là que je m'adressai aux Missionnaires de Maduré, pour avoir

quelques Brames qui pussent faire la fonction de Catéchistes. On jeta les yeux sur le Néophyte dont je parle. A peine eut-il passé quinze jours dans ma Mission, qu'il fut fait prisonnier et conduit avec moi dans la forteresse. Il ne manquait plus que cette épreuve pour achever de couronner ce grand serviteur de Dieu, qui marqua en cette occasion, comme dans toutes les autres, beaucoup de fermeté et de courage.

Le second Brame était un jeune homme de quinze à seize ans, que j'avais élevé à *Aour* dès son bas âge. Sa mère est une vraie Sainte; si elle persévère dans les exercices de piété qu'elle pratique depuis plusieurs années, il y a lieu de croire qu'elle portera au tombeau l'innocence de son Baptême. J'avais donné ce jeune Brame au Père de la Fontaine, qui me l'envoya peu de jours avant ma détention. Il tomba malade à son arrivée, et il avait actuellement une grosse fièvre, lorsqu'on l'arrêta prisonnier. On eut la cruauté de le faire marcher à pied dans des terres brûlantes, sans avoir égard à l'état de langueur où il se trouvait. Il tomba évanoui à l'entrée de la prison, et peu après il fut à l'extrémité. J'admirai plus d'une fois le mépris qu'il fesait de la vie, et le desir ardent qu'il avait de s'unir à Jésus-Christ. L'impuissance où j'étais de le soulager fut une des plus grandes Croix de ma prison.

J'avais baptisé le troisième Brame à *Tarcolan* avec sa mère, qui est un exemple de ferveur et de piété. Elle n'a jamais donné

le moindre signe de faiblesse, et elle exhortait même ses compagnes à souffrir avec constance les rigueurs de la prison, et la mort même, si Dieu leur accordait une aussi grande grâce que celle de perdre la vie pour la défense de la Foi.

Le plus ancien de mes Catéchistes, qui était aussi prisonnier, a donné, dès sa plus tendre jeunesse, des marques d'une foi vive. Il a pareillement une mère dont la patience a été mise aux plus rudes épreuves. Son mari lui fit pendant plusieurs années toutes sortes de mauvais traitemens, pour l'obliger à quitter sa Religion. Il lui fit d'abord couper les cheveux, ce qui est un des plus grands affronts qu'on puisse faire aux femmes Indiennes : de temps-en-temps il lui mettait une lampe allumée sur la tête, ce qui est encore une autre sorte d'affront dans le pays. Un jour il la fit descendre elle et son fils dans un puits qui était à sec, et il les y retint cinq jours entiers. Enfin, il n'y eut point d'artifices ni de cruautés qu'il ne mît en usage pour la pervertir. Mais cette bonne Chrétienne opposa toujours une patience héroïque à toutes ces indignités.

C'est sans doute à ses prières que Dieu accorda dans la suite la conversion de son mari : une fièvre continue l'avait tellement abattu, qu'on n'attendait plus que l'heure de sa mort. Sa femme le voyant dans cet état, se sentit inspirée de lui dire que s'il souhaitait de vivre, il n'avait qu'à adorer le véritable Dieu et implorer son secours avec

confiance; qu'elle lui promettait de sa part le recouvrement de sa santé. L'amour de la vie fit impression sur le mari, et il fit appeler un Catéchiste. Les deux ou trois premières exhortations lui donnèrent du goût pour la Religion chrétienne, et il demanda avec instance le Baptême : on le lui accorda sur l'heure, à cause du danger pressant où il était. La fièvre le quitta le jour même qu'il fut baptisé; ses forces se rétablirent insensiblement, et en peu de temps il fut parfaitement guéri. Il a persévéré jusqu'à la mort dans la pratique des vertus Chrétiennes, et il n'a pas cessé de pleurer son aveuglement et les inhumanités qu'il avait exercées sur sa femme et sur son fils. C'est ce fils qui a essuyé plusieurs persécutions de la part des Idolâtres, et qui, par son exemple et par ses discours, a rempli dans la prison les fonctions du plus zélé Missionnaire. Il fesait tous les jours des exhortations aux femmes Chrétiennes auxquelles je n'avais pas la liberté de parler.

Le troisième Catéchiste, qui était fort jeune, a fait paraître dans les tourmens un courage au-dessus de ses forces et de son âge. La plupart des autres prisonniers étaient nouvellement baptisés, quelques-uns même étaient encore Catéchumènes : tous ont souffert les rigueurs et les incommodités de la prison avec une fermeté inébranlable.

Une femme, qui était au nombre de ces Catéchumènes, et qui avait échappé à la vigilance des gardes, a eu le courage de nous

visiter constamment deux fois le jour, et de nous apporter les aumônes qu'on lui fesait pour nous. Tous les prisonniers la regardaient comme leur mère, et elle regardait tous les prisonniers comme ses enfans. La charité qu'elle eut pour nous ne lui coûta pas seulement des peines et des fatigues; elle eut encore à essuyer de fréquens outrages de la part des Gentils, et de sanglans reproches du côté de ses parens. Toutes les fois qu'elle entrait dans la prison, sa présence me rappelait le souvenir de ces saintes Dames Romaines, qui, dans les premiers siècles de l'Eglise, prenaient soin des Chrétiens prisonniers pour Jésus-Christ. Elle se servait de son mari pour porter mes lettres aux Missionnaires qui étaient à *Carouvapondi*, et pour en rapporter les réponses. Les gardes qui entrèrent en défiance, la menacèrent plusieurs fois de la tuer, si elle s'avisait de porter des lettres; ces menaces ne l'intimidèrent point, et elle eut l'adresse de tromper leur attention, et de nous remettre en main tous les paquets qui lui étaient confiés, sans qu'ils s'en aperçussent.

Enfin, le *Cramani*, dont j'ai parlé au commencement, me consola infiniment par la résolution qu'il fit paraître. Loin de se retirer, comme il pouvait le faire au moment que je fus arrêté, il fut toujours à mes côtés tandis qu'on me conduisait dans la Ville au milieu des malédictions dont les Idolâtres me chargeaient. Aussitôt que je fus en prison on mit des gardes à sa porte et dans l'inté-

rieur de sa maison ; sa femme en fut si effrayée, que, passant par-dessus la muraille de son jardin pour se sauver, elle se pressa si fort, qu'elle tomba, et se blessa assez dangereusement. Ses parens renouvelèrent à cette occasion tous leurs efforts pour obliger le *Cramani* à renoncer à la Foi ; ce fut en vain ; il me visitait souvent dans la prison, ce qu'il ne pouvait faire sans courir beaucoup de risques. Je lui fesais alors quelque exhortation pour l'affermir de plus-en-plus dans la Foi ; je n'ai encore vu personne qui fût si avide de la sainte parole ; aussi cette divine semence tombant dans un cœur bien préparé, produisait chaque jour de nouveaux fruits de bénédiction. Je ne finirais point si j'entrais dans le détail de toutes les actions par lesquelles ces nouveaux Fidèles signalèrent leur zèle pour la Religion ; ainsi, je passe à ce qui arriva durant tout le temps de ma prison.

C'était pour moi une Mission presque continuelle : le matin nous nous assemblions en deux endroits différens ; l'on fesait d'abord la Prière, ensuite on récitait le Rosaire à deux chœurs ; après quoi je fesais une exhortation à ceux qui étaient auprès de moi, et j'envoyais un Catéchiste en faire de même dans l'endroit où étaient les femmes. Le reste du temps je me retirais pour vaquer à l'Oraison et réciter mon Office. Le Catéchiste venait de temps-en-temps m'informer de ce qui se passait, ou je fesais venir quelqu'un des prisonniers pour lui donner en

particulier les avis que je croyais convenables à la situation où il se trouvait. Les exercices de piété étant finis, chacun s'occupait à arracher de petites plantes qui se trouvaient dans la cour de la forteresse; on les fesait sécher au soleil, et comme nous n'avions point de bois, on s'en servait pour faire cuire le riz qu'on donnait aux prisonniers. L'après-dînée se passait dans diverses pratiques de piété.

L'abstinence que gardèrent nos Néophytes fut des plus rigoureuses; ils ne fesaient qu'un repas par jour, et le peu qu'ils prenaient, n'était pas capable de les soutenir; en peu de jours ils ne furent plus reconnaissables, et lorsqu'on les délivra de prison, ils ressemblaient plutôt à des cadavres qu'à des hommes vivans.

Pour moi, je crus que je devais m'abstenir même du riz ordinaire, et me contenter seulement d'un peu de lait et de quelques poignées d'*Avel* (1). C'est ainsi que vivent les grands Pénitens aux Indes quand ils sont prisonniers. Il est certain que je n'aurais jamais pu mener si long-temps ce genre de vie sans une protection toute particulière de Dieu. A la fin pourtant je contractai une toux sèche qui me fesait beaucoup souffrir, et qui sans doute aurait terminé mes jours, si ma prison eût été plus longue.

Les gardes qu'on nous avait donnés nous incommodèrent fort, dans la crainte où ils

(1) C'est du riz rôti avec l'écorce, et pilé.

étaient

étaient que je ne vinsse à m'échapper de leurs mains, s'ils me perdaient de vue. On leur avait persuadé que j'étais sorcier, et que par la vertu magique je pouvais m'élever en l'air, et passer par-dessus les murailles de la forteresse. Ces bonnes gens furent long-temps dans cette erreur, et ils ne se désabusèrent qu'après m'avoir fort importuné nuit et jour par leurs assiduités.

Le second jour de ma prison, le Capitaine de la forteresse vint m'avertir qu'il avait ordre de me mettre les fers aux pieds. Je lui répondis que c'était le plus grand honneur qui pût m'arriver pendant ma vie, et que mes fers deviendraient pour moi des ornémens plus précieux que l'or et les diamans. Il fut si étonné de cette réponse, qu'il s'écria tout-à-coup : « Non, rien ne pourra me » porter à commettre un si grand crime, » quand même je devrais perdre ma for- » tune : Eh ! quelles gens sont-ce donc que » ces Chrétiens, poursuivit-il en se retirant, » qui regardent comme un honneur d'être » enchaînés ! » Cependant cet ordre me fit juger que ma prison serait rigoureuse, et qu'il fallait me préparer à la mort : je n'y eus nulle peine par la grâce de Dieu.

Le troisième jour un *Brame*, un *Raja* et un *Rajapoutre* vinrent me trouver dans le dessein de m'effrayer par leurs menaces : ils me parlèrent effectivement en des termes bien capables de m'intimider. « Croyez- » vous, leur dis-je, que je n'aie pas prévu » tout ce qui m'arrive maintenant? Quand

» je suis venu prêcher l'Evangile dans » votre pays, ignorais-je les obstacles que » j'aurais à surmonter ? Ne savais-je pas » l'aversion qu'on y a pour les Ministres de » Jésus-Christ, et pour la Religion qu'ils » enseignent? Les outrages, les prisons, la » mort même dont vous me menacez, c'est » ce que je souhaite avec le plus d'ardeur, » c'est la récompense que j'attends de mes » travaux. Vous avez coutume de dire que » toute l'eau de la mer ne vient qu'aux ge- » noux d'un homme qui ne craint pas la » mort : or, sachez que, loin d'appréhender » la mort, le comble du bonheur pour moi » serait de verser jusqu'à la dernière goutte » de mon sang pour la cause de Jésus-Christ. » Vous me demandez où j'ai caché mes tré- » sors. Hé quoi ! ne m'avez-vous pas pris le » peu que j'avais sur la terre? Je n'ai point » d'autres trésors que ceux qui me sont ré- » servés dans le Ciel : je les posséderai dès » le moment que vous m'aurez arraché la » vie. »

Ces paroles, que Dieu me fit la grâce de prononcer avec force, transportèrent le *Rajapoutre* de rage et de colère. « A la bonne » heure, me répondit-il ; nous vous laisse- » rons la vie, mais ce sera pour vous faire » souffrir des tourmens mille fois plus af- » freux que la mort. » Il me fit ensuite le détail de tous les supplices qu'on me préparait, et il finit ainsi : « Si ce n'est pas assez, » nous vous enfoncerons des aiguilles entre » la chair et les ongles, nous vous envelop-

» perons les mains de linges, sur lesquels on
» versera de l'huile bouillante, et nous ver-
» rons si votre constance sera à l'épreuve de
» ces supplices. »

J'avoue que ce *Raja*, qui avait dans l'air je ne sais quoi de hideux et de féroce, me parla d'un ton si ferme, qu'il me persuada, en effet, qu'on en userait ainsi avec moi. Je me contentai de lui dire que plus il me ferait souffrir de tourmens ici-bas, plus il me procurerait de gloire dans le Ciel. Comme ils virent qu'ils ne retiraient rien de moi, ils passèrent à l'endroit où étaient les femmes : « Votre *Gourou*, leur dirent-ils, est
» résolu à expirer dans les tourmens; mais
» pourquoi vos maris et vos enfans mour-
» raient-ils ? Si vous savez le lieu où il a mis
» ses trésors, indiquez-le-nous ; sauvez-lui
» la vie; sauvez-la à vos maris, sauvez-la
» à vos enfans. » La réponse qui leur fut faite ne les satisfesant point, ils se retirèrent plus résolus que jamais à nous bien tourmenter.

A peine furent-ils sortis, que j'assemblai les Chrétiens pour fortifier leur Foi et leur courage. « Vous savez, leur dis-je, que les
» Idolâtres ne nous ont livrés entre les mains
» de *Sexsaeb*, que par la haine qu'ils por-
» tent à la Loi de Jésus-Christ. Le mépris
» que nous fesons de leurs Dieux n'eût pas
» été capable d'engager un sectateur de Ma-
» homet à nous persécuter; il a fallu cher-
» cher d'autres motifs plus conformes à ses
» passions ; l'espérance d'un gain considé-

» rable pouvait seule animer contre nous un
» homme avide d'argent; c'est pour cela que
» les Gentils, tout convaincus qu'ils sont
» de notre indigence, nous ont fait passer
» dans son esprit pour être fort riches. Vous
» vivriez tranquilles dans vos maisons, et
» votre pauvreté ne serait pas contestée, si
» vous aviez eu le malheur de fermer les
» yeux à la lumière qui vous a éclairé; mais
» vous êtes maintenant doublement heu-
» reux, et d'avoir suivi Jésus-Christ, et
» d'être persécutés pour la défense de son
» nom. » Je leur fis ensuite l'éloge du martyre, et je fus bien consolé de voir qu'à la fin de mon discours ils s'encourageaient les uns les autres à souffrir.

Le même jour, sur les huit heures du soir, trois Catéchistes et un nouveau Chrétien furent appelés par les soldats qui venaient leur mettre les fers aux pieds. Ces généreux Fidèles se prosternèrent aussitôt, et me demandèrent ma bénédiction. La joie qui était peinte sur leur visage était un signe non suspect de la consolation qu'ils goûtaient intérieurement, et un présage certain de leur constance future. On les attacha deux-à-deux à la même chaîne. « C'est maintenant, leur
» dis-je alors, que je vous regarde comme
» des Confesseurs de Jésus-Christ, et je me jetai à mon tour à leurs pieds, que je baisai tendrement, aussi-bien que leurs fers.

Cependant le *Rajapoutre* porta à *Sexsaeb* l'argent qu'on nous avait pris. Un des gardes de la Ville qui l'accompagnait nous

rapporta que ce Gouverneur, à la vue d'une somme si légère, dit, en se mordant le bras de fureur : « Hé quoi ! il n'y a pas là de » quoi payer un soldat? Que sont devenues » ces grandes richesses dont on m'avait flatté? » Où sont ces perles, ces pierres hors de prix, » dont les Chrétiens, disait-on, avaient fait » un amas prodigieux? Faut-il que pour si » peu de chose je me sois décrié dans toute » la Province? Je connais les délateurs, et » j'en ferai justice. »

Cette réponse, que l'on publia par toute la Ville, jeta l'épouvante dans le cœur de nos ennemis, et les anima encore davantage contre nous, dans l'espérance qu'à force de tourmens ils découvriraient enfin nos prétendus trésors. Deux jours après un *Rajapoutre*, qui paraissait être entré plus qu'aucun autre dans cette affaire, m'envoya un *Badagas* (1) qui a de l'esprit; celui-ci parut d'abord s'intéresser à mon malheur; il s'offrit même à se faire caution pour nous. « Hé » quoi! me répétait-il souvent, n'êtes-vous » pas touché des affronts et des supplices » qu'on va vous faire souffrir ? » Je lui fis réponse que la Loi que j'enseignais nous apprend que lorsqu'on souffre avec patience les injustices qui nous sont faites, nous en sommes éternellement récompensés dans le Ciel ; que comme il n'était point éclairé des lumières de la Foi, je ne m'étonnais point

(1) Nation particulière de Malabare, dont la langue est différente de celle des autres Malabares.

qu'il regardât comme une infamie, ce qui fesait la gloire et le bonheur des Chrétiens. Le *Badagas* me coupa la parole ; et s'adressant aux Catéchistes, il leur exposa, d'une manière vive, à quels supplices ils devaient s'attendre : « Et ce sera dès aujourd'hui,
» leur ajouta-t-il, qu'on vous arrachera
» par la voie des tourmens, ce que nos priè-
» res et nos exhortations n'ont pu tirer de
» vous. »

En effet, il n'était encore que deux heures après-midi, lorsque nous entendîmes le son de la trompette qui avertissait de l'arrivée du Capitaine dans le Chaveri public. Il fit asseoir auprès de lui deux Brames avec quelques Rajapoutres, qui devaient être nos Juges. On appela d'abord deux Catéchistes ; on leur demanda qui j'étais, et où étaient mes trésors. Comme ils fesoient les mêmes réponses qu'ils avaient déjà faites à de semblables demandes, on commença à les tourmenter, et on leur serra les mains entre deux pièces de bois qu'on pressait avec violence. La question qu'on leur donna aux pieds fut encore plus cruelle. Le *Rajapoutre*, qui m'avait fait tant de menaces, croyant qu'ils ne souffraient pas encore assez, se mit lui-même à tirer les cordes de toutes ses forces, pendant plus d'une demi-heure. Cette torture est très-violente, et plusieurs de ceux qu'on y applique, expirent de douleur ; c'est pourquoi on desserra un peu les cordes pour leur donner quelque relâche. Deux autres Catéchistes furent traités avec la même ri-

gueur, et eurent une constance égale. Cependant on fit venir un *Kollen* (c'est celui qui fait les ouvrages de fer), et on lui ordonna de mettre au feu de grandes tenailles qu'il avait apportées, pour faire souffrir aux Catéchistes un autre genre de tourment encore plus rigoureux.

Nous ne savions rien dans la prison de tout ce qui se passait au-dehors, et nous étions en prières lorsque les gardes vinrent me chercher à mon tour. Les Chrétiens ne doutèrent pas que ce ne fût pour me livrer aux tourmens, et ils voulaient absolument me suivre pour participer à mes souffrances. Un jeune homme, nommé *Ajarapen*, et parent du *Cramani*, se distingua parmi les autres; bien qu'il fût malade, il me conjurait avec larmes de lui permettre de partager avec moi le bonheur que j'allais avoir de souffrir pour Jésus-Christ. Je fus inexorable, et je lui défendis, comme au reste des Chrétiens, de sortir de la prison; je les priai seulement de demander au Seigneur les forces dont j'avais besoin dans cette nouvelle épreuve.

Le bruit s'étant répandu dans la Ville que j'étais appelé au Chaveri, toutes les rues se trouvèrent remplies de monde à mon passage: quelques-uns me portaient compassion; d'autres, et c'était le plus grand nombre, me chargeaient d'injures, et disaient que je méritais toute sorte de châtimens pour avoir méprisé leurs Dieux. En arrivant au Chaveri, je trouvai mes Catéchistes étendus

par terre ; ils avaient les pieds violemment pressés entre de grosses pièces de bois attachées avec des cordes : et ils ne pouvaient remuer les mains, quoiqu'on les eût un peu desserrées. Deux Indiens avaient en main un long chabouc prêt à les frapper de nouveau au moindre signe. Le *Kollen* fesait rougir au feu ses tenailles, et fesait grand bruit avec de gros soufflets qu'il agitait continuellement. Les *Brames* et les *Rajapoutres* étaient assis sur un lieu élevé ; on me fit arrêter debout en leur présence. Le plus ancien des Brames prit la parole : « Enfin, voilà, me » dit-il, où ont abouti toutes tes prédica- » tions ; tu as cru t'élever au-dessus des Bra- » mes par ta science et par ta loi, et te voilà » maintenant abattu et humilié à leurs pieds : » tu as méprisé nos Dieux, et tu es tombé » entre les mains de *Sexsaeb*, qui les ven- » gera de tes mépris. Regarde les instru- » mens de ton supplice. »

Je répondis à ce Brame qu'il me fesait plaisir de me déclarer le motif des mauvais traitemens qu'il me fesait ; que puisqu'il y était porté par la haine de la Religion que je prêchais, plus il exercerait sur moi de rigueurs, plus il augmenterait la récompense que j'attendais dans le Ciel. « Hé quoi ! me » dit sur cela le Brame, crois-tu aller toi » seul au Ciel avec tes disciples ? Prétends- » tu que tous tant que nous sommes, qui » ne suivons pas ta Loi, nous devions être » damnés ? » Il n'y a de salut, lui répondis-je, que pour ceux qui suivent la Loi que

je prêche. Comme je voulais continuer, le Capitaine m'imposa silence, et dit au Brame, en langue More, de ne plus toucher cette matière.

Aussitôt le Brame changea de langage, et me répéta ce qu'on m'avait déjà dit tant de fois, que je ne pouvais me soustraire qu'à force d'argent aux supplices qui m'étaient préparés. « Sur quoi fondé, lui dis-je, me » demandez-vous de l'argent? Si c'est une » peine que vous m'imposez, dites-moi quel » est mon crime, faites venir mes accusa- » teurs. Quoi ! vous me condamnez à vous » donner ce que je n'ai pas ; et, si je le re- » fuse, vous me menacez des tourmens les » plus cruels ! Où est la justice, où est la » raison? Mais, reprit le Brame, n'ensei- » gnes-tu pas la Loi en promettant de l'ar- » gent à ceux qui l'écoutent? Citez-moi, » lui dis-je, un seul homme qui ose soute- » nir ce que vous avancez, j'avouerai que » j'ai tort. Mille gens le disent, répondit le » Brame. Quoi ! lui répliquai-je, de mille » personnes, vous n'en sauriez produire une » seule? C'est de l'argent qu'il nous faut, » reprit le Brame, autrement tes Disciples » vont être tourmentés de nouveau en ta pré- » sence, et ensuite on te tourmentera toi- » même. » Comme je ne répondais rien, il fit battre les Catéchistes. Les coups redoublés de chabouc fesaient un bruit effroyable ; et rien n'égalait la douleur que je ressentais d'être le témoin de leurs souffrances. Quand on fut las de les frapper, le Brame

m'adressa encore la parole, et m'ordonna de jeter les yeux sur les tenailles toutes rouges que le Kollen venait de tirer du feu. Je ne fis, ou plutôt je ne parus faire nulle attention à ce qu'il me disait : sur quoi il me commanda d'avancer : je crus alors, à n'en pouvoir douter, qu'on m'allait brûler peu-à-peu avec ces tenailles ardentes ; grâces au Seigneur qui me soutenait, je sentis en moi une force que je n'avais pas encore éprouvée ; mais je fus bien surpris lorsque, m'étant approché du Brame, il m'ordonna simplement de le suivre.

Il était accompagné de deux Brames et d'un Rajapoutre ; ils me menèrent dans une maison voisine du Chaveri ; après m'avoir fait asseoir au milieu d'eux, le plus ancien me dit, d'un air touchant, qu'il avait été obligé, malgré lui, de me maltraiter de paroles en public, dans la crainte qu'on ne l'accusât auprès de *Sexsaeb*, de n'avoir pas assez ménagé ses intérêts ; mais que dans le fond, il était affligé de la situation où je me trouvais : qu'il me conjurait de donner quelque argent pour me tirer d'un si mauvais pas. « C'est tout de même, lui dis-je, que si » vous m'ordonniez de voler dans les airs, » quoique je n'aie point d'ailes. Cette com- » paraison le frappa. Du-moins, me dit-il, » promettez quelque chose ; je me ferai votre » caution jusqu'à ce que vous ayez payé. » Je lui fis réponse que je n'avais rien, et qu'ainsi je ne pouvais rien promettre. « Mais, » reprit un autre Brame, ne pouvez-vous

» pas engager vos Disciples à vous assister » dans un besoin si pressant? » Lui ayant répondu que nous nous étions fait une Loi de ne rien demander à nos Disciples · « Hé » bien! continua-t-il, il faut donc vous ré- » soudre à souffrir les tourmens que vous » méritez. Y pensez-vous? Si vous aviez af- » faire à des *Badagas*, nés dans ces terres, » vous auriez quelque espérance de les flé- » chir; mais savez-vous que vous avez à trai- » ter avec des barbares, avec des Mores, » avec des gens détestables par leur cruauté » et par leur avarice? » Et il ajouta, presque en pleurant: « quoi! un étranger en proie » aux plus cruelles douleurs! quoi! un Sa- » nias! Mais, que faire? C'est vous-même » qui vous perdez; levez-vous donc, et sui- » vez-nous. » Enfin, ces Brames me dirent tant de choses touchantes, et leurs paroles étaient si étudiées, que bien qu'il y ait plusieurs années que je sois accoutumé à leurs artifices, ils me persuadèrent qu'on m'allait brûler les mains, me tenailler et me livrer aux autres supplices dont ils me menaçaient.

Je les suivis dans cette pensée, me déterminant à tout ce qu'ils ordonneraient de moi; mais le Capitaine ayant appris que rien ne pouvait m'ébranler, et que je persistais toujours à assurer que je n'avais nulle ressource, il ordonna simplement qu'on me conduisît en prison avec mes Catéchistes.

Le Capitaine de la forteresse vint me voir aussitôt; et, après quelques démonstrations

d'amitié, il m'envoya chercher du lait, et donna ordre qu'on m'apportât à manger. Je lui répondis que j'acceptais volontiers le lait qu'il me donnait, mais que je le remerciais du reste, voulant persévérer jusqu'à la fin dans la Pénitence que j'avais commencée. Un Chrétien vint peu après m'avertir que ce *Raja* craignait que je ne me tuasse; et que pour prévenir cet accident, il avait ordonné qu'on me gardât à vue toute la nuit.

Il est vrai que les Indiens se donnent la mort pour de moindres sujets, et l'on croyait m'avoir traité d'une manière assez indigne, pour avoir lieu de craindre que je n'en vinsse à cette extrémité. Les gardes me veillèrent donc toute la nuit: ils allumèrent une grande lampe auprès de moi; ils firent du feu; ils se mirent à chanter et à battre sans cesse du tambour, pour ne pas s'endormir; enfin, ils eurent continuellement les yeux attachés sur moi, et je fus obligé de souffrir tout ce tintamare, qui ne me permit pas de prendre un moment de repos.

Cependant on rendit compte à *Sexsaeb* de tout ce qui venait de se passer. Quelques-uns se déchaînèrent contre les auteurs de la persécution qui nous avait été suscitée; d'autres, au contraire, lui écrivirent que si l'on nous délivrait de prison, il fallait absolument nous chasser de *Tarcolan*. Les menaces recommencèrent comme auparavant de la part de ceux-ci; et ils me disaient sans cesse qu'on n'avait fait que suspendre pour

peu de temps les supplices auxquels j'étais destiné.

Quand il me fut permis de parler à mes Catéchistes, je leur demandai s'ils avaient été tourmentés avec ces tenailles ardentes, qu'on avait fait rougir en ma présence : ils me répondirent que plusieurs fois on les leur avait portées au visage, mais qu'à chaque fois un *Raja* empêchait qu'on ne les brûlât. Ils ressentaient de vives douleurs aux pieds et aux mains, qu'ils ne pouvaient remuer, et ils avaient encore les fers aux pieds. Je cherchais l'occasion de leur procurer quelque soulagement ; et elle se présenta d'elle-même, lorsque je m'y attendais le moins.

J'étais si faible, que je ne pouvais presque me soutenir : le Capitaine de la forteresse en étant informé, vint me voir sur-le-champ, pour m'exhorter à prendre quelque nourriture solide : il me répéta plusieurs fois que les plus grands Pénitens de ces terres, après deux ou trois jours d'abstinence, se fesaient apporter du riz et en mangeaient ; que je devais les imiter, et qu'il me fournirait ce qui m'était nécessaire ; que je pouvais même passer une partie de la journée dans le jardin qui joignait la forteresse, et qu'il m'en donnait la permission.

Je lui répondis qu'étant *Carana-Gouroukel*, c'est-à-dire, cherchant le véritable profit de mes Disciples, je devais les instruire encore plus par mes exemples que pas mes discours; qu'après avoir passé le jour agréa-

blement dans un jardin, il me siérait mal de les exhorter le soir à la patience ; qu'il fallait commencer par les délivrer de leurs fers, et qu'ensuite j'accepterais volontiers l'offre qu'il me fesait. Il me donna de belles paroles ; cependant il ne fit rien ce jour-là. Le lendemain il vint encore me voir ; il m'apporta de l'*avel*, et me pria d'en manger. Je lui fis la même réponse que je lui avais faite le jour précédent, et il me fit les mêmes promesses. J'attendis jusqu'à huit heures du soir pour voir s'il tiendrait sa parole ; comme il ne vint personne de sa part, je lui renvoyai son *avel*. Il en fut si touché, qu'il partit sur l'heure avec un *Kollen*, qui ôta les fers à mes Catéchistes. J'acceptai aussitôt l'*avel* qu'il me présentait ; mais j'eus bien de la peine à en faire usage, mon estomac s'étant extrêmement rétréci par la longue abstinence que j'avais faite.

Une abstinence si extraordinaire toucha extrêmement les Gentils : l'un d'eux, qui s'était le plus déclaré contre le Christianisme, donna un *fanon* (1) pour m'acheter du lait, afin de participer, par cette aumône, au mérite de la vie austère que je menais : il m'a fait dire depuis qu'il pensait sérieusement à sa conversion. « Si ce Sanias était » Prangui, disaient les autres, aurait-il pu » vivre de la sorte seulement pendant qua- » tre jours ? Que devons-nous donc penser » après un mois entier d'une si rude péni-

(1) C'est environ quatre sous de notre monnaie.

» tence? On nous assurait qu'il fesait bonne » chère; la fausseté de ces bruits qu'on semait » pour le décrier est manifeste; car enfin, » on ne passe pas ainsi d'une extrémité à » l'autre. »

Un des principaux de la Ville me rendit de fréquentes visites tant que dura cette persécution. Il ne pouvait comprendre comment on avait pu en user ainsi à notre égard. « Hé quoi! me disait-il, vous n'avez com- » mis aucune faute qui mérite ce châtiment, » vous ne vous occupez que de la prière ou » des exercices de charité, vos Catéchis- » tes vivent d'une manière irrépréhensible; » comment donc se peut-il faire que ce mal- » heur vous soit arrivé? Vous avez beau » nier la transmigration des ames; vous ne » m'ôterez jamais de l'esprit l'opinion où je » suis qu'il y a eu sans doute une autre gé- » nération, dans laquelle votre ame et celle » de vos Disciples se sont attirées les disgra- » ces présentes. »

Un de mes Catéchistes lui répondit que l'homme n'est jamais exempt de fautes, dumoins légères, et que le moindre péché, par exemple, une distraction volontaire dans la prière, ou d'autres fautes de cette nature qui offensent la Majesté divine, méritent des peines encore plus grandes que celles que nous avions souffertes: mais que cette vérité n'entrait pas dans l'esprit des Idolâtres, parce qu'ils n'avaient nulle idée des perfections infinies de l'Etre suprême. Le Brame parut embarrassé de cette réponse; il le fut

encore davantage, lorsque j'ajoutai qu'il ne fallait pas s'imaginer que les peines passagères de cette vie, que Dieu permet souvent pour notre plus grand bien, fussent toujours jointes au péché ; qu'il s'est trouvé des ames innocentes, qui néanmoins ont beaucoup souffert ; que les souffrances sont d'un grand mérite auprès de Dieu, et font pratiquer plusieurs vertus qui nous seraient inconnues, si nous jouissions de toutes les douceurs de la vie présente ; que je n'avais garde de me mettre au rang de ces ames saintes, moi qui avais tant de raison de m'humilier ; mais que je prétendais seulement le désabuser de l'erreur grossière dans laquelle il avait vécu jusqu'alors.

Au reste, je crois devoir donner ici un conseil à ceux que la Providence destine à ces Missions, c'est de ne jamais parler d'eux-mêmes en présence des Idolâtres. Un Missionnaire ayant dit, par un sentiment d'humilité, qu'il était un grand pécheur, un Gentil qui l'écoutait, alla aussitôt le redire à tous ses compatriotes : « Et il faut bien que » cela soit vrai, ajoutait-il, car il l'avoue » lui-même. »

Le Père Martin ayant appris la nouvelle de ma détention, partit à l'instant de sa Mission de *Maduré* pour venir à notre secours : il fit une diligence incroyable, et se rendit en peu de jours au Palais de *Sexsaeb*. C'était s'exposer lui-même à une rude prison, que de se présenter à ce Gouverneur dans de pareilles conjonctures : son zèle et

son courage lui firent oublier ses propres intérêts, et mépriser toutes les raisons de prudence qui semblaient devoir le détourner de la démarche qu'il voulait faire. Il entre chez le Gouverneur, et il lui dit avec un air modeste, mais d'un ton ferme et assuré, qu'ayant su que son frère aîné avait été emprisonné, il apportait sa tête pour mourir avec lui, s'il était coupable; mais que s'il était innocent, il demandait qu'on le mît en liberté. *Sexsaeb* fut d'abord surpris: cependant il fit des honnêtetés au Missionnaire; et, après une demi-heure d'entretien qu'il eut avec lui, il lui accorda sa demande.

Le Père Martin se mit donc en chemin pour Tarcolan avec une lettre qui contenait les ordres de *Sexsaeb*. Aussitôt qu'il y fut arrivé, il se rendit au Chaveri public, et présenta la lettre du Gouverneur. Le Capitaine était à une grande lieue de là, dans une peuplade où il fait sa demeure. En attendant que la lettre lui fût portée, le Missionnaire demanda la permission de me voir, et on la lui accorda. La joie fut grande de part et d'autre, et nous l'exprimâmes réciproquement par les embrassemens les plus tendres. Ce cher Père avait de la peine à me reconnaître, tant j'avais le visage have et défiguré. Quelques heures que nous passâmes ensemble, me dédommagèrent de toutes mes peines passées.

Cependant on n'avait point de nouvelles du Capitaine, ce qui fit soupçonner que la

lettre du Gouverneur n'était pas peut-être aussi favorable que le Père Martin se l'était imaginé. Nous fûmes rassurés sur le soir : le son de la trompette se fit entendre, et peu de temps après le Capitaine arriva à la forteresse. Il me dit d'abord qu'il avait ordre de m'élargir, et de rendre à mes Disciples tout ce qui leur avait été pris. Cet ordre s'exécuta à l'heure même. On fit venir les tambours et les trompettes; on me mit dans un Palanquin, et le même Capitaine qui m'avait fait prisonnier, me conduisit avec honneur jusqu'à mon Eglise.

Je voulais retenir quelques jours avec moi le Père Martin, à qui nous devions notre délivrance; les Chrétiens qui avaient été les Compagnons de ma prison l'en conjuraient instamment: mais son zèle ne lui permit pas de nous donner cette satisfaction; il était dans l'impatience de retourner à sa chère Mission, qu'il avait abandonnée à cause de nous; et, après les adieux réciproques, il prit le chemin de Maduré.

Voilà, Monsieur, comment s'est dissipé ce premier orage, que les Gentils avaient élevé contre les nouveaux Chrétiens de Tarcolan. Il n'a servi, grâces à Dieu, qu'à confondre les ennemis de la Religion, qu'à confirmer dans la Foi ces premiers Fidèles, qu'à faire éclater leur constance et leur zèle pour la défense des vérités Chrétiennes, et qu'à augmenter de plus-en-plus le nombre des adorateurs de Jésus-Christ.

J'espère vous donner bientôt des nouvelles de l'Eglise des trois Rois, que vous avez fondée dans le Royaume de Carnate. On m'a fait part d'une relation succincte de Joseph Somera, sur la seconde tentative faite par les Espagnols, pour la découverte des îles Palaos, appelées autrement les Nouvelles-Philippines, et on a accompagné cette relation d'une carte fort exacte. Je vous envoie l'une et l'autre, et je souhaite que vous en soyez content. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, etc. (1)

LETTRE

Du Père Taillandier, Missionnaire de la Compagnie de Jésus, au Père Willard, de la même Compagnie.

A Pondichery, ce 20 Février 1711.

MON RÉVÉREND PÈRE,

La paix de N. S.

COMME c'est, après Dieu, à vous seul que je suis redevable du bonheur que j'ai de consacrer le reste de mes jours à la conversion des Infidèles, je me fais un devoir de vous informer de ce qui me regarde, et de vous marquer en détail ce que j'ai vu ou

---

(1) La relation qui suit cette lettre, dans l'édition précédente, appartient au tome 15, et y est renvoyée.

appris d'une manière sûre, dans le long voyage qu'il m'a fallu faire pour me rendre aux Indes.

Ce fut le 5 Septembre de l'année 1707, que je partis de Saint-Malo avec le Père Bonnet, sur le Saint-Esprit, vaisseau de 30 pièces de canon et de cent quarante hommes d'équipage. Après environ un mois de navigation, où il ne se passa rien d'extraordinaire, nous aperçûmes le cap de Finistère en Galice; et le 8 d'Octobre nous mouillâmes dans la rade de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe.

Le richesses de cette île, son grand commerce et l'excellent vin de Malvoisie qu'elle produit, la rendent la plus considérable de toutes les îles Canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur et environ cinq de largeur. Au milieu de l'île s'élève cette fameuse montagne, qu'on nomme le *Pic-de-Ténériffe*; on l'aperçoit, à ce qu'on m'a dit, de plus de cinquante lieues; elle a la figure d'un cône, dont la base est fort grande; ce qu'on dit dans quelques relations de sa hauteur, du froid qui y règne, du temps qu'il faudrait mettre pour arriver jusqu'au sommet, n'est guère conforme à la vérité. J'ai entretenu des personnes qui ont eu la curiosité d'y monter, et j'ai conclu, de ce qu'elles m'ont rapporté, que le chemin pouvait se faire en sept heures. Il est vrai qu'il semble qu'elle s'élève au-dessus des nues; il y tomba de la neige, tandis que dans la plaine nous étions fort incommodés de la chaleur. Quoique les ins-

trumens dont je me servis pour mesurer sa hauteur, ne fussent pas fort exacts, je jugeai pourtant qu'elle n'était guères que de treize cens toises.

Le petit bourg de Sainte-Croix est au Nord-Est de l'île. Nous en partîmes le 10; et, après une lieue de mauvais chemin que nous fîmes sur une montagne stérile, nous arrivâmes à la Lagune, petite Ville assez bien bâtie, et la capitale de l'île. On trouve au-delà une plaine de deux lieues, d'où l'on aperçoit la mer du côté de l'Ouest. Là commencent ces beaux coteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citronniers et d'autres arbres de l'Amérique.

Nous marchâmes deux lieues sur ces collines, d'où l'on découvre toujours la mer, et, après avoir passé par les villages de la *Matança* et de *Santa-Vittoria*, nous arrivâmes à l'*Arotave*, seconde Ville de l'île, où les Jésuites de la Province d'Andalousie ont un Collége. On célébrait alors la naissance du Prince des Asturies; ce n'était par-tout que fêtes et que divertissemens.

C'était aussi le temps auquel on vendange le malvoisie : ce raisin est d'une espèce particulière; on cueille ses grappes avec attention, et on ne prend que celles qui sont parfaitement mûres pour les porter au pressoir. Quand le vin est tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il se conserve, lorsqu'on le transporte dans les divers climats du monde. L'île a encore du vin rouge et du vin blanc d'une autre espèce; on y trouve aussi des

pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre l'eau qu'on veut boire.

Le Dimanche 30 d'Octobre, sur le soir, nous appareillâmes de la rade de Sainte-Croix, et le lendemain nous vîmes l'île de la Palme et celle de Fer. L'eau n'est pas bonne dans cette dernière île, et c'est une fable que ce qu'on rapporte d'un arbre qui s'y trouve, dont les feuilles sont autant de sources d'où l'eau découle continuellement. C'est de quoi les habitans même de l'île de Fer n'ont jamais entendu parler.

Le 19 de Novembre, à huit heures du soir, nous vîmes tomber, à une portée de fusil, une exhalaison qui éclaira tout le vaisseau : elle me parut d'un pied de diamètre ; elle se partagea ensuite, et se dissipa quelques toises au-dessus de la mer.

Le 25, nous fûmes pris de calme, et nous vîmes plusieurs souffleurs; ces poissons monstrueux passèrent assez près de nous, pour juger sûrement qu'il y en avait de trente pieds ; on ne doit pas en être surpris, si l'on fait réflexion que dans le Nord on a pris des baleines qui avaient plus de 60 pieds.

Nous entrâmes, le 4 Décembre au soir, dans le port du Cap Français de l'île de Saint-Domingue. Nous avions fait plus de 80 lieues en côtoyant la partie du Nord de cette belle île; deux bancs de rochers, entre lesquels il faut passer, rendent l'entrée du port difficile. Les Français possèdent plus de cent lieues de côte au Nord, à l'Ouest et au Sud.

Les Espagnols sont dans la partie du Sud qui est vers l'Est.

Nous eûmes bien de la joie de nous revoir dans une terre Française, et au milieu de nos Pères qui ont le soin des Paroisses répandues dans le Nord de cette grande île. Le Père le Breton, habile Botaniste, me fit voir des plantes qui croissent autour de notre maison, qu'il m'assura être tout-à-fait semblables au thé de la Chine. J'en pris quelques-unes, et je les fis sécher à l'ombre; quand je fus à Manille, je les comparai avec du thé de la Chine: un chirurgien Français qui y a demeuré cinq ans, à qui je les montrai, jugea comme moi que c'était effectivement du thé, et qu'il était aussi bon que celui qu'on apporte de la Chine. J'ai su depuis qu'on a découvert de semblables plantes au Pérou, et que quelques personnes s'en servent à Lima.

Nos vaisseaux firent voile le 10 Décembre. Nous passâmes au Nord de l'île de Cuba, afin d'éviter les vaisseaux de guerre de la Jamaïque. Cette île a deux cens cinquante lieues de largeur. Il est presque impossible de croiser pendant l'hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au Sud plusieurs rochers le long de la grande île de Cuba, et au Nord le Pracel, où il y avait de petites îles fort basses. Le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur.

Il n'y a plus d'Indiens dans les îles de Saint-Domingue et de Cuba; celle-ci est peuplée d'Espagnols qui y ont plusieurs Vil-

lages ; elle a un Evêque qui fait sa résidence ordinaire à la *Havane*, Ville capitale de toute l'île ; il est suffragant de l'Archevêque de Saint-Domingue. C'est principalement dans l'île de Cuba que croît cet excellent tabac, qu'on apporte en poudre et en feuille en Espagne, et qu'on vend dans toute l'Europe sous le nom de tabac d'Espagne.

Le 16 Décembre nous entrâmes dans le port de la Havane, en rangeant le fort du More à demi-portée de pistolet ; ce château a plus de soixante canons de fonte. L'autre passe est au milieu, entre le fort du More et un autre fort qui a trente-six pièces de grosse artillerie de fonte ; le canon porte d'un fort à l'autre. Quand on approche de la Ville, on se trouve à la portée des canons d'un troisième fort plus petit que les deux autres ; il ne peut passer qu'un seul vaisseau dans chaque passe, le reste de l'entrée étant semé de rochers à fleur d'eau. Ce port, ou plutôt cette baie, s'enfonce une lieue au Sud, et forme comme différens bras à l'Ouest et à l'Est. Le mouillage en est bon, et l'on y est en sûreté contre les vents les plus violens.

La Ville est bien fortifiée ; elle a, du côté de la terre, plusieurs bastions avec leurs courtines ; sa figure est presque ronde, et il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroisses, six maisons de différens Ordres, et trois Monastères de Religieuses. Un pilote Espagnol, que nous avions pris à Ténériffe, nous fit attendre plusieurs jours dans le port, afin d'éviter les vents de Nord qui

qui règnent en hiver dans le golfe du Mexique, qu'il nous assurait être plus violens en certains quartiers de la lune. Nous appareillâmes enfin le 23 Décembre, et à peine fûmes-nous sortis du port, que notre pilote voulut nous y faire rentrer, s'imaginant qu'une tempête du Nord était sur le point de nous accueillir; mais sa prédiction se trouva fausse.

Le 4 Janvier 1708 on sonda sur le soir, et au fond qu'on trouva, on reconnut que nous étions à trente lieues au Nord-Nord-Ouest du cap de *Catoche*. Ce cap, qui est à l'Est de la province d'*Iucatan*, a été ainsi nommé, parceque Don Fernand de Cordoue y étant descendu au mois de Mars de l'année 1517, les Indiens lui répétaient sans cesse ces mots: *Con escatoch*: ce qui signifie en leur langue: *Venez à nos Maisons*. Le pilote Espagnol nous fit prendre notre route sur la sonde de Campêche, en laissant au Nord les petites îles de *las Arcas*, *Triangolo*, et *Alacranas*. Nous essuyâmes d'abord trois coups de vent de Nord en trois jours différens; ils avaient soufflé entre le Nord-Est et le Nord. Alors ils ne sont pas d'ordinaire fort violens, et les Espagnols les appellent, *Norte chocolatero*, parce qu'ils ne les empêchent pas de battre leur chocolat. Ces vents ne durent guères que 24 heures.

Le 10, on estima que nous avions passé le matin, à huit heures, entre l'île de *Triangolo* et celles d'*Arenas*. Le soir à quatre heures et demie, on trouva soixante-neuf

brasses à la sonde, et à six heures on ne trouva plus de fond.

Nous vîmes le 11 une grande troupe de bonites se promener sur l'eau, s'élancer, et se poursuivre. Après-midi un calme soudain succéda au vent de Sud, et le soir un furieux vent de Nord s'éleva tout-à-coup. Nous fûmes toute la nuit, et le lendemain, à la cape. Ce jour-là, sur le soir, le vent cessa en un instant, mais la mer, qui était encore fort agitée, nous fit rouler extraordinairement toute la nuit.

Le 13, nous aperçûmes deux navires qui nous vinrent reconnaître. C'étaient la Diane, frégate du Roi, armée au Havre de Grace, de l'escadre de M. du Casse, et la Paix armée au Port-Louis. Nous apprîmes que les roulis de la nuit précédente les avaient presque contraints de démâter.

Le 14, notre petite escadre fut augmentée d'un vaisseau Espagnol qui était parti de Campêche pour la *Vera-Crux*. Ce soir-là le Ciel parut fort couvert; des nuées noires occupaient tous les bords de l'horizon : on aperçut en même-temps des nuages verdâtres près de la mer du côté du Septentrion; ces indices, joints à un calme plat, nous firent juger que nous allions être assaillis d'une furieuse tempête. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Le Nord se déclara tout-à-coup avec furie; chaque vaisseau prit son parti comme il put; le navire Espagnol, après s'être soutenu quelques heures, s'abandonna au gré du vent, et nous le vîmes courir vent arrière sous la

misaine : les deux vaisseaux Français nous quittèrent.

Le lendemain 15, la mer fut plus agitée que jamais. Quand notre navire se trouvait entre deux lames, il nous semblait être dans une vallée à perte de vue, entre deux montagnes d'eau, qui nous cachaient même le haut des mâts du saint Jean-Baptiste, autre vaisseau dont nous n'étions éloignés que de trois portées de fusil. Le soir, pendant le souper, une vague plus forte que les autres ayant fait extrêmement pencher notre vaisseau, les plats, les mets, tout fut renversé; et bien que chacun tâchât de s'accrocher à tout ce qu'il rencontrait, il nous fallut enfin tomber les uns sur les autres. Un oiseau, de la grandeur et de la forme d'une bécassine, fut porté sur notre bord par la violence du vent.

Le 19, nous rencontrâmes les deux vaisseaux Français dont la tempête nous avait séparés, et nous arrivâmes ensemble le même jour à la *Vera-Crux*. C'est là que finit notre première navigation de deux mille deux cens lieues. La *Vera-Crux*, est à 19 degrés et 10 minutes, et à 7 heures de différence du Méridien de Paris, selon l'observation et l'estime de nos Pilotes.

Je ne sais si l'on doit donner le nom de port à la rade de *Vera-Crux*. Les vaisseaux mouillent à l'abri du fort de saint Jean-Dulua : ce fort a été construit dans une petite île, que la marée couvre entièrement, lorsqu'elle est haute. Ce fut le Vendredi-Saint

de l'année 1519 que Fernand Cortès débarqua près de saint Jean-Dulua, et c'est à l'occasion de ce saint jour qu'il donna le nom de *Vera-Crux* à la Ville, qu'il fonda cinq lieues plus au Nord que la petite île Dulua. On l'appelle à présent *Vieja Vera-Crux*, pour la distinguer de celle où est maintenant le port, qu'on nomme la *Nueva Vera-Crux*. C'est le seul port qui soit dans le golfe de Mexique. Cette Ville n'est que le tiers de la Havane ; elle n'est considérable que par le séjour qu'y font les vaisseaux marchands qui viennent de Cadix, et qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, et de cochenille.

Nous en partîmes le 3 Février. Nous perdîmes de vue la mer, pour continuer sur terre notre voyage. Comme la sécheresse était grande, nous prîmes un chemin qu'on a fait depuis quelques années, et qui est beaucoup plus commode que l'ancien chemin, qu'on est obligé de suivre pendant la saison des pluies.

A une grande lieue de la *Vera-Crux*, on voit à la droite du chemin un petit Village nommé *Buena-Vista* ; trois lieues après on passe la rivière *Xamaca*, qui entre dans la mer à 8 lieues de la *Vera-Crux*. La journée est ensuite de 10 lieues, qu'on fait dans des terres incultes, quoique le terroir paraisse assez bon en plusieurs endroits, et on arrive au Village de Cotasta, situé auprès d'une rivière du même nom. Nous marchâmes le lendemain sur des collines qui ne sont point

cultivées. Après cinq lieues de chemin, nous trouvâmes quelques cabanes d'Indiens, et nous entrâmes dans une plaine, où est le Village de saint Jean, à huit lieues de *Costata*.

Le 5 Février nous nous trouvâmes dans un pays plus tempéré et plus agréable à la vue : nous passâmes dans des vallons fertiles, chargés d'arbres fruitiers et ensemencés de *maïs* (1) : on voyait de toutes parts une infinité d'oiseaux de toute espèce, et tout-à-fait différens de ceux d'Europe. Il y a sur-tout quantité de perruches bleues, plus petites que des grivès, et d'une couleur fort vive.

Après deux lieues de chemin ; on trouve le Village de saint Laurent. Ce sont des Noirs qui l'habitent : ils descendent de plusieurs familles des Noirs d'Afrique, qui s'étant enfuis de la maison de leurs maîtres, obtinrent leur liberté, à condition qu'ils peupleraient ce pays.

A trois lieues au-delà de ce Village, nous nous arrêtâmes à la Ville de Cordua, où il y a plusieurs familles Espagnoles : les maisons y sont bâties à l'Européenne, et on pourrait la comparer à un de nos plus gros bourgs de France. Cette journée, qui est de neuf grandes lieues, se termine en arrivant à la ville d'*Orissava* : elle est un peu plus grande que *Cordua*. On se trouve alors auprès de cette fameuse montagne d'*Orissava*, que nous avions aperçue de 25 lieues en

(1) Blé d'Inde.

mer, et dont le sommet est toujours couvert de neiges, quoiqu'elle soit située sous la zone torride. Elle est beaucoup plus haute que le pic de Ténériffe. Ce soir-là deux Marchands Espagnols nous abordèrent fort civilement. L'un d'eux fit paraître beaucoup de joie, quand il apprit que nous étions Français : il nous rendit une visite particulière, pour nous dire qu'il était né comme nous sujet du plus grand Roi de l'Univers, mais qu'il avait été élevé à Cadix depuis l'âge de dix ans. Bien que sa langue naturelle lui fût devenue comme étrangère, il ne laissa pas de nous faire comprendre qu'il avait le cœur aussi Français que la naissance.

Le 6 Février, après deux lieues de marche dans la plaine d'*Orissava*, qui était toute couverte d'orge qu'on allait moissonner, nous grimpâmes une montagne, ou plutôt une forêt de chênes fort touffus : nous descendîmes ensuite dans une vallée entourée de montagnes extrêmement hautes. Au milieu de cette plaine, qui a bien une lieue de diamètre, est situé le village de *Maltrata*, qui n'est habité que par des Indiens. Le soir nous mîmes deux heures et demie à gagner une montagne toute couverte de pins de deux espèces; et nous finîmes cette journée, qui fut de dix lieues, en traversant une plaine de sables, où l'on trouve beaucoup de palmiers sauvages, de la même espèce que ceux qui croissent dans les sables de Pondichery.

Le 7, nous découvrîmes un des plus fertiles pays de l'Amérique : je ne crois pas

qu'il y ait sous le ciel un climat plus doux et plus tempéré ; tous les fruits de l'Europe et de l'Amérique y croissent ; et s'il y a peu de vignes et d'oliviers, il faut l'attribuer à l'indolence de ses habitans, ou aux sages lois de la Monarchie Espagnole, dont le dessein est de conserver ce nouveau monde dans la dépendance de l'Espagne. On y voit de très-belles plaines remplies de Villages, dont les maisons sont bâties de briques cuites au soleil. On sème tous les ans du blé dans ces terres, qui sont arrosées par des canaux pratiqués exprès, ou bien par l'eau qui descend des collines voisines, où il se trouve beaucoup de sources.

Le 8, nous arrivâmes à la *Puebla de los Angeles*, Ville la plus considérable de ce Royaume après la capitale : elle est à-peu-près de la grandeur d'Orléans : les rues en sont fort droites, et les maisons assez belles ; elle est partagée en quatre Paroisses : on y compte neuf Monastères de Religieuses, et un plus grand nombre de Communautés d'hommes : les Eglises y sont magnifiques, et principalement la Cathédrale.

En sortant de la *Puebla de los Angeles*, on marche, pendant 8 lieues, dans une très-belle plaine fort peuplée, et très-fertile. A une lieue à la droite du chemin est le bourg de *Cholala*, où Fernand Cortès pensa périr par la trahison des habitans. A quatre lieues sur la gauche est la ville et la république de *Tlascala*, qui fut d'un grand secours au même Cortès pour s'emparer de

la ville de *Mexico*. Là on voit trois montagnes couvertes de neiges. Une de ces montagnes est un volcan, qui, pendant neuf ans, avait discontinué de jeter de la fumée; mais il avait recommencé depuis trois mois, et la fumée qu'il poussait en l'air, était si épaisse, qu'on l'apercevait même de la ville de *Mexico*.

Le lendemain nous entrâmes dans une forêt de pins, où l'on trouve quantité de faisans, de coqs d'Inde et toute sorte de gibier. Dès que nous commençâmes à descendre, nous découvrîmes le lac du Mexique, et le troisième jour, depuis notre départ de *la Puebla de los Angeles*, nous arrivâmes sur le midi à la ville de *Mexico*, éloignée de 22 lieues de *la Puebla*, et de 80 de *la Vera-Crux*.

Cette fameuse Ville, la plus belle et la plus considérable du nouveau monde, est située dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la saison des pluies, qui commencent vers le mois de Mai, on ne peut y entrer que par trois chaussées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur: les deux autres sont d'une lieue et d'une lieue et demie. Mais dans les temps de sécheresse, le lac, au milieu duquel la Ville est située, diminue considérablement. Les Espagnols se sont efforcés de faire écouler les eaux à travers les montagnes qui environnent cette grande plaine: mais après bien des frais et des travaux immenses, ils n'ont réussi

qu'en partie dans l'exécution de leur projet: néanmoins ils ont remédié par-là aux grandes inondations, dont la Ville était souvent menacée.

La ville de *Mexico* est bâtie fort régulièrement. Elle est traversée de quelques canaux, lesquels se remplissent des eaux qui viennent du Lac; on en pourrait creuser dans toutes les rues. Elle est beaucoup plus grande que *la Puebla.* Quelques Espagnols y comptent deux cent mille ames; mais si l'on veut examiner les choses sans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de soixante mille.

Il y a dix mille Blancs dans *Mexico* : le reste des habitans est composé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulâtres, de Métis et d'autres Peuples qui descendent du mêlange de ces diverses Nations entr'elles et avec les Européens : ce qui a formé des hommes de couleur si différente depuis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t-on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles, et les Eglises magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautés Religieuses : on y voit rouler beaucoup plus de carrosses qu'en aucune Ville de France, si l'on en excepte Paris. Le climat y est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'on soit environ à 20 degrés de latitude Nord. Dans le fort de l'été, on n'a qu'à se tenir à l'ombre pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui

donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince lui ayant demandé combien de temps il y avait au Mexique entre l'été et l'hiver ; « autant de temps, Sire, » lui répondit-il, qu'il en faut pour passer » du soleil à l'ombre ». Les pluies qui commencent au mois de Mai, et qui ne finissent qu'après l'été, contribuent beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin, si l'on considère la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville, la magnificence des Eglises et des autres édifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, et les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premières et des plus riches Villes du monde. Mais, d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui font la plus grande partie du Peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge et nu-pieds, on a de la peine à se persuader que cette Ville soit effectivement si opulente.

Le 11 Mars nous commençâmes un nouveau voyage pour nous rendre à la mer du Sud.

En prenant la route d'*Acapulco*, on fait d'abord quatre lieues dans une plaine bien cultivée, après quoi on monte pendant une heure sur une montagne que les Espagnols appellent *la Subida del Arenal*, à cause des sables qu'on y trouve : on passe dans une forêt de pins qui dure cinq lieues, et on descend pendant trois lieues pour se rendre à

Cornavacca, petit bourg situé dans un terroir fertile, et dont le climat est beaucoup plus ardent que celui des environs du Mexique.

Le pays qu'on rencontre après ce bourg, est rempli de Villages d'Indiens, et coupé de rivières et de ruisseaux qu'on passe à gué dans des temps de sécheresse. On ne trouve que de petites plaines, des collines, des vallons jusqu'à la *Subida del Passarito*, qu'on descend par un fort mauvais chemin qui est de plus d'une lieue. Demi-lieue après, on s'arrête à *Pueblo nuevo*, Village d'Indiens, situé sur les bords d'un lac qui a une lieue de longueur, et trois quarts de lieue de largeur. Ce Village est éloigné de vingt-une lieues de *Cornavacca*. Nous n'en partîmes qu'à quatre heures du soir, pour éviter la grande chaleur; et après six lieues de marche, nous nous arrêtâmes à un autre Village nommé *Palula*.

Le lendemain, nous fîmes encore six lieues entre des collines chargées de ces arbrisseaux que les Espagnols nomment *organum*, et que les Français appellent *cierges épineux*. On dirait, à les voir de loin, que c'est une infinité de flambeaux de cire verte. Nous passâmes la rivière de *las Balsas*, de la même manière qu'on la passait avant la conquête du Mexique : un carré de faibles roseaux d'environ dix pieds, sous lequel on attache des callebasses, sert de bateau : on vous fait asseoir sur la selle d'une mule, ou sur un ballot, qu'on place au milieu de cette machine, afin que le poids l'empêche de tour-

ner. Un Indien tenant un des angles d'une main, et nageant de l'autre, vous conduit à l'autre bord de la rivière. C'est du nom de *Balsas* que les Espagnols donnent à cette espèce de radeau, que la rivière a pris son nom : ils devraient plutôt l'appeler la rivière des Mosquites; car on est comme environné d'une nuée de ces insectes, qui ne sont pas plus gros que nos plus petits moucherons, et dont les piqûres laissent des marques qui durent souvent un mois entier. C'est pour éviter leur persécution, qu'on prend le temps de la nuit, pour faire les neuf lieues de chemin qu'il y a jusqu'au village de *Sompango*.

Tout ce pays est désert ; on n'y trouve qu'une misérable cabane qu'on a bâtie sur le chemin pour la commodité des voyageurs : mais comme elle était inhabitée, nous ne jugeâmes pas à propos d'y entrer, dans la crainte d'y être mordus des serpens ou des scorpions : nous aimâmes mieux prendre notre repos sur la terre, pendant les deux ou trois heures que nous avions à donner au sommeil. Les mauvaises hôtelleries où on loge dans tout le Mexique, nous avaient accoutumés à nous passer de lit, et de toutes les autres douceurs qu'on a dans les voyages de France.

Deux lieues après *Sompango*, on passe dans un bourg de quatre cens familles, dont plusieurs sont Espagnoles ; il se nomme *Cilpacingo*. Ce bourg est situé dans une plaine de deux lieues de longueur, assez

fertile, et environnée de collines. Elle est terminée par un gros Village d'Indiens. A une lieue au-delà, on passe par un autre Village, après lequel on fait huit lieues sur des montagnes fort escarpées, et toutes semées de rochers. Il faut continuellement monter et descendre. Deux chevaux ne sauraient passer de front dans certains endroits, où le chemin est creusé entre deux rochers. Nous couchâmes dans un petit Village qu'on nomme *los dos Caminos*.

Le lendemain, qui était Dimanche, nous y dîmes la sainte Messe : ces bons Indiens vinrent l'entendre ; ils n'avaient pas eu ce bonheur depuis un mois, parce que leur Curé demeurait à douze lieues de leur Village, et avait à visiter plusieurs hameaux fort écartés. Pour nous remercier, ils nous apportèrent quelques oranges et des guirlandes de fleurs. Depuis *los dos Caminos* jusqu'à *Acapulco*, on fait vingt-une lieues sans trouver aucun Village : on a bâti de trois en trois lieues, de méchantes cabanes qui servent d'hôtelleries.

A quatre lieues de *los dos Caminos*, nous passâmes la rivière de *los Papaguios*, c'est-à-dire des Perroquets. C'est, après celle de *las Balsas*, la plus considérable qu'il y ait depuis *Mexico* jusqu'à la mer. Nous montâmes ensuite pendant une heure et demie sur une montagne fort escarpée, à laquelle on a donné, comme à la rivière, le nom de *Papaguios*, apparemment à cause des gros Perroquets qu'on y voit. Ils sont de la grosseur

d'une poule, ils ont le haut de la tête jaune, tout le reste du corps est vert : ils apprennent facilement à parler.

Parmi les différentes sortes d'arbres qui croissent sur cette montagne, on y trouve celui dont on se sert en Europe pour les teintures, et qu'on appelle bois de campêche : il ne croît pas fort haut, les feuilles en sont petites, et ressemblent assez à celles du trèfle.

Le dixième jour de notre voyage nous arrivâmes à *Acapulco*. Ce bourg est à quatre-vingt-sept lieues de *Mexico*, et à 16 degrés 45 minutes de latitude Nord, selon les observations des Pilotes. Les Marchands de *Mexico* y ont des maisons où ils mettent les marchandises qu'on apporte de Manille. Tandis que le vaisseau des Philippines est dans le port, on y voit quantité de Marchands ; mais à peine est-il parti, que chacun se retire. Les habitans, même les moins riches, vont passer l'été plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'*Acapulco*, pendant les chaleurs qui y sont excessives.

Le port est bon et sûr, mais le château n'est pas fort : il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les vaisseaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers le mois de Décembre ou de Janvier, et ils en partent depuis le commencement de Mars jusqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partaient plus tard, ils ne trouveraient pas les *brises* (1)

---

(1) Nom qu'on donne en Amérique à un vent qui vient du côté de la mer.

assez fortes pour leurs pesans galions; et au-delà des îles Marianes, ils auraient infailliblement à essuyer des vents d'Ouest, qui commencent à la fin de Juin, et qui leur sont entièrement contraires. Il arrive souvent des tremblemens de terre à *Acapulco* : pendant le peu de séjour qué nous y fîmes, nous en ressentîmes deux, mais ils ne furent pas violens.

Le 30 Mars nous mîmes à la voile. Le vaisseau était de deux cent soixante hommes d'équipage de toutes les différentes Nations du monde. Le plus grand nombre des matelots était des Philippines. Le Duc d'Albuquerque, vice-Roi du Mexique, avait nommé le Père Bonnet pour Aumônier du vaisseau. La langue Espagnole nous servit à entendre les confessions et à instruire tout l'équipage. Nous eûmes d'abord des vents faibles, et des calmes qui durèrent pendant douze jours; ils ne cessèrent que quand nous fûmes à cent lieues de terre. On fait le Sud-Ouest jusqu'à ce que l'on soit par les treize degrés de latitude Nord. Alors on a des *brises* très-fortes jusqu'aux îles Marianes.

Cette navigation est très-douce : on n'a point à craindre de vents contraires, et le vent qui souffle étant toujours frais, tempère la chaleur. Mais autant que le voyage est facile depuis Acapulco jusqu'à Manille, autant le retour de Manille à Acapulco est-il dégoûtant et dangereux. Il faut s'élever jusqu'au-delà de 30 degrés, et quelquefois jusqu'au 39.e degré de latitude Nord, pour

éviter les *brises* qui règnent toujours auprès des Tropiques.

Comme c'est dans l'hiver que se fait cette dernière navigation, on a de rudes tempêtes à essuyer, sans pouvoir relâcher dans la route. Le navire qui nous porta aux Philippines, avait demeuré sept mois dans cette traversée. L'Amiral fut obligé de relâcher à l'entrée des Philippines, après avoir reçu un coup de mer qui mit tout le navire sous l'eau. Une partie de ses vivres fut gâtée, et sept hommes furent emportés dans la mer. Il y en eut deux qui furent rejetés dans le vaisseau par un autre coup de mer. Nous vîmes chaque jour des oiseaux, ce qui ne nous était pas arrivé dans la traversée des Canaries jusqu'à Saint-Domingue, quoiqu'elle soit beaucoup plus forte.

Le treize Juin, nous mouillâmes à l'île de *Guhan*, la principale des îles Marianes, après avoir fait en soixante-quinze jours deux mille cent soixante-quinze lieues qu'on compte depuis *Acapulco*. Cette île s'étend du Sud-Ouest au Nord-Est, depuis 13 degrés et cinq minutes, jusqu'à treize degrés trente-cinq minutes. Le lendemain j'eus le bonheur de dire la Messe dans cette terre arrosée du sang de plusieurs de nos Pères, qui ont baptisé tous ces Infidèles. On les a rassemblés dans les trois îles principales de *Guhan*, de *Sarpan* et de *Saïpan*.

Je saluai Don Joseph de Quiroga, Sergent-Major des îles, dont la vertu et le zèle ont beaucoup contribué à l'entière conver-

sion de ces Idolâtres. Le même zèle l'a porté à établir une bonne discipline parmi les soldats : ils vivent en commun ; la prière se fait régulièrement soir et matin, et ils participent souvent aux Sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie. Je trouvai parmi ces soldats un Français d'Oleron. Le Gouverneur nous envoya, selon la coutume, des rafraîchissemens. Je m'embarquai sur un canot du pays pour aller à terre et pour revenir à bord : je n'ai point vu de bâtiment si léger, ni qui aille mieux au plus près du vent : je les ai vu pincer le vent à deux quarts de rumbs; un vent arrière leur est moins favorable qu'un vent au plus près.

Nous appareillâmes le 14, et le 1.er Juillet nous découvrîmes les Philippines, qui sont à trois cent trente-six lieues des îles Marianes. Nous eûmes quelques grains assez violens ; mais, excepté une fois qu'on se laissa surprendre, on se tint toujours sur ses gardes, pour amener les voiles à propos. Le détroit entre les îles Philippines jusqu'à Manille a environ cent lieues de longueur. La navigation y est difficile, soit à cause des courans rapides, soit parce qu'il y a très-peu d'endroits où l'on puisse mouiller. On a au Nord la grande île de Luçon, où est la ville de Manille, et au Sud, plusieurs îles de différente grandeur.

Le premier Juillet nous entrâmes dans le détroit. Bien qu'un vent frais nous fît faire une lieue et demie par heure, nous eûmes beaucoup de peine à nous soutenir contre

la marée, qui nous était contraire. Mais aussitôt qu'elle nous fut devenue favorable, nous en profitâmes dans le calme même. On mit la chaloupe au-devant du navire pour le faire gouverner; en cinq ou six heures nous fîmes huit lieues sans aucun vent; mais cette manœuvre pensa nous coûter cher; car le courant nous ayant porté au milieu de plusieurs petites îles que les Espagnols appellent *los Naranios*, à cause des orangers dont elles sont couvertes, notre vergue de civadière toucha un rocher fort escarpé d'une de ces îles; par bonheur il y avait assez de fond pour ne pas échouer, et le courant nous ayant fait pirouetter, nous jeta au milieu de cette espèce de port, où nous mouillâmes pour attendre le vent, qui nous tira enfin d'un si mauvais pas.

Nous employâmes quinze jours à passer ce détroit, appréhendant sans cesse d'avoir un vent d'Ouest, qui peut-être nous eût obligés à débouquer. Le 17 Juillet nous arrivâmes à *Cabite* : c'est un port qui se trouve dans la baie de Manille, à trois lieues de cette Ville. Deux jours après s'éleva un vent d'Ouest qui dura douze jours. Il y eut pendant dix-huit jours une pluie continuelle, qui ne cessait que par intervalle, et pour peu de temps. Ces pluies recommencent ainsi à plusieurs reprises jusqu'au mois de Novembre, et quelquefois jusqu'en Décembre; alors toutes les plaines sont inondées; on se promène en canot dans les campagnes semées de riz, lesquelles de loin pa-

raissent des prairies agréables. Ce sont ces pluies abondantes qui modèrent la chaleur, et qui, étant causées par le vent d'Ouest, rendent le climat de Manille fort humide. L'acier le mieux poli se couvre de rouille en une nuit.

Les forêts de ces îles sont pleines de buffles sauvages, de cerfs et de sangliers d'une espèce particulière. Les Espagnols y ont fait venir d'Amérique des vaches, des chevaux et des brebis; mais ces animaux ne peuvent y vivre à cause de l'humidité et des inondations. Il y a de la cire en quantité, et du coton de différente sorte. Le riz y est excellent; le froment croît en quelques endroits; on y trouve aussi de l'ébène, du bois de campêche, de l'indigo, une espèce de canelle sauvage, des noix muscades, des figuiers et des bananiers de plusieurs espèces, qui ne sont point en Amérique. Enfin, on y voit quantité d'arbres différens, et dont le fruit est particulier. Il y a sur-tout un grand nombre d'arbres propres à la construction et à la mâture des vaisseaux.

Les rivières sont pleines de Caïmans, qui dévorent les animaux, et les hommes même. On en prit un auprès de nos terres qui avait dévoré treize personnes. Il avait dix-huit pieds de longueur, et la seule machoire avait cinq pieds. Ces îles sont entre le dix-neuvième et le cinquième degré de latitude Nord.

Outre la grande île de Luçon, les Espagnols possèdent neuf îles considérables, et plusieurs autres petites îles, avec une partie

du *Mindanao*. Le Gouvernement est divisé en vingt Alcadies, dont il y en a douze dans la seule ile de Luçon. L'Archevêque de Manille a trois Evêques suffragans; celui de *Cagaïan*, dans le Nord de l'île de Luçon; celui de *Camarinez*, dans la partie de l'Est de la même ile; et celui de *Cebu*, dans une île du même nom, dont dépendent les autres îles voisines. C'est dans l'île de *Cebu* que Magellan fut tué.

Il y a dans ces quatre Diocèses sept cens Paroisses et plus d'un million de Chrétiens, beaucoup mieux instruits qu'on ne l'est communément dans plusieurs Paroisses de l'Europe. Ces Paroisses sont desservies, la plupart, par des Augustins, par des Religieux de saint François et par des Jésuites qui ont converti tous ces Peuples à la Foi de Jésus-Christ, et qui les ont soumis à la Monarchie Espagnole.

On trouve encore dans les montagnes et dans les forêts, un Peuple barbare, noir, et d'une taille fort petite, qu'on attire peu-à-peu à la connaissance du vrai Dieu. Outre la langue de ces noirs, qu'on croit être les anciens habitans de ces îles, ceux qui sont convertis, dont le nombre est bien plus grand, parlent trois langues principales: la *Tagale*, celle de la *Pampanga* et celle de *Bissaïas*. La Tagale, dont on se sert à Manille et aux environs, est la plus polie.

Ces langues ont un grand rapport entr'elles et avec la langue Malaïe, qu'on parle à Borneo, Java, Sumatra, et dans la pénin-

sule de Malaque ; ce qui fait juger que ce sont des Malais qui ont conquis ces îles, et qui ont obligé les anciens insulaires à se réfugier dans les montagnes. D'ailleurs, tout ce qui les distingue si fort des Européens, les rend tout-à-fait semblables aux Malais ; ils ont le même tour de visage, le nez petit, les yeux grands, et la couleur du corps d'un jaune olivâtre, comme les Malais. Enfin, ils s'habillent de la même façon, et bâtissent comme eux leurs cabanes de bamboux sur le bord des rivières. Ils ont le naturel fort doux, et c'est en cela uniquement qu'ils diffèrent des Malais, dont le génie est cruel et féroce.

Tous ces insulaires sont fort affectionnés aux Espagnols, et mettent volontiers leurs enfans à leur service, en quoi ils sont bien différens des Américains, qui n'ont pu s'accoutumer jusqu'ici à la domination de leurs conquérans. Il est vrai que les Philippinois se sont soumis d'eux-mêmes à l'Evangile et au Gouvernement Espagnol, la force des armes ayant eu très-peu de part à la conquête de ces îles.

Bien que Magellan les ait découvertes, en 1521, et que depuis ce temps-là on ait fait diverses tentatives pour les conquérir, on ne s'y établit pourtant qu'en 1565. Ce fut Don Miguel Lopès de Legaspi, Biscayen, qui fonda la ville de Cebu. Manille ne fut fondée qu'en 1571.

Lorsque Magellan débarqua dans une île voisine de *Cebu*, un Indien, envoyé pour

examiner les Espagnols, s'étant caché derrière des bamboux, et les ayant vus de loin prendre leur repas, rapporta aux principaux du pays que ces nouveaux venus étaient d'étranges hommes, qu'ils étaient blancs, qu'ils avaient le nez fort long, qu'ils couvraient d'habits blancs les tables sur lesquelles ils servaient leurs mets, qu'ils mangeaient des pierres, et qu'ils terminaient leur repas en mangeant du feu. C'était ainsi qu'il s'était représenté le biscuit de mer et le tabac qui se prend en fumée.

Un autre Indien député de la petite province de *Pampanga*, vers l'île de Luçon, pour engager ses compatriotes à se soumettre à la domination Espagnole, voulant leur exprimer l'effet et le bruit du canon; ces gens-là, leur dit-il, ont des armes semblables à la foudre; elles vomissent avec la flamme un boulet de fer fort pesant; ce boulet étant une fois sorti avec impétuosité, ne cesse de voler de montagne en montagne, jusqu'à ce qu'il ait trouvé quelqu'un à qui il puisse porter le coup de la mort.

Il y a dans les Philippines plus de sept mille Chinois qui y sont venus des provinces de *Canton* et de *Fokien* : ils demeurent, la plupart, dans un faubourg de Manille, qu'on appelle le *Parian*. Les Espagnols sont environ quatre mille; il y a beaucoup plus de Métis, nés d'Européens, d'Indiens et de Chinois.

La ville de Manille, Capitale de toutes les îles, est sur une grande baie de l'île de

Luçon ; elle est fortifiée de dix bastions, avec une petite citadelle qu'on nomme *San-Yago*. Elle a au Nord une rivière, et la mer à l'Ouest ; elle est entourée de plusieurs gros fauxbourgs d'Indiens, où l'on assure qu'il y a cinquante mille ames. En remontant jusqu'à quatre lieues la rivière, on trouve une si grande quantité de Hameaux et de Villages sur ses bords et sur les divers canaux qu'elle forme ou qui viennent s'y rendre après avoir arrosé cette belle plaine, qu'on s'imaginerait presque que cet amas de maisons, répandues dans ce vaste espace, ne fait qu'une seule Ville.

Il y a dans Manille quatorze Eglises très-propres, dont plusieurs seraient admirées dans les premières Villes de France. Les Eglises des Villages sont bien ornées, et le service Divin s'y fait avec beaucoup de majesté. Il n'y a point de Paroisse à la Campagne qui n'ait au-moins huit ou dix Musiciens ; le Roi d'Espagne les exempte du tribut que les Indiens sont tenus de payer.

On ne peut dire jusqu'où va la libéralité des Rois Catholiques, quand il s'agit d'établir l'empire de Jésus-Christ dans les lieux de leur domination ; le zèle dont ils sont animés pour le progrès de la Religion chrétienne, leur inspire toute sorte de moyens de faire adorer le vrai Dieu à leurs nouveaux sujets. On envoie chaque année du Mexique cent mille écus, dont soixante-dix mille sont destinés à l'entretien des Autels et des Missionnaires. Les autres sommes qu'on

fournit pour une si sainte œuvre sont encore plus considérables. Mais aussi, quelle consolation pour ces pieux Monarques de voir, par leurs soins, l'Idolâtrie détruite dans ces vastes contrées, où il n'y a pas deux cens ans qu'on sacrifiait au Démon un nombre infini de victimes humaines.

Après avoir demeuré sept mois dans ces îles, qui sont le plus beau pays, le mieux boisé et le plus agréable à la vue que j'aie encore trouvé, nous nous embarquâmes sur un bâtiment Espagnol qui allait à Malaque, dans l'espérance d'y trouver quelque vaisseau qui fît voile vers la côte de Coromandel.

Ce fut le 17 Février 1709 que nous appareillâmes à l'entrée de la baie de Manille, et le lundi 11 de Mars, nous mouillâmes dans la rade de Malaque. Nous prîmes, dans cette traversée, plusieurs de ces oiseaux qu'on nomme *Fous*; on les appelle ainsi apparemment à cause de la facilité avec laquelle ils se laissent prendre. Ils viennent se poser sur les mâts au milieu de l'équipage, et quelquefois même sur les bras des matelots, et on les prend sans qu'ils pensent à s'envoler que lorsqu'ils se sentent pris.

Je n'avais point vu encore la mer aussi tranquille qu'elle le fut pendant tout ce trajet. Un canot aurait pu faire avec nous ces quatre cent soixante-quinze lieues sur une mer qui est terrible lorsque les vents d'Ouest soufflent. Il ne nous fallait plus qu'un mois pour nous rendre à Pondichery, si nous fussions arrivés

arrivés quelques jours plutôt, avant que les vaisseaux Portugais ou Arméniens partissent pour la côte de Coromandel ; mais nous fûmes obligés de nous mettre sur un navire More, ce qui fut pour nous une source de travaux et de disgrâces. Permettez-moi, mon Révérend Père, de vous décrire un peu plus au long cette dernière traversée : jusqu'ici, je ne vous ai rapporté que des évènemens assez ordinaires à ceux qui voyagent aux extrémités du monde ; ce que j'ai encore à vous dire vous fera connaître de quelle manière Dieu éprouve quelquefois les Missionnaires, avant que de les employer à son service.

Le navire était petit et n'avait qu'un pont. Il était si plein de marchandises, que le Capitaine même couchait souvent à l'air, ainsi que le reste de l'équipage. Représentez-vous deux Missionnaires et un Prêtre Portugais avec deux valets noirs Chrétiens qui le servaient, au milieu de cent Mores ou Gentils tout noirs, qui nous regardaient avec plus d'horreur que les gens les plus polis n'en ont d'ordinaire en Europe de vivre avec des Nègres. Cependant, quand ils eurent embarqué leur chaloupe, ils nous y logèrent comme dans un des endroits le plus commode. Une natte de jonc nous défendait des ardeurs du soleil dans ce climat brûlant ; encore fallait-il l'ôter, lorsque le vent n'avait pas assez de force pour enfler et pour soutenir la voile. Nous eûmes plusieurs jours de calme, et le soleil à plomb sur la tête.

Nous essuyâmes aussi des grains violens qui paraissaient des tempêtes à ceux qui n'ont point vu encore la mer dans sa fureur. La pluie qui les accompagnait, nous incommodait fort dans notre chaloupe, et il nous fallait lutter sans cesse avec le vent qui nous arrachait des mains la natte qui nous couvrait.

Après un mois d'une ennuyeuse et pénible navigation, nous découvrîmes *Achen*, qui n'est qu'à cent cinquante lieues de Malaque. Nos Pilotes étaient si habiles, qu'ils crurent que nous étions aux îles de Nicobard, qui sont deux degrés plus Nord ; et ils étaient si prudens que, quoique nous fussions sur le point de manquer d'eau et de vivres, ils voulaient nous exposer à une traversée de trois cens lieues, sans faire de nouveaux rafraîchissemens. Les Marchands et les passagers contraignirent le Capitaine à mouiller devant un Village, à trois lieues d'Achen : on ne fit qu'une chaloupée d'eau, et on prit quelques provisions.

Le quinze nous appareillâmes, et nous nous vîmes obligés de mouiller le soir même devant Achen, parce que le vent nous manqua, et que la marée nous devint contraire. La verdure et les belles forêts d'Achen et de Malaca ne surprennent point les yeux d'un voyageur qui a vu les Philippines.

La nuit on mit à la voile, et on ne perdit la terre de vue que le dix-huit. Les calmes ordinaires en cette saison causèrent beau-

coup d'inquiétude à nos Pilotes ignorans : ils eurent recours à mille superstitions pour obtenir un vent favorable ; tantôt c'était un petit navire chargé de riz qu'on jetait à la mer, au milieu des acclamations de l'équipage ; tantôt c'était une cassolette de parfums qu'on mettait aux amures ; d'autres fois le songe qu'avait eu un matelot ou un esclave les portait à jeter de l'eau sur les mâts, à laver le navire ou à faire courir sur le pont une figure de cheval. Enfin, ils se recommandaient à nos prières, et nous leur répondions qu'ils devaient renoncer à leurs cérémonies superstitieuses, pour ne s'adresser qu'à Dieu seul.

Cependant on ne nous donnait plus qu'un verre d'eau par jour, et on voyait la fin du peu de vivres que nous avions achetés à Achen. La disette d'eau fut si grande le 4 Mai, que nous fûmes contraints de faire rôtir un peu de riz dans un pot de terre, et de le manger ainsi. Dans cette extrémité, nous nous adressâmes au Seigneur avec toute la ferveur dont nous étions capables : notre prière fut écoutée : cette nuit-là même il s'éleva un bon vent, et il tomba de la pluie. On la recueillit dans des nattes et dans des voiles, et elle fut si bien ménagée, que nous ne buvions qu'autant qu'il fallait pour ne pas mourir. Nous nous estimions heureux d'avoir une cuillerée d'eau pour modérer les ardeurs du soleil qui nous brûlait.

Le 6 Mai, un grain violent nous fit courir vent arrière sous une seule voile : le feu

Saint-Elme parut au bâton d'enseigne et sur la hune du grand mât. Le 9, jour de l'Ascension, nos deux mâts de hune se rompirent dans un gros roulis. Le 10, l'eau nous manqua absolument : nous priâmes le Seigneur avec la même confiance, et il nous exauça avec la même miséricorde ; il plut pendant la nuit, et on amassa de l'eau pour toute la semaine suivante. Le feu Saint-Elme parut encore sur les haubans.

Nonobstant la situation malheureuse où nous nous trouvions, nous ne pûmes nous empêcher de rire, lorsque le Prêtre Portugais nous expliqua les injures que les matelots vomissaient contre ce prétendu Démon : car c'est l'idée qu'ils se formaient du feu Saint-Elme. *Que viens-tu faire en notre bord*, disait l'un d'eux ? *nos marchandises ne sont point à toi, elles n'ont point été volées, elles nous appartiennent, nous les avons bien payées. Cherche*, lui disait un autre, *cherche les Corsaires et les Forbans, qui ont pillé tout ce qu'ils ont dans leur vaisseau, tourmente-les, fais-les périr, mais laisse les Marchands en paix. Va-t-en*, s'écriait un autre, *va corriger tes parens ; ton père est un voleur ; ta mère, tes sœurs se sont décriées par leur mauvaise conduite ; tes frères ont mérité la mort pour leurs crimes.* Puis ils s'armaient de bâtons, couraient sur le pont, grimpaient sur les haubans, et poussaient de grands cris, sans oser pourtant approcher du prétendu Démon. Enfin, lorsque le feu Saint-Elme eut disparu, ils se

félicitèrent les uns les autres, comme d'une grande victoire qu'ils venaient de remporter.

Le 19, jour de la Pentecôte, nous nous trouvâmes dans une entière disette d'eau : nous eûmes recours, selon notre coutume, à la divine Providence, et deux heures après il tomba une pluie si abondante, qu'en ménageant l'eau comme on fesait, on en eut pour plus de trois semaines. Le 24, un vent d'Ouest s'étant levé, on mit d'abord à la cape pour ne point nous éloigner de terre. Au commencement de la nuit le vent augmenta, et un coup de mer prenant le vaisseau en travers, remplit d'eau une partie de la chaloupe où nous étions logés. Il fallut incessamment faire vent arrière pour ne point être coulé à fond par les ondes hautes qui auraient bientôt rempli et submergé notre vaisseau. Nous nous abandonnâmes à la Providence, qui nous avait sauvé tant de fois des portes de la mort.

Nonobstant l'abstinence rigoureuse que nous avions faite, il ne nous restait de vivres que pour peu de jours; et cependant il nous fallait repasser ces trois cens lieues de traversée qui nous avaient déjà coûté tant de peines et de fatigues. Mais ce n'était pas là ce qui touchait le plus nos matelots : ils ne pensaient qu'au danger présent : la mer était fort grosse; les lames élevées, courtes et brisantes, nous poursuivaient et nous menaçaient à chaque instant de la mort : une seule eût suffi pour nous engloutir. Il fallait être

extrêmement attentif à gouverner, afin que le navire ne les reçût point par son travers. Cette nuit-là, le lendemain 25 et la nuit suivante, l'air retentissait sans cesse des cris lamentables que poussaient les Faquirs tour-à-tour, tandis que nous étions tranquilles, et disposés à tout ce qu'il plairait à Dieu d'ordonner de notre sort. Nous éprouvâmes alors combien la confiance en Dieu, que le Christianisme inspire, est différente de la fausse sécurité du Mahométisme.

Le 26, la mer s'appaisa, et le vent nous devenant favorable pour retourner du côté d'Achen, nous fîmes en sept jours cette longue traversée. Le 3, nous passâmes entre les îles de Nicobar, qui sont à sept degrés de latitude au Nord d'Achen, et ce jour-là le riz manqua tout-à-fait dans le vaisseau. On donna à ces Insulaires de la toile et du tabac, et ils nous donnèrent en échange des cocos et des ignames : ce sont des racines fort insipides.

Le 5 Juin on mouilla près des îles de *Pulopinam* et de *Lancari*, qui ne sont pas éloignées de la terre ferme. Le calme vint, et nous fûmes réduits à deux cocos par jour pour quatre personnes. Il fallut mettre la chaloupe en mer pour aller quérir des provisions. Ainsi, pendant neuf jours que dura le calme, nous n'eûmes plus de quoi nous garantir des ardeurs brûlantes du soleil : les Mores mêmes nous portaient compassion, sachant bien qu'étant nés dans des pays froids, nous devions souffrir beaucoup plus qu'eux.

Pourquoi, nous disaient-ils, *vous appliquez-vous si constamment à la prière? Ne souffrez-vous pas assez de la faim et de la chaleur? Laissez là vos livres; vous direz toutes ces prières quand vous vous serez reposés quelque temps à terre.*

La chaloupe qu'on avait envoyée chercher des vivres revint la nuit du 14 au 15. Le peu de provisions qu'elle apporta rendit la vie et les forces à l'équipage. Nous admirâmes la bonté du Seigneur, qui nous procurait ce soulagement, lorsque nous n'avions plus qu'un coco et un verre d'eau. Le 16, nous entrâmes dans la rivière de *Parlis* du petit Royaume de *Queda*. C'est, dit-on, la même rivière où se donna cette bataille miraculeuse des Portugais contre les Achenois, qui fut prédite par saint François Xavier aux habitans de Malaca. Le Père Bonnet partit dans un canot pour nous préparer une maison à Queda. Comme le navire ne pouvait remonter la rivière qu'avec les marées, ce Père vint nous prendre en parau (c'est une sorte de bateau fait d'un seul tronc d'arbre creusé, qui se termine en pointe par les deux bouts). Nous arrivâmes le dix-neuf Juin à la Ville, où un Marchand Mahométan de Surate, nous avait fait trouver une maison.

Le Royaume de Queda est tributaire du Roi de Siam. La Ville a sept à huit mille habitans, et tout le Royaume environ vingt mille. L'entrée de la rivière est à six degrés dix minutes de latitude Nord. On voit au

Nord-Est de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'Eléphant. Elle est ainsi appelée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des vaisseaux médiocres qui puissent passer la barre, sur laquelle il n'y avait que deux brasses et demie de haute mer. Dans la rivière jusques auprès de *Queda* on trouve quatre brasses d'eau de haute mer.

Les habitans sont Malais : ils suivent tous la secte Mahométane des Turcs et des Mogols. Leurs maisons sont bâties de bamboux, et élevées sur des piliers à quatre ou cinq pieds de terre, à cause de l'humidité. Le Roi et quelques-uns des plus riches ont des maisons de planches : leurs vêtemens sont semblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor et de Sumatra. Ils ont presque tous les cheveux longs ; une pièce de toile ou de soie leur entoure la tête, sans la couvrir entièrement. Ils portent toujours sur eux leur cri ; c'est un poignard fort tranchant, long de quinze à dix-huit pouces, et large de deux pouces : plusieurs sont faits en figure d'onde, et ont des poignées d'or. Ils ont aussi de zagayes et quelques mousquets. Leurs boucliers sont ronds et fort légers ; ils ont deux pieds et quelques pouces de diamètre ; ils sont à l'épreuve du sabre et du pistolet. Il y a dans le pays plusieurs familles venues de la côte de Coromandel : il est aisé de les distinguer, parce qu'ils sont plus noirs et plus timides que les Malais. On y trouve aussi quelques Chinois qui y sont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'est pas peuplé : il est plein de grandes forêts, où l'on voit quantité de buffles sauvages, d'éléphans, de cerfs et de tigres. On y prend les éléphans comme dans le Royaume de Siam, et c'est un des principaux revenus du Roi. Le plus grand que j'y ai vu avait six coudées et demie de hauteur. Les plaines sont coupées de plusieurs canaux qui les rendent fertiles en différentes espèces de riz. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même plusieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du Monde, parmi lesquels le Mangoustan et le Durion sont les plus estimés même des Européens.

Le Roi ne lève aucun tribut sur ses sujets : il a des mines d'un étain qui est aussi blanc que celui d'Angleterre, mais qui n'en a pas la solidité ; il en fait fabriquer des pièces de monnaie qui pèsent une livre, et qui ne valent que sept sous. Il fait battre aussi de petites pièces d'or rondes de bas aloi, d'une ligne et demie de diamètre, sur lesquelles sont gravées des lettres Arabes; on en donne cinq pour un écu d'Espagne. Une petite monnaie de cuivre, qui ne vaut qu'un de nos deniers, a cours parmi le Peuple. Les vivres y sont fort bons et à vil prix. Les Marchands de Surate viennent y charger de l'étain qu'on appelle le calin aux Indes ; ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton, et ils en rapportent du calin, de l'or en poudre et des éléphans.

Quand nous arrivâmes à *Queda* nous ap-

prîmes que depuis environ deux ans, un Français nommé Martin, y avait souffert la mort pour la Religion catholique; il était Pilote d'un petit bâtiment sorti de Bengale, dont le Capitaine était Anglais. Après avoir passé à Achen et à Batavia, il tua son Capitaine, et s'empara de toutes les marchandises du vaisseau. Dans l'appréhension que son crime ne fût découvert, il pensa à se délivrer de ceux dont il avait plus de raison de se défier; dans ce dessein il abandonna, dans une île déserte, sur la côte de Java, cinq matelots Chrétiens, qu'il y avait envoyés, sous prétexte d'y faire de l'eau; mais peu après ayant été obligés de relâcher à *Queda*, un esclave du Capitaine tué l'accusa auprès du Roi, qui confisqua le bâtiment, et condamna le coupable à la mort. Comme on le conduisait au lieu du supplice, on vint de la part du Prince lui offrir la vie et mille écus, s'il voulait embrasser le Mahométisme; il aima mieux mourir que de renoncer sa Foi. Il expira le Crucifix à la main, en prononçant ces paroles de l'Oraison dominicale: *Votre nom soit sanctifié.* Nous avons su ces particularités d'un Portugais, de quelques Métis Portugais, d'un Malais qui lui servit d'interprète jusqu'au dernier soupir, et des Mahométans même de Surate, tous témoins oculaires de sa constance et de sa fermeté. Je ne pus m'empêcher d'admirer l'admirable conduite de la Providence, qui ne se lasse point de nous attendre, et qui, d'un pécheur coupable de tant

de crimes, en fait en un instant un martyr de Jésus-Christ.

Nous fûmes obligés de passer sept mois au milieu de ces barbares pour attendre la mousson. Je vous laisse à penser, mon Révérend Père, ce qu'ont à souffrir des Missionnaires qui se voient contraints de vivre parmi des hommes pervers, sans espérance d'en convertir un seul, et privés de la seule consolation qui leur reste en ce monde, qui est le saint sacrifice de la Messe. Je ne compte point parmi nos peines celle de se rendre les services qu'on attend des autres pour l'entretien de la vie; nous ne trouvâmes pas un seul More qui voulût nous aller chercher de l'eau à la rivière; outre cela, Dieu nous affligea, le Père Bonnet et moi, d'une maladie assez ordinaire aux Européens quand ils séjournent dans un climat aussi brûlant que l'est celui-ci. Nous eûmes pourtant le bonheur d'aider à tirer d'esclavage un Chrétien de Macao, qui, depuis quatre ans, n'avait pu obtenir sa délivrance : Hé! que sais-je, si ce n'était pas pour secourir ce fervent Catholique, que le Seigneur avait permis tous les contre-temps qui nous avaient fait relâcher à *Queda!*

Il y avait long-temps que nous demandions à Dieu d'être délivrés de cette terre barbare; il exauça notre prière lorsque nous nous y attendions le moins; trois navires de Saint-Malo n'ayant pu se rendre à Mergui pour hiverner, furent obligés de se radouber à l'île de Janselon. M. de la Lande, qui

s'était embarqué à Pondichery pour procurer à ces vaisseaux les rafraîchissemens nécessaires, conduisit le plus petit navire à *Queda* pour y acheter des vivres. A peine le navire eut-il mouillé à l'entrée de la rivière, que des Marchands Mores de Surate nous en vinrent féliciter.

Nous nous disposions à aller voir ces Messieurs à bord, lorsqu'ils arrivèrent : nous leur offrîmes notre maison, et ils nous firent le plaisir de l'accepter. Ils furent fort bien reçus du Roi, et ils obtinrent tout ce qu'ils demandèrent. J'allai en canot prendre le Capitaine, qui était incommodé ; nous l'avions connu sur le Saint-Esprit, où il était Lieutenant, et où il nous avait comblé d'honnêtetés.

Je remarquai encore mieux la beauté de la rivière. Ses bords, en plusieurs endroits, sont tout couverts d'arbres, sur lesquels nous voyions, matin et soir, des singes sauter en foule de branche en branche. Nous vîmes aussi beaucoup de crocodiles qui se reposaient sur le sable. Il en passa un auprès de notre canot qui avait bien vingt pieds de longueur; on lui tira un coup de fusil ; je crois que ce fut inutilement. M. de la Lande en blessa un de douze pieds, qui était sur le bord de la rivière ; nous vîmes les traces de son sang, et il eut de la peine à faire deux ou trois pas pour se jeter à l'eau.

Le vaisseau mit à la voile le 10 Janvier 1710. Le 24 nous passâmes près des îles de Nicobar de 8 degrés. Les insulaires vinrent

dans quatorze canots nous apporter des ignames, des cocos et quelques poules, pour les échanger contre du tabac en feuilles. Ils sont presque nus, leur couleur est d'un basané jaunâtre ; parmi les noirs ils pourraient passer pour blancs. Ils font une espèce de pâte de racines qui leur tient lieu de pain ; car il ne croît dans leurs îles ni riz ni blé.

Le 2 Février nous mouillâmes à la rade de Pondichery. J'ai eu depuis la douleur de me voir séparé du Père Bonnet, avec qui Dieu m'avait uni d'une façon toute particulière. Vous avez appris sans doute avec quel courage, lui et le Père Faure, sont entrés le 16 Janvier de cette année 1711, dans les îles de Nicobar, pour annoncer Jésus-Christ aux Peuples barbares qui les habitent ; il serait inutile de vous redire ici des particularités qu'on a déjà mandées en France. Ainsi, je me contenterai, en finissant cette lettre, de vous communiquer quelques observations que j'ai faites dans le cours de ce long voyage, et je m'estimerai heureux si elles vous font plaisir.

La déclinaison de l'aiguille aimantée, qui est du côté du Nord-Ouest en France, diminue peu-à-peu jusqu'à ce qu'on se trouve entre les îles Canaries et les premières îles de l'Amérique. Dans ce parage il n'y a point de déclinaison. Mais en avançant vers l'Amérique, l'aiguille décline vers le Nord-Est, et cette déclinaison augmente jusqu'à la *Vera-Crux*, où elle est de six degrés.

A Acapulco, sur la mer Pacifique, elle

n'est que de trois degrés et cinq minutes Nord-Est ; elle augmente jusqu'à ce qu'on se trouve auprès des bancs d Saint-Barthélemi, qui sont à dix-sept degrés de longitude, avant que d'arriver aux îles Marianes. Nous la trouvâmes en cet endroit de quatorze degrés ; elle a été de seize degrés sept ou huit années auparavant, quoi qu'en dise M. Dampierre, dans son voyage autour du Monde, où il assure qu'il n'y a point de déclinaison considérable depuis Acapulco jusqu'aux Philippines. Depuis ces bancs de Saint-Barthélemi, elle diminue considérablement en avançant vers les Philippines. Aux îles Marianes elle était l'année 1708 de huit degrés et quarante minutes. A l'*Embocadero de San Bernardino*, qui est à dix-sept degrés et quelques minutes de longitude plus à l'Ouest que les îles Marianes, la déclinaison n'est plus que de deux degrés Nord-Est. A Manille, qui est à quatorze degrés trente minutes de latitude Nord, et à huit heures quatre minutes de différence du méridien de Paris, je ne crois pas qu'elle soit considérable. Lorsqu'on va de Manille à Malaca, la déclinaison devient Nord-Ouest.

Dans toutes les grandes mers qui sont vers la zone torride, auprès des tropiques, les vents ne viennent jamais de l'Ouest ; ils soufflent toujours depuis le Nord et le Nord-Est, jusqu'au Sud-Est et Sud. Les courans portent aussi à l'Ouest. Dans les mers des Indes orientales de la Cochinchine, de la Chine, des Philippines, jusqu'aux îles Ma-

rianes, ils changent régulièrement, selon les différentes saisons de l'année ; c'est ce qu'on appelle mousson.

On sait que dans les plus fortes tempêtes, comme dans les vents médiocres, il y a toujours, après un certain nombre de vagues, trois lames plus élevées que les autres ; elles reviennent ainsi de temps-en-temps ; je ne me souviens point d'avoir lu nulle part quelque raison précise de ce phénomène. Dans les tempêtes, lorsqu'on est obligé de courir vent arrière, quoiqu'on fasse souvent avec une seule voile plus de deux lieues par heure, les lames qui poursuivent pour ainsi-dire le navire, le frappent et le devancent ; on les voit passer au-delà avec une grande vîtesse, et cependant si l'on jette dans la mer une pièce de bois, elle restera bien loin derrière le vaisseau. Je ne sais si l'on ne pourrait pas expliquer ceci par l'exemple des ondulations que produit une pierre jetée dans un bassin : ces ondulations s'avancent vers le bord, sans emporter avec elles ce qui surnage dans le bassin. Ainsi, l'on voit à quarante et cinquante lieues des côtes, des débris de mâts qui sont dans la mer peut-être depuis plus de vingt ans, sans que les vents violens de plusieurs jours les aient portés à la côte.

J'ai remarqué que les chaleurs de la zone torride ne sont pas excessives au point qu'on nous les représente dans plusieurs relations : quoiqu'elles soient fort grandes, on s'y accoutume aisément. Il y a même sous la zone torride des pays assez tempérés, comme, par

exemple, le Brésil, le Pérou, Siam, la péninsule de Malaca, et principalement les environs de la ville de Mexico. Généralement parlant, plus on est près de la ligne, moins on souffre de la chaleur, à cause des pluies fréquentes, et parce que le soleil passe fort vîte auprès du Zénith. Au contraire, sous le tropique il est deux mois sans s'éloigner de plus de trois degrés et demi du Zénith.

Je souhaite, mon Révérend Père, que ce détail, dans lequel je suis entré, vous soit agréable, et j'espère que vous voudrez bien vous souvenir dans vos saints sacrifices de la personne du monde qui est avec le plus de reconnaissance et de respect, etc.

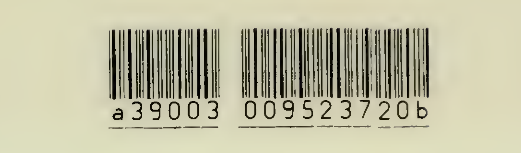
Fin du onzième volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce Volume.

Fin de la Table du Onzième volume.




a39003 009523720b

